LES ARTS DESSINÉS

Avril/juin 2020
10

Pierre Mornet

Françoise Avril & Philippe Druillet | Pénélope Bagieu | Hervé Di Rosa & Blutch | Fanny Michaëlis | Daniel Maja

L 15306 - 10 - F: 14,95 € - RD

SUPER KIBLIND

46 artistes

320 pages d'illustration

4 couvertures au choix

María Medem

Annu Kilpeläinen

Liam Cobb

Maïté Grandjouan

A DÉCOUVRIR SUR WWW.KIBLIND-STORE.COM

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #10

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL/p.04
Par Frédéric Bosser |

PHILIPPE DELERM/p.08
L'extase de l'art |

ACTUS/p.12
Beaux livres, expositions & événements |

LES SALONS/p.30
Du dessin en veux-tu, en voilà ! |

LOUIS-ANTOINE PRAT/p.36
Un collectionneur averti en vaut deux |

PICASSO ET LA BD/p.40
Visite guidée |

PIERRE MORNET/p.44
À l'ombre des jeunes filles en fleurs |

THOMAS EHRETSMANN/p.56
Un fin observateur |

FANNY MICHAËLIS/p.64
Corps-à-corps |

AVRIL & DRUILLET/p.74
Comme une évidence ! |

© Pénélope Bagieu / Gallimard

BLUTCH & DI ROSA/p.84
Du tac au tac... |

ANNE SIMON/p.90
Créatrice d'univers |

GABRIELLE PIQUET/p.98
La sagesse de la ligne |

ACTUS JEUNESSE/p.104
Notre sélection |

DANIEL CACOUAULT/p.106
On a aimé... |

PÉNÉLOPE BAGIEU/p.108
Mi-culottée, mi-ensorceleuse |

ALESSANDRA MARIA/p.114
Peau d'âne, version ombres et lumière |

LUCAS WEINACHTER/p.120
Les 7 péchés capitaux |

© 2020 François Avril & Philippe Druillet

© Pierre Mornet / Harper's Bazaar Germany

44

MICHAEL LINDSAY-HOGG/p.130
The Painter Who Never Was |

FRÉDÉRIC BOREL/p.132
Un magicien des espaces |

JEAN-MARIE VIVES/p.138
Créateur de mondes |

JEAN ZEID/p.144
Design-moi un jeu vidéo |

BLACKSAD/p.146
s'anime en jeu vidéo |

DANIEL MAJA/p.152
Un dessinateur très littéraire |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

- **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
- **Secrétaire de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
- **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
- **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
- **Rédaction :** Frédéric Bosser, Géant Vert, Cathia Engelbach, Nesma Kharbache, Janine Kotwica, Jean-Samuel Kriegk, Ronan Lancelot, Micaël, Lucas Weinachter
- **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@lesartsdessines.fr)
- **Maquette :** Rémi Joffart
- **Correction :** Gilles Chauvin
- **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
- **Photographie :** Frédéric Bosser, Estocafish, Zoé Fidgi, Andreana Bitsis, Janine Kotwica, Géant Vert, Jean-Yves Dana, Ludovic Debeurme, Ester Tajber, Romain Segaud, et divers
- **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)

- **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
- Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

Couverture : PIERRE MORNET
© 2020 Pierre Mornet

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse
au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

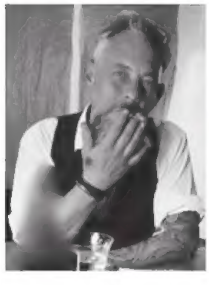
Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. **| Alessandra Maria p. 114**

Spécialiste de l'illustration et des arts graphiques, **Janine Kotwica** a organisé de très nombreuses expositions d'originaux, écrit dans diverses revues spécialisées et assuré des conférences et des formations aux métiers du livre en France et à l'étranger (États-Unis, Nouvelle-Zélande, Maroc, Côte d'Ivoire, Lituanie…). Elle a fondé, en Picardie, le Centre André-François (Centre régional de ressources sur l'album et l'illustration), dont elle fut durant quatre ans la directrice artistique. www.janinekotwica.com
| Daniel Maja p. 152

Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et dirige depuis plus d'un an la galerie Huberty & Breyne à Paris. **| Anne Simon p. 90**

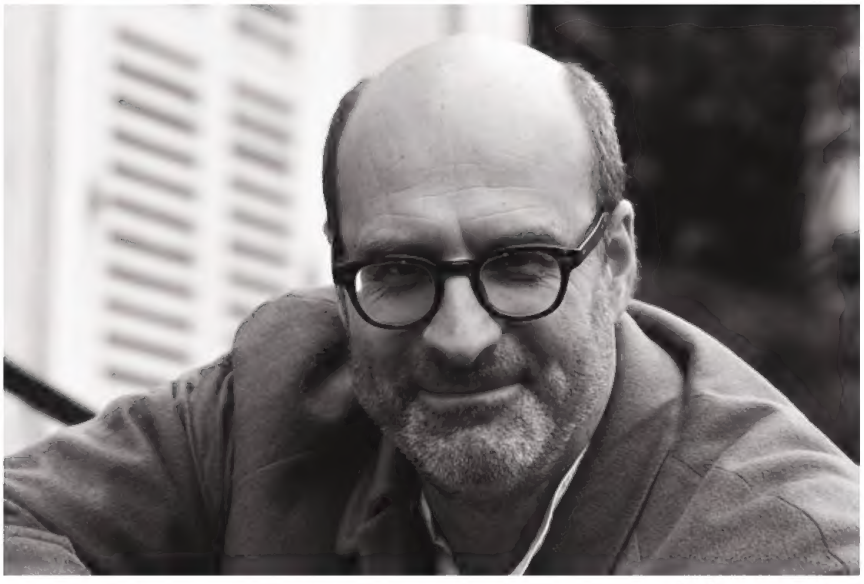
Cathia Engelbach est née à Nice en 1983. Diplômée de littérature comparée dans le domaine de la poésie contemporaine française, allemande et de langue anglaise, elle s'est toujours intéressée aux lettres et aux images, aux gestes et aux matières. Elle s'est consacrée à des travaux d'écriture sur la photographie, la tapisserie, le théâtre et la danse, et écrit depuis une dizaine d'années sur la bande dessinée, ici et ailleurs. **| Gabrielle Piquet p. 98**

Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le Huffington Post et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank. **| *Blacksad* p. 146**



Né en 1959 à Mont-Saint-Martin (54), **Lucas Weinachter** est un ancien élève des Beaux-Arts de Paris et a été formé à l'atelier de peinture Velickovic. Il vit et travaille à Paris, et expose depuis 1995 en France, en Belgique et aux États-Unis.
| Les 7 péchés capitaux p. 120

Photographies : Géant Vert © Timalou | Ronan Lancelot © Frédéric Bosser
Cathia Engelbach, Janine Kotwica, Jean-Samuel Kriegk, Lucas Weinachter © DR



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Un numéro porte-bonheur !

10, pour les amateurs de football, c'est un numéro fétiche : rien de moins que celui de Diego Maradona ou de Michel Platini ! Bref, des meneurs d'hommes et de joueurs exceptionnels qui ont conduit leurs équipes respectives au plus haut et soulevé de bonheur ceux qui les regardaient jouer. Amateur de foot et amoureux de l'art, j'aimerais que ce nouveau numéro fasse de nous de tels ambassadeurs du dessin et de l'illustration… En tout cas, une chose est sûre, sa réalisation nous a apporté, une fois encore, un grand plaisir que nous partageons avec vous.

Dans ce numéro, des familles d'artistes se sont recomposées, comme celle de Pierre Mornet et de Thomas Ehretsmann, à qui nous pourrions associer l'Américaine Alessandra Maria.

Il comporte aussi des mondes « chargés » avec ce travail à quatre mains réunissant Philippe Druillet et François Avril ; les 7 péchés capitaux de Lucas Weinachter ; les univers habités de Fanny Michaëlis ; les coulisses du jeu vidéo *Blacksad* ou la rencontre inédite entre Blutch et Hervé Di Rosa.

Ce n° 10 vous propose aussi humour et légèreté, que l'on retrouve chez Pénélope Bagieu, Daniel Maja, Anne Simon et Gabrielle Piquet.

N'oublions pas ces personnalités hors normes que sont l'élégant architecte Frédéric Borel, l'inclassable Jean-Marie Vives et cet ancien réalisateur de la télé anglaise devenu peintre, Michael Lindsay-Hogg. Nous sommes ravis de les accueillir dans notre grande famille, composée d'artistes et de vous, fidèles lecteurs.

Enfin, qui dit mois de mars dit mois des salons et des ventes aux enchères à Drouot dédiés au dessin. Nous allons, là encore, vous combler de belles images.

Un programme de lecture et de découverte tout aussi enivrant que la main de Dieu – celle de Maradona pendant le match Argentine-Angleterre – ou du coup-franc de Platini contre les Pays-Bas, qui qualifia la France à la Coupe du Monde en Espagne en 1982.

On vous l'a dit : 10, un numéro magique !

Bonne lecture,

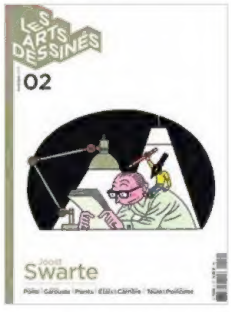
Frédéric Bosser,
rédacteur en chef

JE **COMPLÈTE MA COLLECTION**
LES ARTS DESSINÉS

#1 /12€

Hewlett, Mattotti, Pajak, Krings, Roca & Bernard...

#2 /14,95€



Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poincelet, Plantu...

#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€

de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Delessert, Ocelot...

#5 /14,95€

Lacombe, Ungerer, Evens, Alemagna, McKean...

#6 /14,95€

Blutch, Blake, Debeurme, Geluck, Jung Gi, Mazzoni...

#7 /14,95€

Bilal, Ungerer, Simmonds, Duhême, Billout, Couture...

#8 /14,95€

Jullien, Mattotti, Mariscal, Decouflé, Honoré, Leigh...

#9 /14,95€

Rochette, Boucq & Levallois, Durieux, Houdart, Druillet...

(Tarifs valables jusqu'au 30 juin 2020. Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE, SOMMAIRES COMPLETS SUR :
www.dbdmag.fr/artsdessines

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ **Oui, je commande les anciens numéros :**

___/___/___/___/___/___ (Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE JAURÈS**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	04322	1500 290 0200	45

IBAN : FR 76 3007 6043 2215 0029 0020 045
BIC : NORDFRPP

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
CP _____ Ville _____
Courriel (indispensable) _____
☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 30 juin 2020.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

DEVENEZ **MEMBRE DU CLUB** *LES ARTS DESSINÉS* !

Forts d'une expérience de deux ans, nous avons décidé de créer le **Club *Les Arts dessinés***.

Ce club a pour objectif de **réunir les amateurs de dessin** contemporain ou moderne et de leur proposer des visites d'exposition privées, des rencontres avec des artistes, des séances de dédicaces, l'organisation de dîners avec des auteurs ou des professionnels, des produits dédiés ou encore des remises sur nos publications actuelles comme à venir.

Nous projetons, à titre d'exemple, l'édition de carnets de croquis collector (le premier sera issu des carnets de **Benjamin Lacombe**), de tirages numérotés et signés et, surtout, d'une collection d'***artbooks***. Les deux premiers, consacrés à **Jean Jullien** et **Pierre Mornet** (sorties prévues pour les fêtes de fin d'année 2019), seront suivis de **Brad Holland** et **Gérard DuBois** (courant 2020). Nous étudions aussi, actuellement, l'idée d'une monographie autour de deux immenses scénaristes : **Pierre Christin** et **Alejandro Jodorowsky**.

La plupart de ces livres se feront en coédition avec les éditions Caurette, et des éditions spéciales seront proposées aux **membres du club**.

Le club a été officiellement créé en **septembre 2019.**

Pour en **devenir membre**, dès à présent et **jusqu'à fin 2020**, les conditions sont les suivantes :

- si vous êtes **déjà abonné** aux *Arts dessinés*, une cotisation au tarif préférentiel de 30 € vous sera demandée la première année ;

- si vous n'êtes **pas encore abonné**, une cotisation de 40 € en plus d'un abonnement vous sera demandée, soit :
  - 100 € pour la France (ou 150 € pour deux ans) ;
  - 110 € pour l'Europe (ou 160 € pour deux ans) ;
  - 120 € pour le reste du monde (ou 170 € pour deux ans).

En devenant membre, vous bénéficierez, **en plus des activités proposées**, d'une information avant la mise en vente et d'une **réduction de 15 %** sur toutes nos publications à venir.

Option **membre privilégié :** nous vous proposerons des ex-libris n/s dans chacune de nos publications à venir, pour une cotisation annuelle additionnelle de 100 € (ou plus, à votre libre choix, si vous tenez à nous soutenir plus encore comme **membre bienfaiteur**).

☐ Oui, je deviens membre du Club *Les Arts dessinés*

et je vous adresse, aujourd'hui, la somme de :

- ☐ 30 € : **Membre du Club**, je suis déjà abonné
- ☐ 100 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** France
- ☐ 150 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** France
- ☐ 110 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Europe
- ☐ 160 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Europe
- ☐ 120 € : **Membre du Club** + abonnement **1 an** Monde
- ☐ 170 € : **Membre du Club** + abonnement **2 ans** Monde

☐ + 100 € / **Membre privilégié**

☐ + ... € / **Membre bienfaiteur**

À renvoyer à :
Club Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 30 janvier 2020.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

PHILIPPE **DELERM**
Photographié par Frédéric Bosser
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

L'écrivain **Philippe Delerm** affectionne les peintures contemplatives, apprécie ces endroits où il peut être spectateur et aime les gestes du quotidien de ses contemporains qui révèlent, selon lui, une certaine humanité. À l'occasion de la parution de son dernier livre, ***L'Extase du selfie***, au Seuil, nous l'avons rencontré à son domicile parisien pour évoquer, notamment, les peintres qui lui ont inspiré nombre de ses romans.

Une rencontre avec
Frédéric Bosser

PHILIPPE DELERM

L'EXTASE DE L'ART

L'EXTASE DU SELFIE
PAR **PHILIPPE DELERM**
Éditions du SEUIL
Roman de 100 pages, disponible

Dans votre bibliographie, beaucoup de vos livres mettent en scène la peinture...
Si je suis davantage connu pour mes textes courts (notamment *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules...*), comme toute personne qui rêve d'être écrivain, je suis l'auteur d'un certain nombre de romans. Quelques-uns sont, en effet, très orientés peinture. Celui que je préfère est consacré à Vilhelm Hammershøi, *Intérieur* : je m'arrête sur des détails de ses tableaux, et j'imagine ce qui peut se passer dans la tête des personnages peints par cet artiste danois. Chez lui, on décèle cette recherche de la liberté dans le confinement d'un appartement, un peu comme chez Edward Hopper avec ses célèbres chambres d'hôtel. L'austérité de ses tableaux me parle beaucoup, et ce n'est pas étonnant si, encore aujourd'hui, il m'émeut toujours.

Comment avez-vous découvert ce peintre du XXe siècle ?
Lors d'une exposition, à Paris, sur les peintres nordiques. Avec ma femme (Martine Delerm, autrice et illustratrice de littérature de jeunesse), nous aimons l'intimiste, la quête du bonheur, les lumières du nord et l'humour qui se dégagent de ses œuvres. À la fin des années 2000, j'ai été contacté – ainsi que d'autres écrivains – par les éditions Flohic pour écrire sur un peintre (ce titre a ensuite été repris chez Elytis suite à leur faillite). J'ai tout de suite pensé à Vilhelm Hammershøi ! Ce projet a abouti à ce livre et cette collection, qui a fait appel à de nombreux écrivains de renom. Dommage qu'elle n'ait pas rencontré son public.

Vous avez également écrit sur un autre peintre nordique, Carl Larsson.
Toujours avec mon épouse, nous nous sommes rendus plusieurs étés de suite sur ses traces en Suède, notamment à Sundborn, le village où il a vécu. Le roman qui en a suivi, *Sundborn ou les jours de lumière*, a reçu le prix des Libraires et a contribué à me faire connaître juste avant le best-seller qu'a été *La Première Gorgée de bière*. Si ce roman est moins métaphysique et intérieur que celui sur Vilhelm Hammershøi, ce livre est plus porté vers l'enfance, la recherche du bonheur et le partage des jours. J'aime aussi beaucoup le travail de Peder Severin Krøjer, dont la quête du bonheur s'arrête dans un marasme le plus total...

Vous aimez entrer dans l'intimité d'un peintre ?
Oui, en m'inventant un narrateur qui me ressemble pas mal et qui essaie de trouver le bonheur sans être pour autant un créateur. Je suis de ceux qui pensent que si vous êtes vraiment heureux dans votre vie, vous n'êtes pas dans la recherche d'une œuvre artistique.

Pour en revenir à votre livre sur Carl Larson, être allé sur place vous a aidé ?
Ce voyage m'a permis de ressentir les atmosphères nordiques très particulières qui l'entouraient.

Des atmosphères, il en est aussi beaucoup question dans l'œuvre de Folon, l'un de ces artistes avec qui vous avez entretenu une relation très particulière, si nos informations sont bonnes...
Alors que je venais de perdre des proches au début des années 1980, je visitais une de ses expositions organisées à Montauban, ville dont je suis originaire. En observant les œuvres de Folon, j'ai vu comme une métaphore de la mort douce. S'est ensuivi *L'Envol (Éditions du Rocher)*, dont il signe la couverture, et une chanson, « Comme dans les dessins de Folon » *(2008)*, qui sera interprétée par Yves Duteil. D'ailleurs, c'est suite à cette chanson que j'ai fait la

Sundborn ou les jours de lumières, roman inspiré par le peintre suédois Carl Larsson (Gallimard, collection Folio)
© Photo DR

connaissance de Folon. Nous sommes devenus amis de manière épistolaire. Nous avons beaucoup échangé par courrier, où il était beaucoup question de création. Folon avait une écriture magnifique. Quelques mois avant sa mort, Folon m'a envoyé une sorte de lettre-livre. Sur chacune des pages, il avait écrit qu'il aimerait m'attendre à la gare pour m'emmener visiter sa fondation, située à La Hulpe, dans le Brabant Wallon. Il y évoquait aussi des choses que j'avais écrites autour de son œuvre. J'ai d'abord pensé qu'il m'envoyait un livre sans dédicace car rien ne figurait sur la page de titre. Et j'ai été très touché par tant de sollicitude et de douceur... Je garde cet objet très précieusement auprès de moi, et je prends plaisir à le feuilleter régulièrement.

Quel souvenir conservez-vous de votre première rencontre ?
Celui de m'être tout de suite senti bien ! Des ondes bénéfiques émanaient de cette personne. C'était quelqu'un qui me voulait du bien. Cette rencontre, importante pour moi, a débouché sur le roman *Le Buveur de temps*, dans lequel le personnage principal sort d'une de ses aquarelles et vient se promener dans Paris. Il reste à la surface des choses et ressent toutes les atmosphères de la Ville lumière... tout en faisant l'économie du bonheur.

Dans les dessins de Folon, la solitude est une donnée très présente.
C'est vrai ! C'est un peu sa marque de fabrique. Folon était quelqu'un d'habité, un homme d'une élégance naturelle.

Autre artiste auquel vous vous êtes intéressé : Tiepolo* !
Je suis parti d'un de ses tableaux, *Mondo Nuovo*, pour raconter l'histoire d'un homme qui, après avoir été très anti-Venise, tombe amoureux de cette ville. C'est un essai assez autobiographique. Sur le tableau de la couverture du livre, la grande question est de savoir s'il y a une bulle ou pas au bout du bâton, d'où son titre, *La Bulle de Tiepolo*.

Pourquoi ce tableau ?
Parce que je le trouve très représentatif de cette ville.

Tiepolo : *Mondo Nuovo*, qui a inspiré à Philippe Delerm son roman *La Bulle de Tiepolo* (Gallimard, collection Folio)
© Photo DR

Peintre rococo italien du XVIIIe siècle

Femme se peignant, dessin d'Eugène Carrière (1849-1906)
© Photo DR

Dans les années 1990, votre regard se porte vers les peintres préraphaélites.
Tout à fait ! Cet univers m'a littéralement habité, voire obnubilé, pendant trois ans. Je suis parti d'une biographie d'un personnage incroyable, le poète londonien Gabriel Rossetti, pour écrire *Automne*. J'y évoque Elizabeth Siddal, la muse de la plupart des peintres préraphaélites. Entre romantisme et décadence, ce livre reste un beau souvenir pour moi, même si le succès n'a pas été au rendez-vous. Il m'a surtout permis de me sentir romancier, même si je ne pense pas l'être.

Peu d'artistes français semblent vous intéresser !
Dans le livre sur Vilhelm Hammershøi, il est beaucoup question de l'âge d'or de Giverny et des impressionnistes. Par ailleurs, si je suis absolument fan de Bonnard, Vallotton et Vuillard, je ne suis pas passionné par le mouvement impressionniste pur et dur. Ce qui explique que je ne suis pas vraiment d'accord quand on me qualifie d'écrivain impressionniste. Je dirais plutôt que je suis postimpressionniste.

Votre dernier coup de cœur ?
L'exposition *Fernand Khnopff (1858-1921)* au Petit Palais, en 2019, intitulée *Le Maître de l'énigme*. J'ai aussi beaucoup aimé celle consacrée à Toulouse-Lautrec au Grand Palais…

Que trouve-t-on sur vos murs ?
Nous avons en commun, avec ma femme, un goût pour les tableaux inachevés. La plupart sont des anonymes. Nous les chinons principalement dans des brocantes. Très souvent, c'est Martine qui les déniche. Nous avons un plaisir presque snob à acheter des tableaux qui ne valent rien… Nous en avons même sauvé certains de la pluie !

Une anecdote ?
Un jour, chez un brocanteur normand, nous sommes tombés sur un tableau qui s'est trouvé être une copie très réussie d'Henri Manguin, dont nous avons découvert l'original quelques années plus tard dans une exposition, à Giverny. Je pense que la pièce la plus importante que nous possédons est un beau croquis d'Eugène Carrière.

Vous n'aimeriez pas acheter ne serait-ce qu'une esquisse d'un des nombreux artistes que vous venez de citer et dont beaucoup ont inspiré vos romans ?
En posséder une ne comblerait pas spécialement mon imaginaire. Dans mon bureau, en Normandie, j'aime bien punaiser des affiches d'exposition, de cinéma, des articles concernant mon fils *(le chanteur Vincent Delerm)*, etc. J'ai aussi quelques aquarelles signées de mon épouse, des livres posés partout, une collection de Dinky Toys d'époque, etc.

Pour décrire ce qui nous entoure dans votre appartement parisien, nous découvrons des caricatures anciennes.
Ça, c'est la patte de Martine ! Ma femme aime collectionner les alphabets anciens. Elle vient d'en acheter un très étonnant, daté de 1945, sur les quais de Seine, intitulé *La France et ses colonies*.

Pas de bandes dessinées ?
Je suis resté très classique dans ce domaine. J'étais très *Tintin* après avoir été longtemps abonné au *Journal de Mickey*. J'ai beaucoup lu les albums *Blake et Mortimer*, y compris les derniers, *Lucky Luke*, *Michel Vaillant*, etc.

Un mot sur Martine, votre femme, autrice et illustratrice, avec qui vous avez signé *Fragiles* ?
Au début, cela devait s'appeler *Sagesse*. Je suis tout simplement parti de dessins qu'elle avait déjà réalisés. C'était au tout début de notre histoire d'amour. Il aura fallu que nous soyons connus tous deux pour que cela intéresse un éditeur… J'aime beaucoup son univers graphique et les sujets qu'elle traite, y compris ceux qui sont plus durs, comme son texte sur l'excision. Ce n'est pas facile d'être un couple de créateurs qui dure. La période où elle n'était que « *la femme de l'écrivain Philippe Delerm* » a été dure à vivre, d'autant qu'elle créait bien avant mon premier livre.

À quand le prochain ?
Nous y travaillons, mais rien ne presse… Nous le ferons quand l'envie et le sujet s'y prêteront.

REDÉCOUVRIR

Une édition anniversaire pour les vingt ans de ***La Première Gorgée de bière…***, illustrée par **Jean-Philippe Delhomme**, a été éditée en 2007 par les éditions Gallimard (L'Arpenteur).

Actus

Fellini à la une !

Federico Fellini est né à Rimini le 20 janvier 1920 et est mort à Rome, dans une chambre du Grand Hôtel, le 31 octobre 1993. Il aurait eu cent ans le mois dernier. Pour fêter cet anniversaire, sa ville natale lui consacre de nombreuses initiatives, entre autres une grande exposition depuis le 14 décembre dernier, tandis qu'un musée accueillera ses œuvres et sera inauguré à la fin de l'année 2020. On n'oublie pas qu'il fut un dessinateur original et inspiré, et on espère bien y voir les fameux carnets où il racontait et illustrait ses rêves, ses décors et personnages..

C'est un de ses rêves d'enfant qu'a imaginé l'illustratrice florentine **Letizia Galli** . Federico a rejoint, dans la nursery graphique de cette artiste cultivée et néanmoins fantaisiste, d'autres futures stars du panthéon artistique italien, les petits Leonardo et Michel-Ange, évoqués, avec humour et grâce, dans deux albums parus aux États-Unis et en Italie, mais, hélas, pas en France. C'est en 1994, dans les mois qui suivirent le décès du maestro, que Letizia Galli dessina *Le Rêve de Federico* sur un texte de l'artiste suédoise Monica Sandberg (Syros-Alternatives). L'album reçut le prix Encres et sels d'argent et fut publié aussi en Italie, en Grèce, en Allemagne et en Espagne. Épuisé depuis des lustres, il reparaît opportunément en Italie, sous le titre ***Federico che Mago !*** avec un nouveau style graphique et un nouveau texte que Letizia Galli a coécrit avec la scénariste **Laura Fischetto**, sa complice privilégiée (éditions Fulmino). On y trouve, avec tact et poésie, les prémices et promesses de l'œuvre de ce magnifique magicien du cinéma. S'y profilent, entre autres, sa rencontre avec Giulietta Masina, sa propension à la rêverie, son addiction au monde circassien, et aussi l'annonce subtile de quelques-uns de ses grands films, *La strada*, *E la nave va* ou *La voce della luna*...

Les images de ce petit bijou seront exposées à Rimini et présentées le 29 février, dans l'exposition-hommage du centenaire : le Libro per ragazzi joue dans la cour des grands ! **Janine Kotwica**

CASTEL SISMONDO – RIMINI
jusqu'au 15 mars
www.federicofellini.it
www.mostrafellini100.it

Aller plus loin

Paul Klee :
Kairouan, devant la porte (1914)
© Moderna Museet, Stockholm

Avec cette nouvelle exposition, qui est aussi une invitation à la découverte, le **Mucem**, la cité culturelle marseillaise, a réuni plus d'une centaine d'œuvres originales d'Henri Matisse, Marcel Duchamp, Andy Warhol, Richard Baquié et bien d'autres artistes qui ont œuvré sur le thème du voyage et de l'envie d'aller voir ailleurs comme nouvelle source d'inspiration. À travers cet ensemble de photographies, peintures, dessins, vidéos, installations et sculptures, c'est l'occasion de s'interroger sur tout ce qui pousse un artiste à bouger de sa sphère d'origine pour s'en aller chercher ailleurs une sorte de second souffle. **GV**

VOYAGE VOYAGES
Exposition jusqu'au lundi 4 mai
Mucem – 7, promenade Robert-Laffont (esplanade du J4) – 13002 Marseille

VOYAGE VOYAGES
Ouvrage collectif, Mucem éditions
livre relié, 160 pages couleurs, 32 €, disponible

Loufoque mais pas tant que ça

Derrière une couverture qui aurait pu servir d'affiche à un film de Charlie Chaplin assez critique sur la question, le lecteur découvrira un texte mi-sérieux mi-caustique sur la nécessité de bien s'alimenter pour garder l'esprit aussi sain que le corps. Écrit en 1931 par **Filippo Tommaso Marinetti**, le père du futurisme, et cosigné par le peintre et auteur **Fillia**, ce texte bénéficie d'une traduction et d'une présentation de Nathalie Heinich. Personnage assez hors normes de son vivant, il fut un soutien sans faille du fascisme italien. On peut, de cette façon, comprendre la haine des pâtes qu'il cultive tout au long des pages de l'ouvrage. **GV**

LA CUISINE FUTURISTE
Par Marinetti & Fillia, éditions Les Impressions nouvelles
livre broché, 192 pages N&B, 18 €, disponible

AVEC LE SOUTIEN DE

MUSEE-ORSAY.FR

EXPOSITION ORGANISÉE PAR LES MUSÉES D'ORSAY ET DE L'ORANGERIE
PARIS · PRÉSENTÉE À LA PISCINE, MUSÉE D'ART ET D'INDUSTRIE
ANDRÉ DILIGENT ROUBAIX DU 17 OCTOBRE 2020 AU 17 JANVIER 2021

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

BILLETS

Actus

Rétrospective

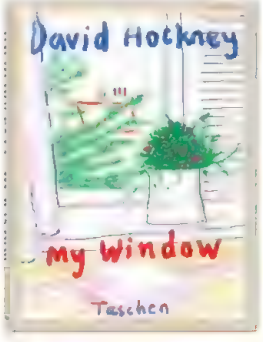
Dessinateur de très haute volée, **Juanjo Guarnido** persiste et signe avec sa dernière BD *Les Indes fourbes*, réalisée en compagnie de son complice, le scénariste Alain Ayroles. Le Centre belge de la BD rend hommage au multirécidiviste du carton en librairie à travers l'exposition ***Secrets d'atelier d'un maestro***, qui s'ouvrira à la fin du mois de mars dans ce temple du 9e art. Ce sera l'occasion pour beaucoup de se pencher avec attention sur l'évolution du travail d'un auteur complet qui ne se limite pas à la série *Blacksad* ou aux *Indes fourbes*. ■ **GV**

© Ayroles & Guarnido / Delcourt

JUANJO GUARNIDO : SECRETS D'ATELIER D'UN MAESTRO
du 24 mars au 23 août
Centre belge de la bande dessinée – Rue des Sables 20, 1000 Bruxelles – Belgique

Un vrai livre au prix d'un Macintosh

Spécialiste des bouquins hors normes, l'éditeur **Hans Werner Holzwarth** vient encore de faire très fort avec le nouveau livre Little Sumo au format 38,5 x 50 cm ***My Windows***, de l'artiste polytechnicien **David Hockney**. L'engin est tout simplement aussi colossal que le contenu des pages proposées. Un jour, le peintre s'aperçoit au moment du réveil qu'il peut tout aussi bien rester au lit car il vient de découvrir qu'il lui est possible de dessiner en tapotant sur son iPhone. C'est le début d'un nouveau challenge qui ne va pas tarder à se corser le jour où débarque l'iPad, plus grand et toujours plus puissant. Imprimés en haute résolution, les dessins du livre sont à tomber. Comme il est d'usage chez Taschen, l'édition normale numérotée de 1 001 à 2 000 est dédicacée par l'auteur tandis que quatre autres éditions d'art de 250 copies chacune contiennent un tirage signé. Reste à savoir si le constructeur de Cupertino a apprécié le titre. ■ **GV**



MY WINDOW
Par Hockney & Holzwarth, éditions Taschen
livre relié, 248 pages couleurs, 1 000 exemplaires, 1 750 €, disponible

Droit au but

Avec cette BD au style minimaliste, **Augel** met en scène un couple à différents moments de la journée dans des situations abordant toutes les facettes de l'humour aussi bien romantique que totalement vache. On pense à Bretécher, à Reiser ou Osvaldo Cavandoli avec des personnages très expressifs dessinés en trois coups de crayon. En 23 saynètes dessinées sur deux pages, cet ***Atomes crochus*** bénéficie d'une remarquable façon seulement éclipsée par le prix de vente très abordable qui rend l'objet très attractif. ■ **GV**

ATOMES CROCHUS
Par Augel, Les éditions du Potager moderne
tirage de 500 exemplaires, dos carré collé, 48 pages N&B, 7 €, disponible

Jaune is beautiful

Enfin un livre qui tombe à pic pour calmer la psychose ambiante qui touche tout ce qui vient d'Asie. Dans ce carnet de voyage édité par HongFei, **Nicolas Jolivot** explique en dessinant de différentes façons (en général, ce qu'il a sous la main) l'art du manger en Chine tel qu'il l'a découvert par lui-même au cours d'une de ses promenades à travers le globe. Véritable manuel pour réussir son intégration dans ce grand et inconnu pays, ***Chifan ! Manger en Chine*** est aussi un livre très drôle à dévorer en attendant de pouvoir aller constater les dires de l'auteur directement sur place. ■ **GV**

CHIFAN ! MANGER EN CHINE
Par Nicolas Jolivot, éditions HongFei
livre relié, 124 pages couleurs, 19,90 €, disponible

Salon du Dessin

du 25 au 30 Mars

2020

Palais Brongniart
Place de la Bourse
75002 Paris

De 12 h à 20 h
Nocturne le jeudi 26 mars, jusqu'à 22 h
Ouverture dès 11 h le week-end

www.salondudessin.com

Musées de Marseille

Trois siècles de dessins des musées de Marseille :
la Nature dans tous ses états

Rencontres internationales du Salon du dessin : colloque les 25 et 26 mars

Henri Cois, Étude d'arbre, Marseille, musée des Beaux-Arts © Ville de Marseille, Dist. RMN-Grand Palais / image des musées de Marseille

Actus

Écrin de culture verdoyante

Aussi connue pour la qualité de ses armes à feu que pour celle de son chaudron, la ville de Saint-Étienne doit aussi à la famille Guichard l'implantation du musée d'Art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole situé à quelques encablures de la ville, dans la petite commune de Saint-Priest-en-Jarez, depuis 1987. Dirigée par Aurélie Voltz depuis plus de deux ans, l'équipe qui gère le musée vient de mettre en place, depuis le 30 novembre dernier, une jolie brochette d'expositions aussi originales que variées. À ce train-là, Saint-Étienne ne va pas tarder à conquérir toute l'attention du monde des arts.

Si la structure du bâtiment est parfaitement intégrée dans le paysage bétonné *early seventies* qui l'entoure tel un écrin d'art brut, l'intérieur est constitué de plusieurs grandes salles peintes en blanc mat et toutes reliées entre elles. Avec son look industriel, l'espace ne semble pas très chaleureux au premier abord. Mais la sensation disparaît très rapidement une fois la visite commencée tant tout est fait pour focaliser l'attention du public sur les œuvres présentées et non pas sur les murs qui les supportent.

La part du lion de l'intérêt collectif revient sans contestation aucune à l'exposition ***Entrare nell'opera***, une forme d'art contestataire apparu au début des années 1960 pour se terminer à la fin des années 1970. Mélange d'action collective mêlant agitprop et *do it yourself* protopunk, cet *arte povera* s'est aussi voulu un vecteur de rapprochement entre l'œuvre et le spectateur. À ce sujet, l'exposition de ce panneau de métal sur lequel le visiteur peut s'exprimer à coups de marteau amène une petite touche participative tout à fait dans l'air du temps.

Plus proche de l'époque, l'exposition ***L'Équilibre des blancs*** sera l'occasion pour beaucoup de découvrir les toiles très angoissées de l'artiste Hongkongaise **Firenze Lai** présentées pour la première fois en France. Spécialiste de la représentation de personnages disproportionnés compressés dans des espaces qui les étouffent, la jeune femme incarne le nouveau souffre de la peinture contestatrice venue de cette partie de l'Asie où rien n'est simple.

Final de la visite pour ce qui nous concerne, ***Hélas rien ne dure jamais*** présente une centaine de dessins réalisés par **Alexandre Leger** sur des thèmes plutôt cataclysmiques. Après quelques années passées à étudier le corps humain, il déclare de transformer ce qu'il a appris en cours d'anatomie ou en dépression nerveuse en œuvres d'art. Ce n'est pas encore tout à fait du Dalí mais, question folie, la rencontre est proche.

Pour résumer la visite, essayez le MAMC de Saint-Étienne Métropole, c'est l'adopter tant le choix des expositions proposées est aussi osé que réussi. **GV**

Giovanni Anselmo : *Entrare nell'opera* (1971)
© Giovanni Anselmo, courtesy Archivio Anselmo © Photo Aurélien Mole

Firenze Lai : *Politics* (2016)
© Firenze Lai

Alexandre Leger : *Mal faites* (2017)
© Alexandre Leger, courtesy galerie Bernard Jordan, Paris

ENTRARE NELL'OPERA
ENTRER DANS L'ŒUVRE, ACTIONS ET PROCESSUS DANS L'ARTE POVERA
jusqu'au 3 mai

FIRENZE LAI
L'ÉQUILIBRE DES BLANCS
jusqu'au 17 mai

ALEXANDRE LEGER
HÉLAS RIEN NE DURE JAMAIS
jusqu'au 17 mai

MAMC – rue Fernand-Léger – 42270 Saint-Priest-en-Jarez
Gratuit pour les moins de 25 ans et le 1er dimanche du mois

European Comix rules the Big Apple

Pour la première fois aux États-Unis, une exposition-vente d'originaux de bande dessinée européenne ouvre ses portes. Organisée par Art Nine, ***Line and Frame: A Survey of European Comic Art*** se tiendra du 27 février au 14 mars à la galerie Danese/Corey, dans le quartier de Chelsea. À travers quarante des auteurs les plus connus comme Hergé, Vance, Guarnido, Julliard, Loisel, Loustal, Mœbius, Pratt, Schuiten ou Enki Bilal, ce sont près de 70 ans de trésors du 9e art qui sont présentés en quatre sections distinctes qui vont de l'école franco-belge des années 1950 aux artistes indépendants d'aujourd'hui. Complet, chic et incontournable. Il ne reste plus qu'à rétablir la liaison en Concorde pour se rendre dans ce coin de Manhattan de la manière la plus choc qui soit. **GV**

LINE AND FRAME: A SURVEY OF EUROPEAN COMIC ART
jusqu'au 14 mars
Galerie Danese/Corey – 511 West 22nd Street – New York, NY 1001. contact@danese.com

Petit Palais
24 mars – 12 juillet
la
force
du
dessin
Chefs-d'œuvre
de la Collection Prat
VILLE DE PARIS
PARIS MUSÉES
Petit Palais
Musée des Beaux-Arts
de la Ville de Paris
AG2R LA MONDIALE
#CollectionPrat
petitpalais.paris.fr

Actus

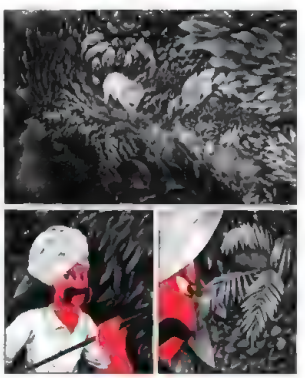
Petit livre maous costaud

Une nouvelle fois, Les Nouvelles Éditions Wombat du camarade Frédéric Brument tapent fort avec la rééd'tion la plus microscopique du trimestre. Mais voilà, il s'agit du mythique ***La Vérité sur Max Lampin*** dessiné par **Roland Topor** en 1968. L'initiat've n'est pas récente mais l'increvabilité (sic) de son sujet est telle que l'indisponibilité de l'engin commençait à devenir inquiétante. En gros, Max Lampin est le personnage à haïr que l'on crée de toutes pièces pour mieux supporter sa décrépitude morale, humaine et tout le toutim qui va avec. Max Lampin est mieux que l'ami imaginaire, car lui existe bien sur le papier. Il est là, et il souffre à chaque page et c'est bien. À la fin de cette bible du défoulement, Pacôme Thiellement signe une agréable postface pleine d'anecdotes passionnantes qui incitent le lecteur à reprendre la lecture pour une nouvelle couche de rire. ■ **GV**

LA VÉRITÉ SUR MAX LAMPIN
Par Roland Topor, Les Nouvelles Éditions Wombat
Livre broché, 96 pages N&B, 7 €, disponible

Dans la forêt lointaine

Fidèle à sa politique de n'éditer que des livres que l'on ne rencontre nulle part ailleurs, la maison Vide Cocagne ne déroge pas à la règle avec ce ***Peste***, dans lequel **Gauvain Manhattan** raconte une fable moderne qui se passe dans le petit royaume de Bordevalain, une sorte de petite cité-État à la Monaco entourée d'une forêt impénétrable. Dans ce petit royaume, une seule chose compte : être à la dernière mode vestimentaire, au point qu'un grand danger guette la cité. Chasseuse émérite, la jeune Appoline ne va pas tarder à se retrouver jusqu'au cou dans les ennuis. BD réd'gée selon les canons les plus renforcés de l'écriture inclusive, elle est aussi l'occasion de passer un bon moment avec une histoire mêlant adro'tement la chasse, la mode et le féminisme. ■ **GV**



PESTE
Par Gauvain Manhattan, éditions Vide Cocagne
Livre cartonné, 256 pages couleurs, 26 €, disponible

Du bronze pour une personne en or

Entre le RER C gare de Boulainvilliers et le métro La Muette, à l'angle des rues de Boulainvilliers et Singer, dans le 16e arrondissement de Paris, se dresse désormais une statue en bronze représentant **René Goscinny** entouré de quelques-uns de ses personnages les plus emblématiques comme Astérix, Lucky Luke, Iznogoud et le Petit Nicolas. Parisien dans l'âme, Goscinny a longtemps habité et travaillé dans l'immeuble situé en face de sa statue réalisée par Sébastien Langloÿs. La cérémonie d'inauguration, en présence de la maire de Paris, du ministre de la Culture et d'Anne Goscinny, la fille du dessinateur, a eu lieu en grande pompe le jeudi 23 janvier à midi pile. ■ **GV**

Astronocchio

Dans leur collection La Fabrique des héros, Les Impressions nouvelles proposent un essai du critique du 9e art **Nicolas Tellop** qui propose avec ***Astro Boy : Cœur de fer*** un texte très personnel sur tout ce qui aurait pu arriver au petit robot si ce dernier s'était, subitement, retrouvé coincé entre deux mondes. Dans ce parallèle entre *Pinocchio* et la création d'Osamu Tezuka, Nicolas Tellop ne serait-il pas le dernier des enfants perdus ? À noter une illustration de couverture signée Jack Durieux. ■ **GV**

ASTRO BOY : COEUR DE FER
Par Nicolas Tellop, éditions Les Impressions nouvelles
Livre broché, 128 pages N&B, 12 €, disponible

50 nuances de noir et blanc

Cote-a-cas est une jeune maison d'édition fondée il y a sept ans et spécialisée, jusqu'à présent, dans l'univers de la pop culture. Avec ***Lever l'ancre***, premier roman graphique réalisé par la dessinatrice **Sarah Belmas**, cote-a-cas se lance dans la grande aventure de l'édition BD. À travers cette nouvelle collection, l'éditeur veut donner sa chance à de nouveaux talents encore non publiés. *Lever l'ancre* raconte les tribulations d'une jeune fille qui se trouve banale dans un monde où les gens s'inventent des vies époustouflantes sur les réseaux sociaux. ■ **GV**

LEVER L'ANCRE
Par Sarah Belmas, éditions Cote-a-cas
livre broché, 108 pages couleurs, 14,50 €, disponible

ALE+ALE
LE CŒUR DU ROUGE-GORGE
Albin Michel Jeunesse
En librairie

Actus

BNF toujours plus fort

En 2020, la Bibliothèque nationale de France met la BD à l'honneur. Avec un fonds d'environ 120 000 albums, la BNF est à la tête de la plus importante collection européenne dans le domaine franco-belge. Afin de continuer à valoriser l'ensemble de son patrimoine, l'institution lance, en partenariat avec le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, **BDnF**, un outil de création numérique qui permet de réaliser des BD ou tout autre récit multimédia mêlant texte et illustration. Présenté lors du dernier Salon d'Angoulême, BDnF est disponible depuis le 30 janvier. Pour recevoir gratuitement à domicile la revue trimestrielle ***Chroniques*** éditée par la BnF, il suffit d'envoyer un message sur chroniques@bnf.fr et d'en faire la demande. ■ **GV**

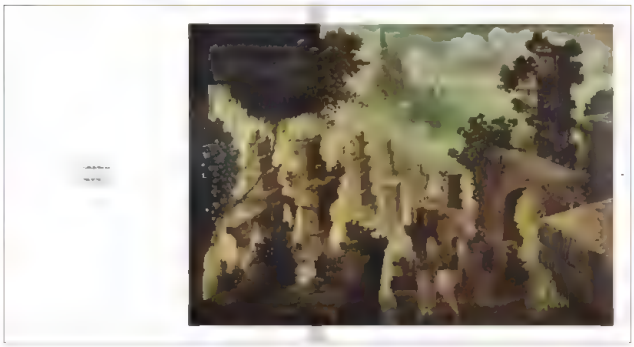
CHRONIQUES N° 87
Par Collectif, éditions BNF
Revue trimestrielle, 44 pages couleurs, gratuit
BDnF est téléchargeable gratuitement sur www.bdnf.bnf.fr

À la source de l'ultimate fighting

Une nouvelle fois, grâce à ***L'Art de Street Fighter***, un nouveau somptueux *artbook* réalisé par la *dream team* de gardiens de la mémoire virtuelle de chez Mana Books, l'éditeur connecté, tous les souvenirs des après-midi passés devant les bornes d'arcade à jouer au chef-d'œuvre développé par Konami remontent à la surface. Comme il est de mise dans cette collection infernale, toutes les archives sont passées au crible. Rien n'y échappe, croquis préparatoires, esquisses, premières ébauches... Afin de mieux comprendre tous les arcanes qui entourent la réalisation de ce jeu incontournable, ses principaux développeurs racontent tout en fin de volume. Grandiose. ■ **GV**

L'ART DE STREET FIGHTER
Ouvrage collectif, éditions Mana Books
livre relié, 448 pages couleurs, 39,90 €, disponible

Un livre sans frontières



Malgré une notoriété qui dépasse les frontières, le peintre contemporain **Julien Delval** n'avait jamais eu l'occasion de voir son travail figurer dans un livre. Grâce aux éditions Caurette, l'injustice est réparée. Après un appel au financement participatif, il s'est trouvé suffisamment de personnes de bon goût pour réunir la somme nécessaire à la fabrication de ***Julien Delval, Une monographie***, où le peintre s'est personnellement chargé de sélectionner ses peintures les plus spectaculaires. Entre paysages aériens, ruines silencieuses et forêts mystérieuses emplies d'animaux sauvages, l'amateur de peinture romantique et d'un autre âge y trouvera son compte. À noter que les légendes sont rédigées en français et en anglais. ■ **GV**

JULIEN DELVAL, UNE MONOGRAPHIE
Par Julien Delval, éditions Caurette
Livre relié bilingue, 144 pages couleurs, 45 €, disponible

Monumental !

Il y a douze ans, les éditions Flammarion éditaient ***Le Livre de mes rêves***, soit l'ensemble des rêves écrits et dessinés de **Federico Fellini**, un livre que j'avais eu l'occasion de découvrir lors de l'exposition à la Cinémathèque, *Quand Fellini rêvait de Picasso*, l'année dernière. À l'occasion du centenaire de la naissance du cinéaste et d'une exposition rétrospective (voir l'actu de Janine Kotwica) dans la ville qui l'a vu naître, c'est un *bis repetita* qui arrive en librairie, à un détail près, il est augmenté de nouveaux documents et agrémenté d'une nouvelle maquette. Que ceux qui doutaient encore du génie graphique du réalisateur italien se procurent d'urgence ce livre mémoire ! ■ **FB**

LE LIVRE DE MES RÊVES
Federico Fellini, éditions Flammarion
Livre relié, 584 pages 450 illustrations, 75 €, disponible

Quand l'art sort de sa réserve

Pierre-Paul Prud'hon :
Jeune homme nu (x x[e] siècle)
© MAD, Paris / Photo Jean Tholance

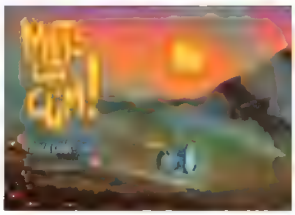
Auguste Rodin :
Centaure et enfant (vers 1890)
Don Auguste Rodin, 1908 © MAD, Paris

Le musée des Arts décoratifs présente ***Le Dessin sans réserve***, une grande exposition qui célèbre les chefs-d'œuvre du Cabinet des Dessins en donnant un aperçu de la richesse de ses collections. À travers une sélection de 500 œuvres présentée dans un parcours original sous forme d'abécédaire qui célèbre les thèmes chers au dessin (A comme Architecture, P comme Paysages, D comme Décor, S comme Séduire), le public découvrira des dessins de maîtres, tels Le Brun, Watteau, Fragonard, Degas ou Rodin, les œuvres d'ornemanistes et de décorateurs tels Chareau et Royère et des modèles pour la joaillerie et la haute couture. ■ **GV**

LE DESSIN SANS RÉSERVE
Du 26 mars au 19 juillet
Musée des Arts décoratifs – 107, rue de Rivoli – 75001 Paris

Grand écart facial

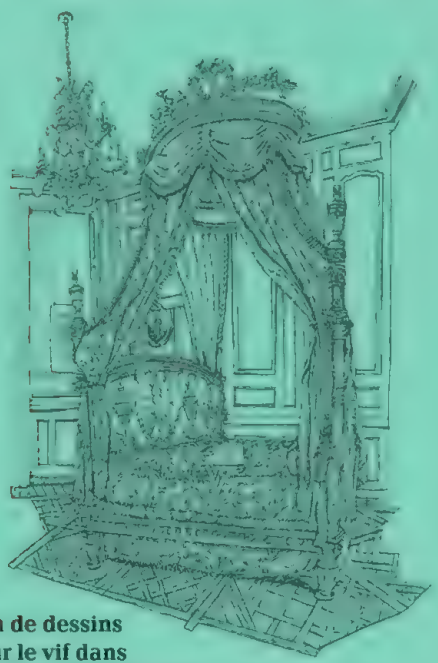
Comme toutes les maisons d'édition qui se respectent, le catalogue de chez Lapin ravira autant les grands que les petits. Pour les adultes, ***Ultimex Strips Club*** de **Gad** sera le dernier volume consacré à un personnage généralement odieux dont la tête est un énorme globe oculaire tendance *The Residents*. Dessiné dans un style rétro très agréable, ce recueil de *strips* n'en contient pas moins un humour résolument moderne sur le plan de la cruauté. Dans un autre registre, Petit Lapin propose de faire réfléchir les plus jeunes sur le réchauffement climatique et les problèmes qu'il pose aux pingouins dans l'excellent ***Mets la clim !*** d'**Alice Chaa** et **Pins**. ■ **GV**



ULTIMEX STRIPS CLUB
Par Gad, éditions Lapin
Ivre poche, 176 pages couleurs, 15 €, le 27 mars

METS LA CLIM !
Par Alice Chaa et Pins, éditions Petit Lapin
Ivre cartonné dès 9 ans, 32 pages couleurs, 12 €, le 27 mars

Musées dessinés
Christelle Téa



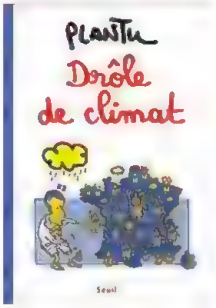
Exposition de dessins réalisés sur le vif dans les musées de la Ville de Paris du 26 mars au 21 juin 2020

Musée Cognacq-Jay

Actus

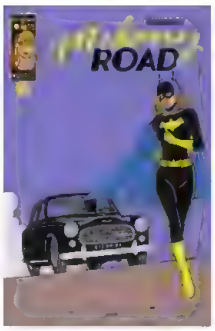
Aujourd'hui Plantu, demain dans *Le Monde*

Caricaturiste qui n'en finit plus de s'engager dans toutes les causes défendables de la planète, **Plantu** dégaine son crayon dès qu'un CRS use du LBT sur des manifestants ou dès que Trump se met à twitter. Logiquement baptisé ***Drôle de climat***, ce nouvel ouvrage édité par Le Seuil résume l'année 2019 avec un florilège de dessins de presse qui soulignent ô combien plus grand-chose ne fonctionne aux quatre coins du monde. Dans ce constat sans concession, Plantu injecte tout de même une bonne dose d'optimisme afin de ne pas plonger ses lecteurs dans la dépression. C'est sympa de sa part. ■ **GV**



DRÔLE DE CLIMAT
Par Plantu, éditions du Seuil
livre broché, 176 pages couleurs, 19,90 €, disponible

Série limitée et compagnie

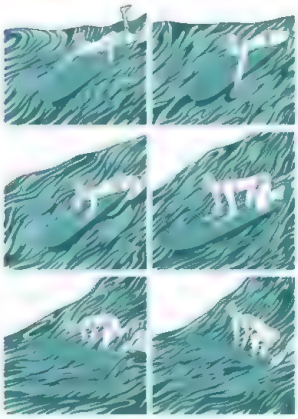


Présenté sous la forme d'un comics américain, ***Melany Road*** d'**Olivier Marin** est une série mêlant réalité et fantastique qui se passe dans les *sixties*. À chaque épisode, l'auteur propose au lecteur détective dans l'âme d'élucider l'histoire avant la chute. Comme il est de mise chez Original Watts, l'ouvrage est proposé sous forme de différentes séries limitées entre 60 et 125 exemplaires tirés sur papier offset 115 grammes, signés, numérotés, livrés sous blister avec *goodies* incorporés. Que demander de plus ? ■ **GV**

MELANY ROAD
Par Olivier Marin, éditions Original Watts
livre souple, 24 pages couleurs, entre 15 et 30 € suivant la version, disponible

Surf et Lauriers

Après un vote acharné qui s'est déroulé sous la surveillance impartiale d'Antoine de Caunes, le prix BD FNAC France Inter 2020 a été décerné le 8 janvier dernier au très beau roman graphique ***In Waves*** de **A. J. Dungo** paru chez Casterman en août 2019. *In Waves* raconte une relation magnifique entre deux personnes unies par la même passion du surf. Malheureusement, l'une d'elles, Kristen, lutte contre la maladie dans un combat perdu d'avance. Toujours optimiste, jamais pathétique, *In Waves* est un roman graphique de très haute qualité qui mérite vraiment ses lauriers. Pourtant, cette année, avec *Les Indes fourbes*, la concurrence était élevée. ■ **GV**



IN WAVES
Par A. J. Dungo, éditions Casterman
Livre broché, 376 pages couleurs, 23 €, disponible

Raout annuel

L'édition 2020 de ***Livre Paris*** s'annonce grandiose sur le papier. Avec une galerie d'intervenants qui vont d'Abd al Malik à Ruth Zylberman en passant par Joseph d'Anvers et Riss, l'événement se promet aussi musical que littéraire. Parmi les temps forts, l'intervention de Florence Cestac, marraine de l'Année de la BD, ne doit être loupée sous aucun prétexte le dimanche 22 mars à 17 heures pétantes. Pour le reste, ce sont, grosso modo, 150 rencontres d'auteurs qui vont avoir lieu tout au long des quatre jours. C'est copieux. ■ **GV**

LIVRE PARIS
du 20 au 23 mars
Porte de Versailles

Chacun pour soi et Dieu pour tous

Derrière une couverture représentant *La Fresque des géants* réalisée au XVIe siècle par Giulio Romano se cache ***Clairs ou obscurs***, un passionnant petit roman historique écrit par **Jean-Claude Ceccarelli** aux éditions Sydney Laurent, dans lequel l'auteur fait revivre les grands peintres et petites mains de la Renaissance dans une histoire où les coups bas volent en rase-mottes dès qu'il est question de pouvoir faire de l'ombre à son prochain. ■ **GV**

CLAIRS OU OBSCURS
Par Jean-Claude Ceccarelli, éditions Sydney Laurent
livre broché, 105 pages, 12,90 €, disponible

Cartoonmuseum Basel

Christoph Fischer

Der Welt abgeschaut

21.3.—1.6.2020

cartoonmuseum.ch

Actus

L'art du questionnement

Françoise Pétrovitch : *Nocturne* (2017)
© Mel Publisher © BnF, département des Estampes et de la photographie

Réalisée en partenariat avec le Fonds Hélène & Édouard Leclerc, cette exposition ***Derrière les paupières*** met en valeur tout le travail réalisé par l'artiste contemporaine **Françoise Pétrovitch** depuis ses débuts dans les années 1980. Artiste aussi douée en lithographie qu'en sérigraphie, elle excelle aussi dans la gravure taille douce et la céramique pour réaliser des œuvres tout en dualité où s'opposent inquiétude et légèreté ou force et fragilité. Une exposition est aussi prévue à Landerneau dans le courant de l'hiver 2020. ■ **GV**

FRANÇOISE PÉTROVITCH, DERRIÈRE LES PAUPIÈRES
du 28 avril au 26 juillet
BnF | François-Mitterrand – Galerie 1

Le coin des artistes maudits

Artiste engagé (auprès du roi), **Jean-Marie Delaperche**, né à Orléans en 1771, sera le témoin des crimes de Napoléon qu'il saura, d'un coup de crayon parfaitement maîtrisé, rapporter dans des œuvres qui auraient pu être majeures si elles n'avaient pas été oubliées jusqu'à leur très récente redécouverte en 2017. Grâce à des prêts de la BNF et du musée de l'Armée, 150 œuvres (dont 91 lavis) ont été spécialement réunies pour la première fois au monde dans cette rétrospective intitulée ***Un artiste face aux tourments de l'histoire*** proposée par le musée des Beaux-Arts d'Orléans. ■ **GV**

RÉTROSPECTIVE JEAN-MARIE DELAPERCHE
UN ARTISTE FACE AUX TOURMENTS DE L'HISTOIRE
jusqu'au 14 juin
Musée des Beaux-Arts – 1, rue Fernand-Rabier – 45000 Orléans

Géant d'un autre temps

Afin de fêter le centième anniversaire de Boris Vian, un des derniers vrais génies en tout, les éditions Dupuis rééditent ***Piscine Molitor*** d'**Hervé Bourhis** et **Christian Cailleaux** sous forme d'une édition limitée à 1 500 copies enrichie d'un dossier de seize pages inédites. Partant de la crise cardiaque finale, Hervé Bourhis retrace à rebours les trente-neuf étonnantes années qui ont précédé le décès de Vian en pleine projection du film *J'irai cracher sur vos tombes*. Avec un dessin à tomber à la renverse, cette BD n'a pas pris une ride depuis sa sortie en 2009. ■ **GV**

PISCINE MOLITOR
Par Bourhis & Cailleaux, éditions Dupuis
livre cartonné 88 pages couleurs, 19,90 € disponible

Tous les mêmes

Mais qu'est-ce qui a bien pu se passer pour que **Renaud Nattiez** ose la comparaison entre deux personnages aussi radicalement opposés qu'un chansonnier anarchiste et un dessinateur belge qui ne se sont jamais croisés ? Après s'être penché sur la question, l'auteur énumère et analyse un nombre assez conséquent de points communs qui vont laisser plus d'un lecteur sur leur séant. Afin de lui donner raison, ne sont-ce pas les mêmes Brassens et Hergé qui considéraient leur succès comme un malentendu ? Au fil des pages, Renaud Nattiez passe au crible les univers imaginaires inventés par les deux artistes. À lire. ■ **GV**

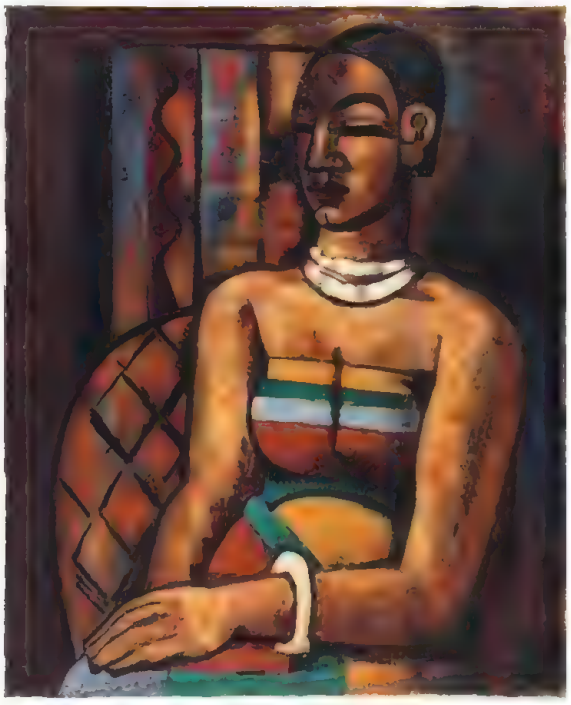
BRASSENS ET TINTIN : DEUX MONDES PARALLÈLES
Par Renaud Nattiez, éditions Les Impressions nouvelles
livre broché, 192 pages N&B, 17 €, disponible

Les futures grosses têtes

© Photo Jacinte Bordeaux Montaigne

L'Université Bordeaux-Montaigne annonce la création d'un master « La bande dessinée : édition, théorie et critique » qui sera proposé aux étudiants dès la rentrée 2020. Ce programme, pour l'instant unique en France, propose une formation à la recherche sur la bande dessinée appuyée sur un socle de formation à l'édition. Le parcours durera deux ans sous la forme de quatre semestres qui se solderont par un mémoire de recherche avec la possibilité de poursuivre les études après obtention du master. ■ **GV**

UNIVERSITÉ BORDEAUX-MONTAIGNE
Domaine universitaire – F-33607 Pessac Cedex Tél. : +33 (0)5 57 12 44 44
www.u-bordeaux-montaigne.fr



Marcel Gromaire (1892 - 1971) : ***Femme d'Asie*** (1927)
Huile sur toile. Musée d'art moderne de la Ville de Paris
© Photo Julien Vida / Parisienne de Photographie © ADAGP, Paris 2019

Y a-t-il seulement un amateur de dessin qui ne soit pas sensible à l'art de **Marcel Gromaire**, sur papier ou sur toile ? Né en 1892 à Noyelles-sur-Sambre, mort en 1971 à Paris, Marcel Gromaire était un peintre, graveur, décorateur, illustrateur et cartonnier français de tout premier plan. Sa renommée a passé les frontières et intéressé bon nombre d'illustrateurs qui admirent son goût pour la construction géométrisante. Entre la rigueur cubiste et l'expressionnisme flamand (sa mère était flamande), Marcel Gromaire a tracé une voie à part dans l'art du XX^e^ siècle, ne faisant partie d'aucun groupe ni courant.

S'appuyant sur de nombreux prêts de collections publiques et privées, l'exposition ***Marcel Gromaire (1892-1971) : l'élégance de la force*** à La Piscine de Roubaix explore les genres dans lesquels l'artiste s'est particulièrement illustré, des scènes de la vie rurale et industrielle aux grands paysages, en passant par ses célèbres nus. Cette exposition sera l'occasion de découvrir son important travail pour le décor mural et la tapisserie, mais aussi l'importante donation de gravures concédée au musée par la famille de l'artiste en 2017. On y court ! **FB**

MARCEL GROMAIRE (1892-1971) : L'ÉLÉGANCE DE LA FORCE
jusqu'au 31 mai
La P'scine – 23, rue de l'Espérance – 59100 Roubaix
www.roubaix-lapiscine.com

Actus

Tir groupé

Depuis le 15 février dernier, à travers l'exposition ***Studi & Schizzi : dessiner la figure en Italie 1450 - 1700***, la Fondation Custodia de la rue de Lille met à la disposition du regard des visiteurs une partie conséquente des 550 dessins italiens qu'elle conserve dans ses murs. Ce sera l'occasion pour beaucoup d'apercevoir des œuvres rarement présentées et réalisées par quelques-uns des plus grands artistes de cette époque, comme Filippino Lippi ou Andrea del Sarto. Parallèlement, ***Eaux-fortes*** et ***À bois perdu*** mettent en lumière les travaux d'Anna Metz et de Siemen Dijkstra, deux graveurs néerlandais qui excellent dans leur art à travers deux méthodes différentes. ■ **GV**

Federico Barocci
étude pour *la Cène*
© Fondation Custodia, Coll. Frits Lugt

STUDI & SCHIZZI
DESSINER LA FIGURE EN ITALIE 1450 - 1700
ANNA METZ *– EAUX-FORTES*
SIEMEN DIJKSTRA *– À BOIS PERDU*
Jusqu'au 10 mai
Fondation Custodia – 121, rue de Lille – 75007 Paris

Viens faire un tour chez l'auteur

FRMK est une maison d'édition pleine de surprises à défaut de ressources. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la souscription lancée afin de pouvoir éditer l'OVNI indispensable de l'année qu'est ***Botanike Komiks***, réalisé du sol au plafond par **Éric Lambé**. Dans la version qui nous a été transmise, l'entreprise tient à préciser qu'elle est localisée à Bruxelles, la ville où a vécu René Magritte. Après ça, la lecture de cet ouvrage explique, entre autres, la raison qui a conduit la BD franco-belge, voire internationale, à adopter le format 48 pages cartonné et en couleurs – le célèbre 48CC, une norme économique qui permet de sortir de la BD de merde à prix d'or. Alors, envoyez des sous afin d'autogérer la place ! ■ **GV**

BOTANIKE KOMIKS
Par Éric Lambé, éditions FRMK
Livre relié 300 exemplaires, 48 pages couleurs, 14 €, disponible

Bestial

Todd James : *Red, White and Blue*
© Todd James © DR

MIMA signifie le Millennium Iconoclast Museum of Art. À partir de là, c'est l'adresse à connaître pour tous les anticonformistes de la planète. Pour cette nouvelle expo, ***Zoo*** propose les œuvres anthropomorphes de onze artistes internationaux venus d'Europe et d'autres continents. Aussi bien tatoueurs, illustrateurs, graffeurs ou adeptes du skateboard, ces onze artistes ont tous en commun une façon très personnelle d'exprimer leur vision du monde contemporain. Le résultat mérite le coup d'œil. ■ **GV**

ZOO
jusqu'au 30 août
MIMA Museum de Bruxelles – 39-41, quai du Hainaut – 1080 Molenbeek-Saint-Jean
Infos sur www.mimamuseum.eu

Toujours à la pointe

Aujourd'hui dirigée par deux jeunes trentenaires, Léna Mauger et Marion Quillard, à la suite de Patrick de Saint-Exupéry et Christophe Boltanski, la revue ***XXI*** continue son travail d'information dans ce monde en perpétuelle mutation avec des articles illustrés et un récit en bande dessinée à chaque numéro. La BD du numéro d'hiver, le n°49, a été confiée à l'autrice **Zeina Abirached**, logique quand on sait que le sujet n'est autre que le Liban, le pays où elle est née en 1981. Un numéro dense, passionnant, à mettre entre toutes les mains. ■ **FB**

XXI N° 49
Revue trimestrielle, 212 pages couleurs, 16 € disponible en librairie

Léopold Chauveau :
Paysage monstrueux n° 55 (1921)
Encre noire et aquarelle sur papier 18,7 x 26,5 cm
© Musée d'Orsay 2019 Droits réservés

Un vieux petit enfant

Chirurgien par obligation familiale, **Léopold Chauveau** (1870-1940) s'est réfugié tardivement en autodidacte dans un univers artistique étrange et singulier. Ses premières sculptures datent de 1905, à un moment où il côtoie le peintre et sculpteur nabi Georges Lacombe, et ses dessins de 1910 à 1919. Sa rencontre avec de nombreux écrivains, dont André Malraux, le pousse à réaliser de nombreux livres en tant qu'écrivain (Bonnard va illustrer un de ses livres) ou comme auteur complet où il inclut l'enfant dans la lecture en proposant d'abord le texte puis des illustrations avec des légendes. Il se décrivait lui-même comme un vieux petit enfant.

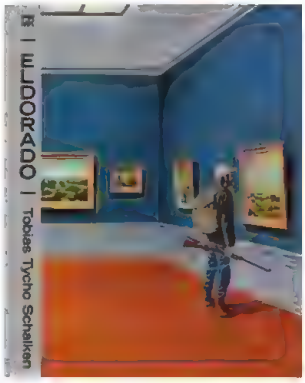
Il faudra un livre de Jacques Poirier et des donations de sa famille pour que le musée d'Orsay propose une exposition de 465 dessins, 48 sculptures de monstres (qu'il réalisait en réponse à ces corps malades qu'il détestait toucher du temps où il était médecin) et archives liées à sa production artistique. Inspiré par Bosch, Brueghel et les gargouilles médiévales, Léopold Chauveau propose des monstres sympathiques, souvent sur des fonds de couleurs très marqués. En regardant son travail, si on pense à Maurice Sendak, Glen Baxter ou Roland Topor, c'est plutôt vers l'art brut que l'on penche. Comparez seulement ses œuvres aux dessins du Français André Robillard ou du Suisse Josef Wittlich.

Pour cette exposition, le musée d'Orsay invite des illustrateurs contemporains comme Grégoire Solotareff, Dorothée de Monfreid et Anthony Browne à travailler sur cet univers, la palme revenant à Claude Ponti qui introduit des monstres de Chauveau dans une histoire inédite que le musée édite. Notons aussi que trente étudiants de l'école des Gobelins réalisent des films inspirés de l'univers de Léopold Chauveau qui seront bien évidement projetés pendant la durée de l'exposition. Nous avons hâte de découvrir tout cela *in situ*... **FB**

Claude Ponti : *Mouha* (2019)
Illustration originale pour la p. 39
Encre noire et aquarelle sur papier,
18 × 31,5 cm Paris, collection de l'artiste
© Claude Ponti / Image avec l'aimable autorisation de l'École des loisirs

AU PAYS DES MONSTRES, LÉOPOLD CHAUVEAU (1870-1940)
du 10 mars au 28 juin
Musée d'Orsay – 1, rue de la Légion-d'Honneur – 75007 Paris

Spleen imprimé



Artiste touche à tout, le Néerlandais **Tobias Schalken** peut aussi être considéré par le néophyte comme une sorte d'hydre à neuf têtes tant il reste crédible, quelle que soit sa façon du moment de s'exprimer. Avec ***Eldorado***, beau livre grand format édité chez FRMK, l'art protéiforme de Tobias Schalken est soigneusement passé à la loupe facette après facette. Adepte de la BD séquentielle à la Chris Ware, le cofondateur de la revue *Eiland* propose d'étonnantes photographies, sculptures et peintures qui sont autant d'univers reliés entre eux par la mélancolie et le rêve **GV**

ELDORADO
Par Tobias Tycho Schalken, éditions FRMK
livre cartonné, 232 pages couleurs, 34 €, disponible

Donation exceptionnelle

Afin d'officialiser la donation aux collectivités des œuvres de la collection Cérès Franco, près de 450 peintures et sculptures réalisées par 150 artistes seront exposées à partir du 11 avril jusqu'au 1er novembre entre les murs de la Coopérative-Musée de Montolieu. Pendant quarante années, de 1960 à 2000, la galeriste brésilienne n'a eu de cesse de réunir des œuvres réalisées aux quatre coins du monde au hasard de ses rencontres. L'exposition ***Les Voleurs de feu*** est l'occasion de rendre hommage à une personne dont les goûts artistiques ne connaissent aucune frontière. Après cette visite obligatoire, certains lieux de la culture parisienne ne pourront plus être regardés comme avant. **GV**

LES VOLEURS DE FEU
COUP DE PROJECTEUR SUR LES DIFFÉRENTES FACETTES DE LA DONATION DE CÉRÈS FRANCO
du 11 avril au 1er novembre
Coopérative-Musée Cérès Franco - 5, route d'Alzonne - 11170 Montolieu

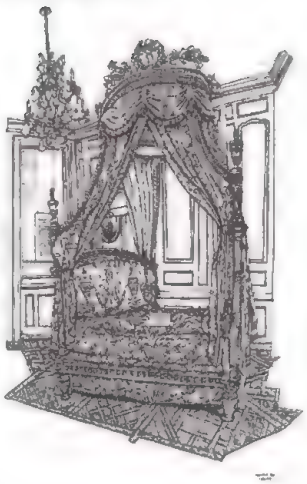
Actus

Occasion à ne pas manquer

Grand connaisseur de l'œuvre de Balzac, le peintre Madrilène **Eduardo Arroyo** a passé ses dernières années de vie à réaliser des tableaux inspirés par des personnages imaginés par le romancier français. Peu de temps avant de mourir en 2018, Arroyo avait commencé à travailler sur la première édition illustrée jamais consacrée à *La Comédie humaine*. Afin de rendre hommage au peintre, l'exposition ***La Comédie humaine. Balzac par Eduardo Arroyo*** a réuni une trentaine de portraits réalisés au cours de cette période. Afin de célébrer comme il se doit cette réunion exceptionnelle d'une trentaine de collages et d'huiles, quoi de mieux que la Maison de Balzac, sur les hauteurs de Passy, pour apporter toute la dimension nécessaire à l'événement ? Magnifique endroit à découvrir, la Maison de Balzac est aussi le dernier lieu encore debout où le romancier a écrit ses plus grands chefs-d'œuvre. ■ **GV**

LA COMÉDIE HUMAINE. BALZAC PAR EDUARDO ARROYO
Jusqu'au 10 mai
Maison de Balzac – 47, rue Raynouard – 75016 Paris

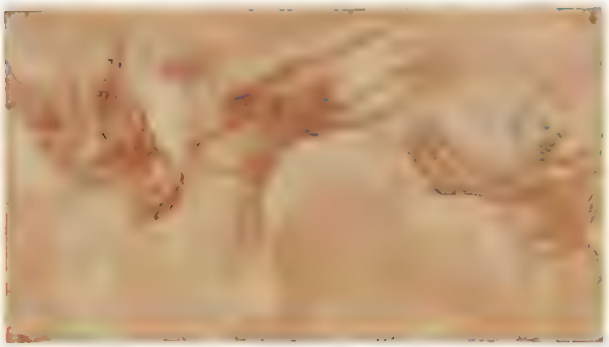
Original



L'exposition ***Musées dessinés*** présente une quarantaine de dessins réalisés sur le vif et à l'encre de Chine par la jeune artiste **Christelle Téa** au cours de ses déambulations dans quatorze musées et site touristiques de la capitale. Réalisés à la manière d'instantanés figeant un moment précis de la visite, ses dessins mettent en avant des détails particuliers qui, sans la sagacité de l'artiste, resteraient cachés dans l'image. ■ **GV**

MUSÉES DESSINÉS, UNE EXPOSITION DE CHRISTELLE TÉA
du 26 mars au 21 juin
Musée Cognacq-Jay – 8, rue Elzevir – 75003 Paris
infos sur museecognacqjay.paris.fr

La plus grande expo sur Raphaël se trouve en France



Raffaello Santi, dit Raphaël
Trois femmes drapées, vues à mi-corps (Urbino, 1483-Rome, 1520)
© RMN-Grand Palais Domaine de Chantilly © Thierry Ollivier

Grand maître de la peinture de la Renaissance italienne, Raffaello Sanzio, dit **Raphaël**, est mort il y a cinq siècles en laissant derrière lui un héritage exceptionnel. Afin de lui rendre l'hommage qui lui est dû, le musée Condé du Domaine de Chantilly organise ***Le Maître et ses élèves***, une exposition exceptionnelle qui remet le peintre dans son contexte tout en précisant toute l'étendue de son influence à travers la manière dont il a transmis son savoir à ses élèves. Considéré comme la plus grande collection de peintures anciennes en France après le musée du Louvre, le musée Condé est aussi l'une des places fortes de la connaissance de l'œuvre de Raphaël, dont il possède trois tableaux autographes (*Les Trois Grâces*, *La Vierge de la maison d'Orléans* et *La Madone de Lorette*), ainsi qu'un grand nombre de dessins du maître italien et de son cercle. Autant dire que la visite vaut largement le détour. ■ **GV**

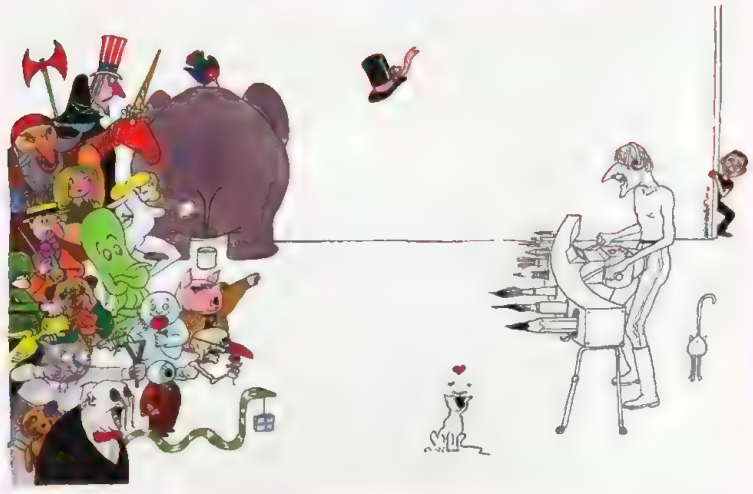
RAPHAËL, LE MAÎTRE ET SES ÉLÈVES
jusqu'au 5 juillet
Domaine de Chantilly – 7, rue Connétable-Château – 60500 Chantilly

Étrange et fascinant

Contemporain d'Antoine Bourdelle, le sculpteur et céramiste danois **Niels Hansen Jacobsen** (1861-1941) a laissé derrière lui une œuvre étrange et onirique marquée par le macabre. Afin de lui rendre justice, le musée Bourdelle a organisé l'exposition ***Les Contes étranges de Niels Hansen Jacobsen***, qui présente un assortiment de choix de plâtres, bronzes et céramiques réalisés par l'artiste danois pendant son séjour parisien en les remettant dans leur contexte artistique à travers d'autres œuvres similaires réalisées par les contemporains de l'auteur, tels Paul Gauguin, Gustave Moreau ou Boleslas Biegas. ■ **GV**

LES CONTES ÉTRANGES DE NIELS HANSEN JACOBSEN UN DANOIS À PARIS (1892-1902)
jusqu'au 31 mai
Musée Bourdelle – 18, rue Antoine-Bourdelle – 75015 Paris
infos sur www.bourdelle.paris.fr

Sortir à Strasbourg !



Michel Kichka :
Tomi père de famille nombreuse (2016)
Collection Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'illustration Strasbourg
© Michel Kichka / Photo : Musées de la Ville de Strasbourg Don Michel Kichka 2017

Frank Hoppmann : *sans titre, portrait de Tomi Ungerer* (2005)
Collection Musée Tomi Ungerer – Centre international de l'illustration Strasbourg
© Frank Hoppmann Photo : Musées de la Ville de Strasbourg / Mathieu Bertola : Don Frank Hoppmann, 2006

Dans le cadre d'une nouvelle édition des Rencontres de l'illustration, le musée Tomi Ungerer présente avec l'exposition ***Dans la ligne de Tomi Ungerer*** deux caricaturistes, l'Allemand **Frank Hoppmann** et l'Israélien **Michel Kichka**, dont le travail se veut dans la continuité de l'artiste strasbourgeois disparu l'année dernière. Si les styles des deux hommes sont aux antipodes l'un de l'autre, la substantifique moelle qui réunit ces deux pourfendeurs des défauts du monde par la satire est l'exigence graphique qu'ils mettent tous deux dans leur travail.

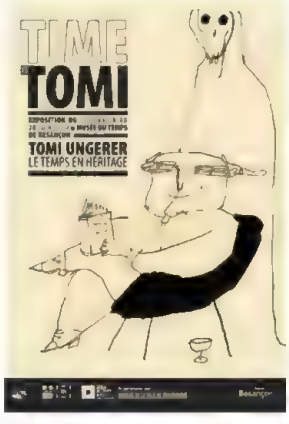
Dans un autre genre, le musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg propose en partenariat avec le musée d'Orsay l'exposition ***L'Œil de Huysmans : Manet, Degas, Moreau…***, qui se veut être un voyage dans l'œuvre de l'écrivain et critique d'art Joris-Karl Huysmans, dont la plume a fait des ravages dans les milieux artistiques de la fin du XIXe siècle. Proposée dans une suite de dix salles, l'exposition présente 440 peintures et objets en rapport avec différentes périodes de la vie de Huysmans qui ont été prêtés par quelques-uns des plus grands musées de l'Hexagone. ■ **GV**

FRANCK HOPPMANN /MICHEL KICHKA DANS LA LIGNE DE TOMI UNGERER
du 20 mars au 21 juin
Musée Tomi Ungerer – 2, avenue de la Marseillaise – 67000 Strasbourg

L'ŒIL DE HUYSMANS : MANET, DEGAS, MOREAU…
du 3 avril au 19 juillet
Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg – 1, place Hans-Jean-Arp – 67000 Strasbourg

Tomi it's a gas

Le temps est l'un des aspects essentiels de l'œuvre de **Tomi Ungerer**, descendant d'une famille d'horlogers. Afin de mettre en valeur ce particularisme de l'auteur strasbourgeois, le musée du Temps et le musée Tomi Ungerer-Centre international de l'illustration à Strasbourg ont imaginé conjointement ***Time is Tomi*** qui se tient en ce moment même et jusqu'au 28 juin prochain à Besançon, une ville tout en adéquation avec le sujet. Fil rouge de l'exposition, les organisateurs ont choisi de contextualiser l'héritage familial de Tomi Ungerer avec quelques-uns des thèmes principaux qui caractérisent son travail comme les mécaniques, la satire et l'érotisme ■ **GV**



TIME IS TOMI
jusqu'au 28 juin
Musée du Temps – 96, Grande Rue – 25000 Besançon

Mixité artistique

La galerie Rachel Hardouin présente ***Roman Photo 73***, une exposition d'œuvres de jeunesse de l'artiste plasticien et graveur **Jean Desmier**. L'ensemble est constitué de 42 planches originales au format 48 x 29 cm réalisées à l'aide de différentes techniques. Le coup d'œil s'impose car les œuvres représentées sont définitivement les racines baroques et annonciatrices du devenir de l'artiste. ■ **GV**

JEAN DESMIER, ROMAN PHOTO 73
jusqu'au 6 avril
Galerie Rachel Hardouin – 15, rue Martel – 75010 Paris

Un dossier concocté par **Frédéric Bosser**

LOUIS **DE BAYSER**
© Photo DR

CHRISTINE **PHAL**
© Photo DR

EVE **DE MEDEIROS**
© Photo Ester Tajber

LES SALONS

DU **DESSIN** EN VEUX-TU, EN VOILÀ !

Comment sortir le dessin de sa confidentialité ? Comment le montrer à un plus grand nombre et l'ouvrir aux non-initiés ? Le sortir des galeries qui l'exposent, mais dont on n'ose pas toujours pousser la porte ? Et, aussi, comment commencer sa collection ? C'est pour répondre à ces questions – autant d'enjeux pour ouvrir ce secteur et le « dépoussiérer » – que des galeries parisiennes de dessins anciens se sont réunies, en 1991. Ce petit comité a d'abord organisé le premier **Salon du dessin de collection**, puis la Semaine du dessin. Bien des années plus tard, en 2007, le marché a accueilli **Drawing Now**, une foire consacrée au dessin contemporain. Elle a été suivie, en 2012, de **DDessin**, un salon dédié, lui aussi, au dessin contemporain, avec un positionnement encore plus avant-gardiste. Nous avons interrogé trois acteurs clés qui mettent le dessin au grand jour : **Louis de Bayser**, président du Salon du dessin, **Christine Phal**, cofondatrice de Drawing Now, à l'initiative du Mois du dessin et du Drawing Lab, et enfin **Eve de Medeiros**, fondatrice de DDessin.

Les précurseurs

En avril 1991, le premier Salon du dessin de collection ouvre ses portes à l'hôtel George V, à Paris. Il accueille dix-sept exposants. En 1993, vingt-cinq exposants prennent place au Grand Palais. Après un an d'interruption, le nouveau Salon du dessin renaît et revient à l'hôtel George V, sous la direction de neuf marchands de dessins parisiens, qui participaient déjà aux précédentes éditions et qui en sont, aujourd'hui, encore les organisateurs. L'affiche est signée par Pierre Le-Tan (cet illustrateur parisien, aujourd'hui décédé, en sera l'auteur jusqu'en 2010). L'année suivante, des galeries anglaises et américaines rejoignent la manifestation. Après un passage aux Salons Hoche, la foire s'installe de manière pérenne au palais Brongniart en 2007 : depuis, le rendez-vous s'est instauré la dernière semaine de mars.

Robert Mallet Stevens : ***Pavillon des renseignements et du tourisme*** (exposition universelle de 1925)
© MAD Paris

Un rendez-vous important d'échanges

En moyenne, vingt mille visiteurs se pressent au milieu des stands chaque année. Une affluence qui permet désormais aux marchands présents de réaliser un chiffre d'affaires significatif dans leur activité annuelle. Mais dans ce petit milieu, la concurrence entre marchands n'est-elle pas un frein à la présence de la majorité des galeries sous un même toit ? « *Au début, comme dans tous les autres domaines, il a été difficile de fédérer toutes les forces vives du marché*, reconnaît Louis de Bayser, président du Salon du dessin. *Mais, très vite, les galeristes se sont rendu compte que les clients sont les mêmes et que le plus important était d'arriver à les déplacer pour leur donner l'envie d'acheter des dessins. Maintenant, la question ne se pose plus !* » Originalité de cet événement : l'attribution des emplacements se fait par tirage au sort, depuis la première édition. Un comité de sélection, constitué en grande partie des membres fondateurs, décide de la reconduction des marchands habitués et des nouveaux entrants. Aujourd'hui, trente-neuf exposants animent le salon. « *Les amateurs recherchent un salon à taille humaine, où ils peuvent visiter tous les stands en une journée* », précise Louis de Bayser.

L'arrivée de nouvelles galeries

Chaque galerie expose vingt-cinq à trente dessins en moyenne. Et, fait intéressant, cette année, pas moins de quatre nouveaux marchands – Ary Jan, Boulakia, Romano Fine Art et Tamenaga – présentent leurs meilleures pièces, pour la première fois, au palais Brongniart. « *Cela démontre que le marché est dynamique et qu'il ne se restreint pas, contrairement à ce que certains aiment à penser* », se réjouit son président, avant de souligner que nombre de galeries mettent de côté leurs pièces exceptionnelles afin de les montrer en exclusivité lors du salon, chacun essayant d'offrir une certaine diversité et de montrer des choses moins importantes mais pointues.

Allemagne XVe siècle : *Étude de choux*
Aquarelle sur parchemin Musée Grobet-Labadié, Ville de Marseille
© Dist RMN Grand Palais

Kiko Escora : *Sans titre* (2019)
Fusain, graphite et acrylique sur papier, 65 x 50 cm
© Courtesy of The Drawing Room

Une garantie pour les acheteurs

Une fois les stands installés, un comité d'experts indépendants en fait le tour, histoire de vérifier la bonne attribution des pièces exposées. En cas de doute, c'est au galeriste de prouver l'authenticité de la pièce et, si cela ne convainc par le comité, il se doit de la retirer sur-le-champ. Une telle action est une garantie forte pour le collectionneur...

Vingt-neuf ans après sa création, la dernière semaine du mois de mars est désormais inscrite en rouge dans le calendrier des collectionneurs de dessins après la Master Drawing Week de New York en janvier et celle de Londres en juillet. Notons que ces deux manifestations n'offrent pas de salon, mais des ventes aux enchères et des expositions.

Naissance de la Semaine du dessin

En 1999, la Semaine du dessin est créée, permettant à de nombreuses institutions de rejoindre directement ou indirectement l'événement via des expositions autour du dessin ou des visites organisées dans les cabinets de dessins pour les conservateurs français et étrangers. Instaurée par le comité du salon, elle permet aussi de positionner Paris et ses institutions comme capitale mondiale du dessin. Choix payant, car dès sa dixième année, pas moins de vingt et un musées et institutions participent en moyenne à cet événement, en proposant en plus des visites privées, des tables rondes ou des expositions... À noter que cette initiative se fait sans aucune aide extérieure, publique comme privée. À la question de l'arrivée d'autres salons consacrés au dessin, Louis de Bayser nous confie que c'est une bonne chose car cela rejoint quelque part son envie de développer la Semaine du dessin avant de préciser : « *Drawing Now n'ayant pas le même positionnement que nous, il nous est complémentaire, même si quelques galeries proposent chez nous du dessin contemporain !* »
Autre attrait du Salon du dessin, c'est l'organisation de colloques avec des sujets imposés – cette année, le thème est la nature – et surtout la présence depuis onze ans du prix Florence et Daniel Guerlain, une année après que ce couple y a exposé sa collection.

Drawing Now, le second né...

Drawing Now Art Fair (initialement Salon du dessin contemporain de 2007 à 2010) se veut être un trait d'union entre le dessin contemporain et un public d'amateurs et de collectionneurs. Créé en 2007 par Christine Phal, vite rejointe dans l'aventure par sa fille Carine Tissot, une ancienne de Reed Exhibition, elle a fêté sa treizième édition du 28 au 31 mars 2019 au Carreau du Temple. Avant d'arriver à réunir comme aujourd'hui soixante et onze galeries et trois cents artistes, Christine Phal se souvient d'être allée démarcher des galeristes généralistes qui avaient dans leurs réserves des dessins d'artistes contemporains. « *Beaucoup ne sont pas exclusifs en dessin, ce qui explique notre fort taux de renouvellement d'année en année* », précise-t-elle. C'est en 2006 que cette ancienne galeriste s'est posé la question d'un possible salon réunissant des œuvres sur papier. L'année d'après, c'est dans un futur immeuble réhabilité de l'avenue d'Iéna que le premier salon ouvre ses portes avec trente-cinq galeries françaises. Dès la seconde année, elles seront rejointes par des galeries étrangères.
« *Pendant ces trois premières années, c'était une grande confiance de leur part que de nous suivre, qui plus est*

Javier Caraballo : *L'art est une affaire d'enfants* (2019)
Marqueur acrylique, huile sur toile, 130 x 150 cm
© Adrián Ibáñez Galería

dans des endroits que nous ne connaissions pas toujours à l'avance. Quatre sont là depuis le début, Christian Berst, Fournier, Jordan et Papillon », se souvient Christine Phal. La sélection des galeries est faite avec un comité indépendant de la direction de la foire. Un auteur est sélectionné à chaque fois pour présenter un *solo show* ou pour occuper au moins un tiers de l'espace. Cette année, le plus jeune artiste est âgé de vingt-quatre ans et le plus âgé a quatre-vingt-dix-sept ans. Sinon, la plus grande génération représentée est celle des trente-cinquante ans, ce qui montre bien le dynamisme de ce marché. À noter que les femmes représentent 44 % des exposants.

Contrairement au Salon du dessin ancien, Drawing Now est présent sur deux niveaux. Au premier niveau, qui correspond au rez-de-chaussée, les galeries installées (environ une cinquantaine), et au niveau inférieur, des galeries en devenir (une vingtaine). En bas également, deux programmes *Inside* et *Process* accompagnés par des médiateurs. « *Il faudrait pousser les murs pour accueillir autant si ce n'est plus d'exposants qu'au Carrousel du Louvre où le salon s'est un temps déployé. Mais nous aimons le Carreau du Temple pour sa proximité avec les galeries et les institutions avec qui nous travaillons régulièrement comme pour son environnement agréable qui permet à nos visiteurs de sortir pour aller déjeuner par exemple* », s'enthousiasme la responsable de Drawing Now, qui nous rappelle également que la manifestation s'est associée cette année à la Cinémathèque pour monter *Tout un film !*, une exposition présentant un ensemble de pièces issues des collections de cette institution et de prêts privés. « *Cette sélection*, promet-elle, *permettra de mettre en lumière l'influence croisée de ces deux arts, du story-board à la matière même de la réalisation du film, le celluloïd.* » Année de la BD oblige, une conférence avec deux auteurs de bande dessinée est également programmée au sein des autres conférences.

Après la Semaine, le Mois du dessin

En 2017, suite à de longs échanges avec la direction artistique de Drawing Now, Christine Phal estime qu'il serait bien de prolonger la manifestation qu'elle dirige dans d'autres lieux et sur une durée plus grande via des actions d'artistes dans des institutions ou des centres d'art, sans oublier des expositions autour du dessin. Elle rencontre par hasard un responsable de la direction du Centre des monuments nationaux qui adhère complètement à son idée. C'est ainsi que cette aventure commence en 2018... avec trois ou quatre lieux. En 2020, ce sont une quarantaine d'endroits sur l'ensemble du territoire national (artothèques, écoles d'art, FRAC, musées...) qui accueilleront cette initiative (liste complète sur le site du Mois du dessin).

« *Cette dynamique est en train de bien fonctionner*, s'en ravit Christine Phal, *et la cuvée 2021 s'annonce très prometteuse, car de plus en plus de personnes comprennent qu'il est possible de montrer du dessin partout en France durant le mois de mars. Le rêve étant que l'Éducation nationale nous suive après avoir pris conscience que le dessin est un fabuleux vecteur d'échanges et d'éducation artistique. L'esprit de dynamique domine chez nous* », s'enorgueillit-elle.

Jonathan Delafield Cook : *Nest V Sedge Warbler* (2013)
Charbon et conté sur papier, 64 x 64 cm
© Courtesy of Jonathan Delafield Cook and Purdy Hicks Gallery

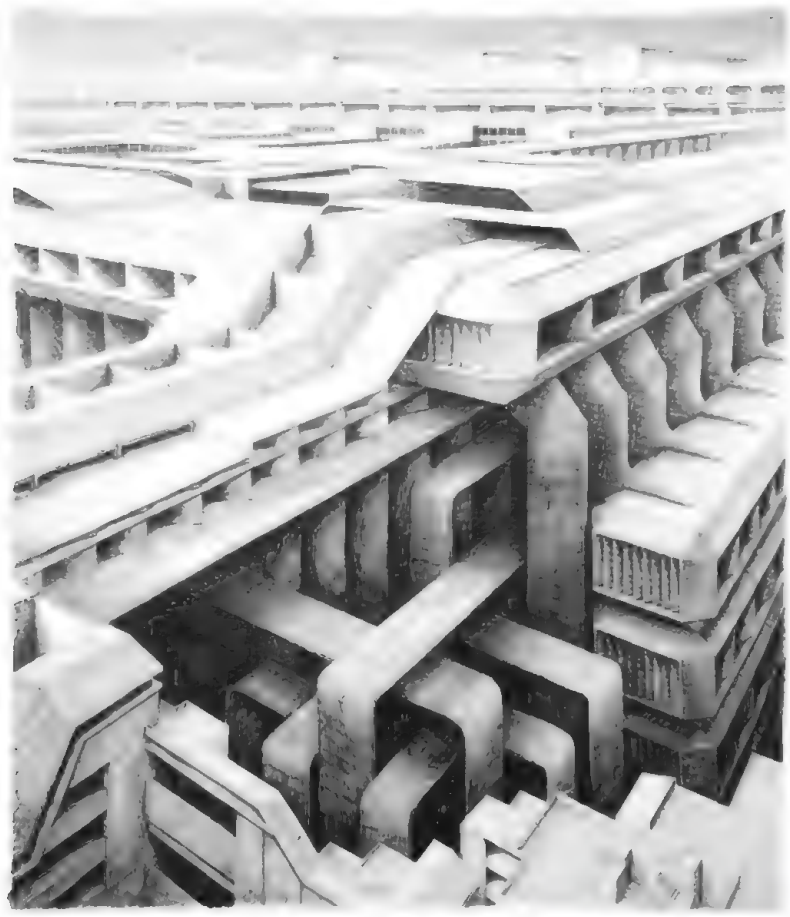
Drawing Lab

Février 2017. Forte de ses expériences artistiques dans des lieux éphémères, Christine Phal décide de créer un lieu pérenne sur Paris dédié au dessin et où les artistes pourront créer *in situ*. « *Comme cela n'existait pas encore à Paris, contrairement à New York et Londres, j'ai retroussé mes manches et me suis lancée sans hésiter dans cette aventure qui me permet, soit dit en passant, de passer plus de temps avec les artistes.* » Très vite, Drawing Lab prend sa place dans le paysage et, à l'écouter, la fréquentation est en hausse. « *Nous sommes actuellement en appel à projets pour l'année 2021 et j'ai bon espoir que la diversité que nous avons proposée jusqu'à aujourd'hui continue à être possible.* » Pour information, chaque projet soumis à un comité de sélection indépendant est doté d'un fonds de dotation de 20 000 € du Comité d'amis du Drawing Lab et d'un mécène, la société Soferim. Il est ensuite entièrement financé en matière de location d'espaces, d'impression d'un catalogue, de communication, etc. Pendant trois mois, le ou les artistes disposent d'un lieu de cent cinquante mètres carrés situé au sous-sol du Drawing Hotel, l'entrée étant libre. « *Ce n'est ni une exposition de foire, ni une galerie* », précise-t-elle. Le budget de ce lieu est actuellement d'environ 250 000 € par an.

DDessin, le dernier né...

Du 27 au 29 mars, le salon DDessin est programmé à l'atelier Richelieu situé entre le Palais de la Bourse et le site historique de la BnF, pour la huitième fois. Imaginé par la dynamique Eve de Medeiros, ce salon a pour vocation de servir de tremplin pour la jeune scène artistique travaillant le dessin sous toutes ses formes, et pour les galeries qui la défendent, en France comme à l'international. « *Le goût du dessin contemporain m'a été transmis par Florence et Daniel Guerlain, pour qui j'ai travaillé après m'être longtemps intéressée à la feuille ancienne* », se souvient-elle avant d'enchérir : « *Cette évolution m'a permis d'être plus en prise directe avec mon époque et de travailler avec des artistes contemporains.* » Selon elle, c'est au début des années 2000 que le marché a commencé à s'intéresser au dessin contemporain par la création du Salon du dessin et de la Semaine du dessin, puis d'un prix du dessin contemporain. « *Sans oublier l'avantage d'œuvres originales proposées à des prix de vente plus bas que des tableaux et des artistes qui se sont mis à en proposer. Je pense à Sol Lewitt, Bruce Nauman,*

Louis Le Kim : *Sans titre* (2019)
Mine graphite sur papier, 42,5 x 59 cm
© Courtesy Galerie Leymarie, Paris



DDESSIN
du 27 au 29 mars
ATELIER RICHELIEU
60, rue de Richelieu – 75002 Paris
www.ddessinparis.fr

DRAWING HÔTEL
17, rue de Richelieu – 75001 Paris
Tél. : +33 (0)1 73 62 11 17
info@drawinglabparis.com

DRAWING NOW
jusqu'au 29 mars
CARREAU DU TEMPLE
4, rue Eugène-Spuller – 75003 Paris
www.drawingnowartfair.com

SALON DU DESSIN
jusqu'au 30 mars
PALAIS BRONGNIART
Place de la Bourse – 75002 Paris
www.salondudessin.com

Raymond Pettibon, voire par certains qui n'en avaient jamais réalisé avant », se souvient-elle. « *Malgré tout, il faudra cinq ans avant que l'on commence vraiment à s'intéresser aux auteurs que je proposais. L'émergence d'artistes reconnus par le milieu va m'y aider, certains étant aujourd'hui défendus par de grandes galeries.* » Pour ce faire, elle demande à des galeries françaises et étrangères de lui faire des propositions d'artistes qu'ils aimeraient présenter au salon, libre à elle de les accepter ou pas. « *Je fonctionne aux artistes, mais pas aux galeries.* » Eve pousse loin son raisonnement pour financer trois *solo shows* d'artistes qu'elle a repérés et qui n'ont pas encore de galeries. Les vingt galeries, certaines présentant parfois elles aussi des *solo shows* comme la galerie Maria Lund cette année, prennent place dans un bâtiment de sept cents mètres carrés où le locataire d'origine était le journal *L'Illustration*. Pour l'instant, comme la créatrice du rendez-vous ne souhaite pas quitter ce lieu qu'elle trouve magique et où elle exposera cette année des œuvres d'art brut de l'ancien animateur d'Europe 1 Jean-Loup Lafont, le salon se développera non pas en allant dans un autre endroit, mais via des expositions hors les murs, le premier étant l'Institut français de Saint-Louis au Sénégal. Nous lui souhaitons bon courage...

Allyson Mellberg : *Reward for Stillness* (2017)
35,5 x 28 cm, pigments artisanaux et tempera à l'œuf sur papier
© Courtesy Galerie LJ, Paris

LOUIS-ANTOINE **PRAT**
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Actuel président des Amis du Louvre, qui viennent tout juste d'acheter le tableau de Prud'hon dont l'esquisse aurait pu faire l'affiche de son exposition (*L'Âme brisant les liens qui l'attachent à la terre*, ancienne collection Marcille), **Louis-Antoine Prat** expose une partie de sa collection au Petit Palais du 24 mars au 12 juillet. Un rendez-vous très attendu par les amateurs de dessins anciens...

Par **Frédéric Bosser**

LOUIS-ANTOINE

PRAT

UN **COLLECTIONNEUR AVERTI** EN VAUT DEUX

Louis-Antoine, votre collection a déjà été exposée en 1995 au Louvre...
C'est pourquoi nous trouvions que, vingt-cinq ans après, renouveler l'expérience avait un sens, d'autant que la collection a beaucoup changé. Pour la petite histoire, en 1995, c'était la première fois qu'une collection privée était montrée au sein de cette célèbre institution.

Comment êtes-vous parvenu à convaincre le musée ?
J'étais chargé de mission au département des Arts graphiques chez eux depuis 1976, au sortir de mes études d'histoire de l'art. Cela m'a permis d'écrire et de rédiger des inventaires comme celui de Chassériau, Puvis de Chavannes, etc. Par la suite, on m'a confié des commissariats d'exposition, d'autres recherches, des catalogues raisonnés de Poussin et de Watteau (avec Pierre Rosenberg), des rédactions d'articles, etc. Grâce à ces liens, le conservateur du cabinet des dessins François Viatte et moi-même sommes allés voir Michel Laclotte, le directeur du musée. Il a accepté sous couvert de faire des dons. J'ai alors cédé une douzaine de dessins sous réserve d'usufruit. Ils seront exposés au Petit Palais. Dans le cadre de cette nouvelle exposition, je cède deux dessins, là encore sous réserve d'usufruit.

LA FORCE DU DESSIN
CHEFS-D'ŒUVRES DE LA COLLECTION PRAT
Du 24 mars au 12 juillet
MUSÉE DU PETIT PALAIS
Avenue Winston-Churchill – 75008 Paris
Tél. : 01 53 43 40 00

Prud'hon : ***Académie de jeune homme*** (XIXe siècle)
Crayon noir, crayon blanc sur papier bleu, 59,2 x 39,8 cm, Collection Prat
© Collection Prat

Eugène Delacroix : *Cheval ruant* (XIXe siècle)
Aquarelle, gouache, 15,1 x 13 cm, Collection Prat
© Collection Prat

Quelle est votre formation ?
Après Hypokhâgne à Janson-de-Sailly où je rencontre d'ailleurs ma future épouse *(petite-fille de Philippe Soupault)*, j'obtiens une licence et une maîtrise de lettres à Sciences-Po avant de m'inscrire à l'École du Louvre. C'est là que je rencontre Pierre Rosenberg *(célèbre conservateur du Louvre qui dépoussiéra l'institution, et qui est aujourd'hui président-directeur honoraire du musée du Louvre)*, qui va ensuite m'aider à faire une sélection dans notre collection.

Quelles sont les autres personnes qui ont compté pour vous ?
Une certaine madame Cabanel.* Cette dame toute petite et frêle tenait un salon tous les samedis où se rendaient tous les historiens du Louvre, tout du moins ceux qui s'entendaient bien ensemble. Cette marchande avait un espace à côté de la galerie Prouté, rue de Seine. Son crédo étant de ne vendre qu'aux musées. J'y suis allé pendant vingt-cinq ans et le contact avec tous ces amateurs et connaisseurs de l'histoire de l'art m'a beaucoup appris. Toute cette génération a beaucoup apporté à l'avancée de la connaissance en histoire de l'art. Ils étaient moins dans le côté affectif que la génération précédente.

Comment naît votre collection ?
J'ai eu la chance d'hériter de la société et de quelques tableaux de mon père que je me suis empressé de revendre, et aussi de la moitié de la vente de la Villa Prat à Nice. J'ai juste gardé quelques meubles en souvenir de lui. Ce pécule nous a permis, avec mon épouse, de commencer à acheter des dessins dès 1974... la plupart trouvés dans les galeries Paul Prouté et Bruno De Bayser. En 1984, nous avons décidé de nous concentrer uniquement sur le dessin français, revendant tout le reste, avant de resserrer encore notre sélection en nous arrêtant à Cézanne et Seurat, soit avant 1900. Ce qui nous a fait vendre dès 1995 des œuvres d'artistes majeurs du XXe siècle comme Léger, Modigliani, Maillol, etc. Ce choix s'est révélé raisonnable car, de toutes les façons, nous n'aurions pas pu continuer à tout collectionner. Autre chose importante, ma femme et moi avons décidé très rapidement de ne pas avoir d'enfants, ce qui nous permet de faire ce que l'on veut. Cela peut vous paraître bête comme remarque, mais cela peut se révéler important quand il s'agit de céder une collection. La question va bientôt se poser car je viens d'avoir soixante-quinze ans.

Au fait, pourquoi le dessin ?
Principalement pour sa sensualité ! Je dirais aussi pour sa fragilité. N'oublions pas qu'ils ont traversé les âges en étant souvent bien moins protégés que les tableaux. Beaucoup ont d'ailleurs été jetés, parfois par l'artiste lui-même, ou perdus, détruits par le feu, endommagés, etc. Dans une lettre à un collectionneur qui s'inquiète de sa commande, Poussin écrit qu'il en a trouvé la pensée (c'est-à-dire, pour l'époque, le dessin) et que l'ouvrage de l'esprit est conclu. Cela montre bien que pour lui, l'essentiel est le dessin.

Vous auriez aimé les rencontrer, tous ces artistes que vous collectionnez ?
Bien entendu ! Certains plus que d'autres. Ingres est décrit comme quelqu'un d'odieux, tout comme Delacroix d'ailleurs. J'aurais aimé les voir dessiner. Ce devait être fascinant.

Quelle est pour vous la différence entre un amateur et un collectionneur ?
Un amateur achète pour se faire plaisir, ce qui était le cas par exemple de mon père. Un collectionneur, lui, poursuit un but, il veut constituer une collection qui a un sens. Ce qui est devenu notre cas au fil des ans au fur et à mesure des arbitrages ! Notre collection montre, tout du moins je l'espère, l'évolution du dessin français à travers trois siècles avec, même si je n'aime pas cette dichotomie, de « petits » et de « grands » maîtres.

*Voir article de *La Tribune de l'art*, http://www.latribunedelart.com/victoria-cabanel-la-reine-du-sixieme-jour)

Quel type de collectionneur êtes-vous ?
Je pense que tout grand collectionneur doit souffrir ! *(Rires.)* Certaines pièces sont de longues quêtes, d'interminables discussions, des choix financiers qui vous obligent à vendre d'autres pièces, des ratages… mais *in fine*, cela vaut toujours la peine car cela vous apporte aussi beaucoup de bonheur. Telle qu'elle est, notre collection reflète aujourd'hui à peu près le cadre et l'objectif que Véronique et moi nous sommes fixés.

Comment s'effectuent vos choix avec votre épouse ?
Nous sommes sensibles à la figure humaine plus qu'aux paysages par exemple, même si nous en possédons quelques-uns. Nous aimons aussi acheter une esquisse préparatoire pour un tableau que nous aimons. Et notez qu'il nous est arrivé d'acheter une esquisse dans l'espoir de retrouver le tableau… en vain. Enfin, il y a ces artistes qui viennent plus à vous que d'autres. Delacroix, nous en avons par exemple treize, Prud'hon, sept. Nous avons la plupart du temps les mêmes goûts. Il se trouve que j'ai également la chance de partager ma vie avec une femme qui aurait tendance à me pousser plus loin financièrement pour acheter certaines œuvres, ce qui n'est pas le cas de beaucoup de collectionneurs. J'en connais beaucoup qui se freinent de peur d'être « engueulés » par leur compagne.

Être connu dans ce milieu implique-t-il que vous êtes plus sollicité ou que l'on monte les enchères quand un dessin arrive sur le marché ?
Rien de tout cela ! Les dessins qui nous intéressent sont devenus tellement chers que je ne peux plus lutter contre les nombreux collectionneurs bien plus fortunés que moi. Du coup, j'ai plutôt des propositions de dessins que les autres ont refusés. J'achète encore, mais bien moins qu'avant, en galerie (aux deux tiers) et en salle des ventes ou à des particuliers…

Que se passe-t-il quand vous avez à négocier une pièce dont vous rêvez depuis longtemps ?
Je suis prêt à vendre. Il faut savoir faire des arbitrages dans de tels cas. J'en ai par exemple vendu cent pour acquérir une seule œuvre de Watteau qui est aujourd'hui le dernier dessin en mains privées de sa série de 1715 sur les Savoyards. Il vient de chez Wildenstein, qui n'est pas un marchand connu pour faire des ventes au rabais ! *(Rires.)*

Combien de pièces avez-vous possédées en même temps ?
Je dirais mille ! Aujourd'hui, j'en suis à deux cent vingt *(cent quatre-vingt-quatre sont exposés au Petit Palais)*. Et cela ne me dérangerait pas d'en avoir plus. À titre comparatif, mon ami Pierre Rosenberg en a trois mille.

Que va-t-elle devenir ?
Je suis de près la création du musée du Grand Siècle à Saint-Cloud (dont une partie sera le musée des Collectionneurs) sous l'égide de Pierre Rosenberg, dont je fais partie du conseil d'administration. J'étais là le jour où il en a parlé à Patrick Devedjian *(président du Conseil départemental des Hauts-de-Seine)* qui s'est empressé de lui dire qu'il avait le lieu. Comme j'ai été au côté de Pierre pendant toutes ces années, ce serait une suite logique.

Affaire à suivre, donc…
En attendant, nous invitons nos lecteurs à aller voir votre collection au Petit Palais, le temps de sa présentation.

TROIS SIÈCLES D'ART FRANÇAIS

La collection Prat se concentre sur l'illustration de l'école française avant 1900, et constitue un survol particulièrement représentatif de trois siècles d'art français, de Callot à Seurat. Les deux amateurs ont toujours privilégié dans leurs choix des œuvres très significatives du point de vue de l'histoire de l'art, et certains de leurs plus fameux dessins sont liés à la genèse d'œuvres séminales de la peinture française : décors de Versailles par Le Brun, Coypel ou La Fosse, *La Douleur d'Andromaque* de David, *Le Songe d'Ossian* d'Ingres, *La Famille Bellelli* de Degas. Les dessins de Poussin, Watteau, Prud'hon, Delacroix, Gros, Millet, Redon, Cézanne ou Toulouse-Lautrec de cette collection sont certainement parmi les plus importants. La collection comprend également des chefs-d'œuvre d'artistes encore oubliés naguère, mais à qui l'histoire de l'art restitue peu à peu leur place, tels La Hyre, Restout, Vernet, Pevron, Greuze, Doyen ou Gustave Moreau.

Hoin : ***Tête de femme en buste*** (XVII[e] siècle)
Trois crayons sur papier bleu, 52 x 38 cm, Collection Prat
W© Collection Prat

Par **Frédéric Bosser**

VISITE GUIDÉE

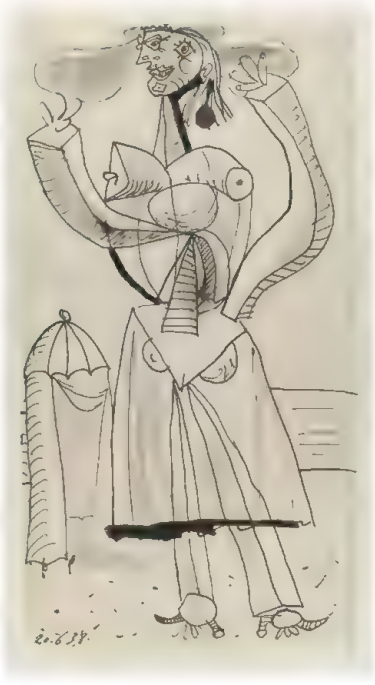
PICASSO ET LA BANDE DESSINÉE

VIVA LA BD !

Picasso et la bande dessinée est la première exposition consacrée aux liens entre l'œuvre de Pablo Picasso et l'univers de la bande dessinée. Cette exposition – qui s'inscrit dans le cadre de BD2020, l'Année de la bande dessinée – révèle la passion de Picasso pour ce genre littéraire, à travers une sélection de dessins, d'estampes et de planches originales. Rencontre avec **Johan Popelard**, conservateur du musée Picasso et co-commissaire de l'exposition, avec Vincent Bernière.

JOHAN **POPELARD**
© Photo Musée national Picasso-Paris

Pablo Picasso : Femme debout sur la plage (1938)
Musée national Picasso-Paris
Photo © RMN-Grand Palais (Musée national Picasso-Paris) / Adrien Dirand
© Succession Picasso 2020



La légende dit que Pablo Picasso regrettait de n'avoir pas pu, ou su, faire de la bande dessinée. Qu'en est-il ? Est-ce ce fait qui vous a donné l'idée de monter l'exposition *Picasso et la bande dessinée* ?
Picasso aurait prononcé cette phrase lors d'un entretien à *France-Soir*, au détail près que nous ne l'avons pas retrouvée. Nous pensons que c'est un apocryphe (il semblerait que ce soit la collectionneuse d'art Gertrude Stein qui l'ait prononcée !). Mais ce n'est pas pour cette raison que nous montons cette exposition thématique. L'idée vient de Laurent Le Bon, le président du musée Picasso. Il trouvait intéressant, pour un musée thématique comme le nôtre, de varier les angles et de montrer que Picasso peut être là où on ne l'attend pas. Ce qui s'avère souvent le cas ! L'exposition fait écho à une exposition que nous organisons au premier étage du musée autour de ses poèmes, *Picasso poète*.

Quelles sont les bandes dessinées que le peintre lisait ?
Nous savons que sa galeriste, Gertrude Stein, lui procurait les suppléments du dimanche des journaux américains, les « *Sunday pages* », dont celles du *New York Herald*, au début du XX^e^ siècle, où se trouvaient des bandes de *Pim Pam Poum* de Rudolph Dirks, *Little Nemo* de Winsor McCay, *Krazy Kat* de George Herriman, *Little Jimmy* de James Guilford Swinnerton, *Buster Brown* de Richard Outcault, etc. Dans sa bibliothèque, nous retrouvons également des numéros de *L'Épatant*, du *New Yorker* et de nombreux journaux venus d'Angleterre et d'Espagne qui publiaient des bandes dessinées. S'y trouvent aussi des journaux illustrés qu'il créait enfant jusqu'aux vignettes de *Songes et mensonges de Franco* (1937), ainsi que son goût toujours vif pour la caricature et l'illustration : les incursions de l'artiste espagnol dans le monde du 9^e^ art sont fréquentes. En les observant attentivement, Picasso va travailler à la simplification de la forme, l'exagération, la déformation, l'élasticité…

PICASSO ET LA BD
Jusqu'au 26 juillet
MUSÉE NATIONAL PICASSO
5, rue de Thorigny – 75003 Paris
Ouvert du mardi au vendredi, de 10 h 30 à 18 h ; samedi et dimanche de 9 h 30 à 18 h
www.museepicassoparis.fr

Pablo Picasso : *Songes et mensonges de Franco (Planche II) - IIIe état* (1937)
Musée national Picasso-Paris
Photo © RMN-Grand Palais (Musée national Picasso-Paris) / Adrien Didierjean
© Succession Picasso

Tous ces éléments – comme la notion de narration, voire de séquences – se retrouvent souvent dans ses tableaux. Certains font même partie de séries…
Tout à fait, même si ce n'est pas toujours évident ! Même s'il n'y a pas de scénario préalable quand Picasso dessine, ses tableaux appellent dans son imaginaire des histoires de personnages. Nous avons retrouvé deux histoires en bandes dessinées de sa main : le *Songes et mensonges de Franco* que je viens de vous citer, et cette bande dessinée où il raconte la vie de Max Jacob en sept vignettes de manière fantasmée et burlesque. Nous disposons aussi d'une série de cinq vignettes légendées, qui relatent un voyage de Barcelone à Paris en 1904, mais la sixième a disparu. Nous avons ressorti de nos archives des phylactères de Picasso avec des personnages ou des animaux qui parlent.

Vous exposez également des caricatures ?
Oui, une quarantaine. Picasso était très prolifique dans le domaine. Le portrait de Guillaume Apollinaire revient souvent, tout comme celui de Paul Fort *(poète et dramaturge français)* et d'André Salmon *(poète, romancier et critique d'art)*. Il croque aussi des prostituées, des anonymes croisés dans la rue ou dans des cafés… Picasso incorpore la puissance de libération de la forme qu'il y a dans la caricature pour en faire une machine de guerre contre l'académisme et les convenances. Cette approche va déboucher sur *Les Demoiselles d'Avignon*. D'ailleurs, quand le critique d'art Félix Fénéon découvre ce tableau, il ne le comprend pas et conseille au jeune Picasso de faire de la caricature.

Une des salles est consacrée à la place importante que Picasso occupe dans la bande dessinée contemporaine.
En effet, on y trouve des planches originales de Maurice Henry, Reiser, Milo Manara, Philippe Geluck, Philippe Dupuy, François Boucq, Edgar P. Jacobs, Gotlib, Edmond Baudoin, José Munoz, Art Spiegelman, Hergé ou Clément Oubrerie, prêtées, pour la plupart, par les artistes et les ayants droit. Nombreux ont été les auteurs à faire du peintre un personnage iconique dans leurs bandes dessinées. Picasso et son œuvre sont très présents dans ce média.

Quand le critique d'art Félix Fénéon découvre ce tableau (*Les Demoiselles d'Avignon*), il ne le comprend pas et **conseille au jeune Picasso de faire de la caricature.**

56
THOMAS EHRETSMANN
Un fin observateur

64
FANNY MICHAËLIS
Corps-à-corps

44

PIERRE MORNET

À l'ombre des jeunes filles en fleurs I

PIERRE
MO

PIERRE **MORNET**

RNET

À L'OMBRE DES **JEUNES FILLES EN FLEURS**

L'Anniversaire, illustration de couverture de la première édition (2013)
© Pierre Mornet / Autrement Jeunesse

Pierre, pouvez-vous situer le moment où vous avez décidé de tenter l'aventure artistique ?
Cela vient de la bande dessinée ! Très tôt, j'ai découvert quelques vieux recueils de *Spirou* chez ma grand-mère, je me suis mis à les collectionner et ai dévoré les albums de Franquin, notamment *Spirou et les héritiers* que j'adorais. Je me souviens même d'avoir consulté l'encyclopédie Universalis pour savoir si le Marsupilami existait ! À cette période, je découvre donc l'École de Marcinelle, et bien sûr Hergé et Jacobs. Moins connues, j'aimais aussi beaucoup les aventures de Moky, Poupy et Nestor de Roger Bussemey, dans *Fripounet*. Puis naturellement, ma lecture s'est orientée vers Hugo Pratt, Tardi, les grands auteurs de *(À suivre)*, et Mœbius, Bilal, Bourgeon, Druillet, Juillard... Avec mon père, nous avons également beaucoup fréquenté les salons de BD, le premier Angoulême en 1985 restant un énorme souvenir pour moi. J'étais vraiment très fan et considérais ces auteurs comme des vraies rock stars !

Choses qui font peur
illustration intérieure (2006)
© Bruno Gibert & Pierre Mornet / Autrement

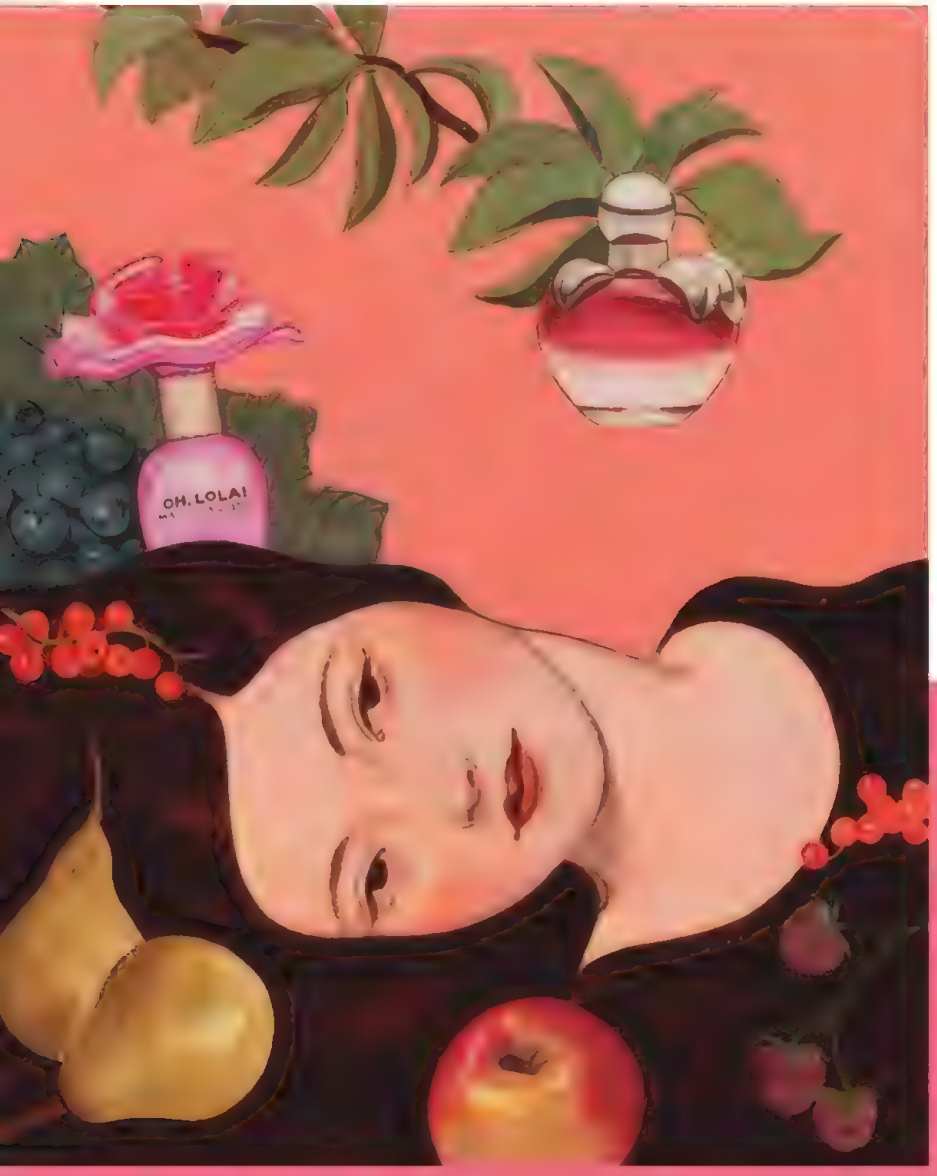
Vous dessiniez à ce moment-là ?
Vers 8-9 ans, j'ai commencé une première bande dessinée au long cours, *Zozo*, assez maladroite, et tenté de créer avec un ami un journal dans lequel je me suis également essayé aux gags en une page. Sans trop de succès, car je ne prenais jamais le temps de développer mes histoires ou trouver une chute. En fait, ce qui m'intéressait vraiment, c'était de dessiner. Je copiais tous mes auteurs préférés, aspirant à devenir à mon tour, un jour, auteur de BD. Partant d'une base de gros nez, j'ai dérivé à l'adolescence vers un curieux mélange de Pratt et de Tardi, mâtiné d'une pointe de Mœbius et d'Yslaire... Je vous laisse imaginer...

Cet attrait fait que vous vous orientez naturellement vers une école d'art ?
Entre-temps, en seconde, je me rendais tous les mercredis chez une amie de mes parents à Meudon, pour dessiner tandis qu'elle travaillait sur ses maquettes, à la main, comme graphiste free-lance. C'était une ancienne élève de Roman Cieslewicz *(lire* Les Arts dessinés *n° 3)*, à l'école Penninghen, à Paris, et cela m'a ouvert des perspectives nouvelles, le collage, le surréalisme... Une fois le bac en poche, mes parents se sont donc proposé de m'inscrire à mon tour à Penninghen.

Page de droite : ***Mila et Paloma***, commande pour un particulier (2014)
© Pierre Mornet

Je suis plus un illustrateur **de la ligne et de la couleur** que de la lumière.

Vogue Japan, illustrations pour un article sur les fragrances (2014)
© Pierre Mornet / Vogue Japan



Que vous a apporté cette école d'arts graphiques ?
J'y ai découvert un autre monde : le croquis de nu, le dessin d'après nature, la représentation de statues en plâtre, etc. Un enseignement très classique qui m'a permis d'appréhender différemment le dessin et commencer à découvrir la couleur, absente jusque-là de mes préoccupations. Durant ma première année, mon évolution a été fulgurante, notamment grâce à l'enseignement du professeur de dessin Roland Guillaumel, un ancien prix de Rome. Toujours très chic, il ne laissait rien passer... Il m'a beaucoup appris.

En dernière année, vous avez suivi les cours du graphiste Cieslewicz ?
Finalement non, car j'ai quitté l'école avant. Mon envie de me lancer dans la peinture était forte, et la méthode d'enseignement commençait à me lasser. Sur une recommandation, je suis allé voir l'agent d'illustrateurs Michel Lagarde, qui m'a accueilli dans son équipe l'année suivante.

Que lui avez-vous montré pour le convaincre ?
Mes dernières illustrations réalisées à l'ESAG et quelques toiles peintes dans un esprit Picasso, période bleue, et Cézanne ! Je ne dessinais pratiquement plus que Stéphanie, ma compagne, après n'avoir longtemps dessiné que des hommes. Depuis je n'ai pas arrêté ! *(Rires.)* Avant cela, j'aimais bien les cernés de noirs en aplats, inspirés par Adami, une ultime survivance de la bande dessinée. Comme je ne maîtrisais pas encore les formes, cela me permettait d'avoir un impact graphique satisfaisant et d'expérimenter la couleur. Mais la simplicité de l'approche, mélangée à ma découverte du japonisme et du cloisonnisme de Gauguin, m'est longtemps restée. Je suis plus un illustrateur de la ligne et de la couleur que de la lumière.

Puisque vous évoquez l'influence du peintre italien Valerio Adami, quels étaient, à ce moment-là, les autres artistes que vous regardiez ?
Durant mes années Penninghen, les deux grandes « stars » des étudiants étaient Dave McKean et Nicolas de Crécy *(lire* Les Arts dessinés *n° 4)*. Le *Batman* du premier *(*Arkham Asylum*, scénario Grant Morison)* et le *Foligatto* du second *(scénario Alexios Tjoyas, éd. Casterman)* passaient de main en main. Donc, par ascendance, Klimt et Schiele. En fait, chacune de mes évolutions fait suite à des chocs visuels !

Comme ?
L'exposition *Nabis* aux galeries nationales du Grand Palais, en 1994, juste après celle consacrée à *Der blaue Reiter* en 1993 au Palais de Tokyo, sur les expressionnistes allemands, deux expositions qui ont transformé mon approche de la peinture. Dans le même temps, la découverte de Munch fut cruciale. Plus tard, l'exposition *Balthus* au Palazzo Grassi à Venise, en 2001. Sinon, j'ai aussi été très influencé par les mises en scène de Bob Wilson, notamment celle très pure d'*Orlando (textes de Virginia Woolf)*, avec Isabelle Huppert, en 1993, au Théâtre de l'Odéon. En mélangeant tout cela, j'ai créé mon style...

Votre première exposition, vous la montez à vingt-deux ans chez Tea Follies, là où nous nous sommes rencontrés.
Un lieu que m'a trouvé mon agent. Là, je vais faire une rencontre qui va changer ma vie, avec Frédéric Bosser...

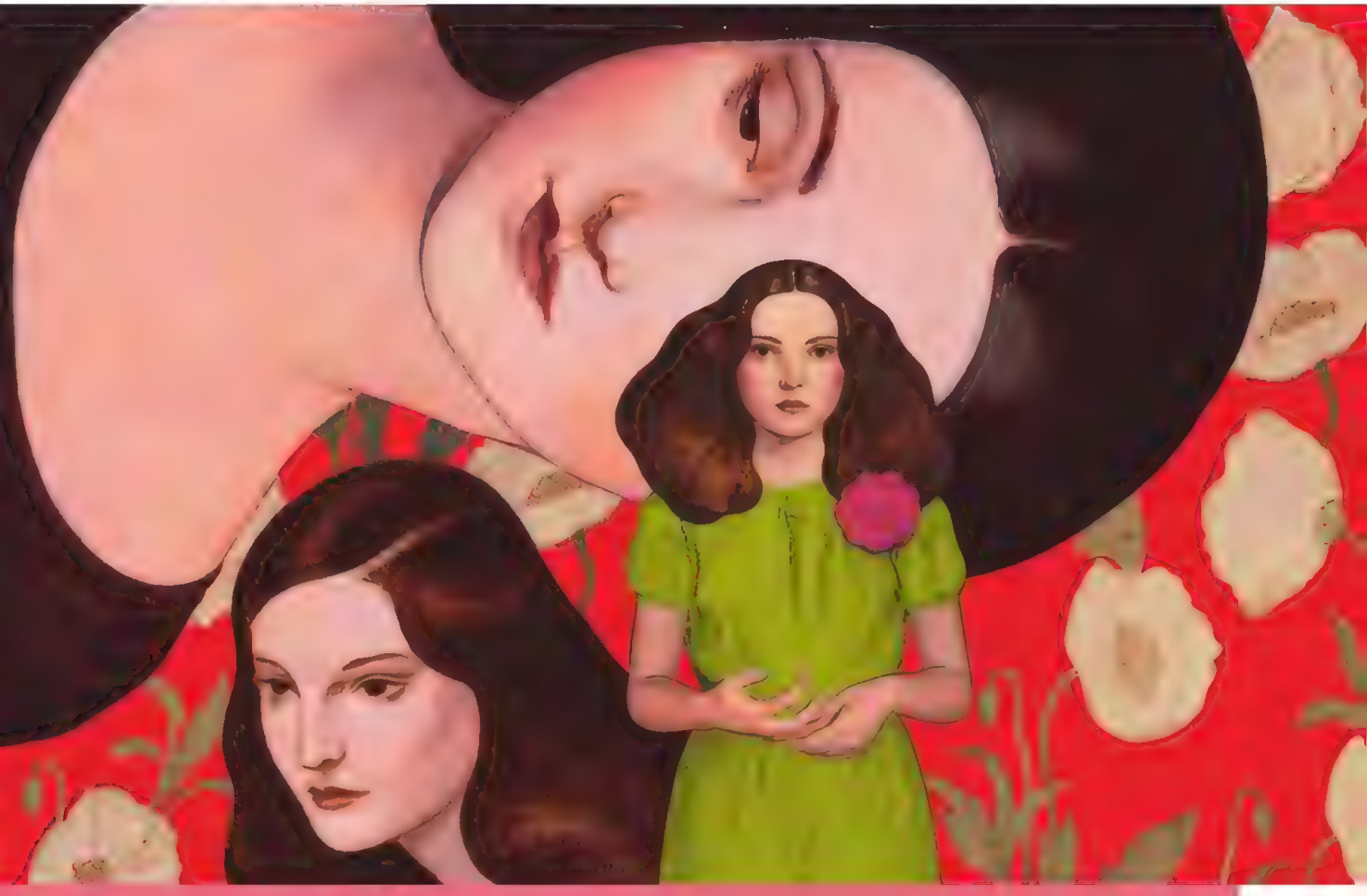
Merci de vous en souvenir !
Vous m'avez proposé de participer à une vente aux enchères *Des Illustrateurs à Paris*, qui sera un grand moment dans ma jeune carrière. Les beaux résultats que mes originaux y ont connus, ainsi que la présence au catalogue de tous ces illustrateurs reconnus, contribueront à me donner confiance, d'autant qu'à ce

Comme, à cette époque, je ne dessinais que d'après mon imagination, il m'arrivait de **passer des heures, voire des jours,** rien que pour dessiner la bonne position d'un bras !

moment-là, je ne recevais aucune commande. Après une exposition à Brunoy (avec mon ami Xavier Deneux) en 1996, nous travaillerons régulièrement ensemble sur d'autres ventes et pour votre galerie. Dans le même temps, j'ai décidé de quitter mon agent, commencé à démarcher les journaux et à recevoir mes premières commandes de la part de *Libération*, *Télérama*, de belles collaborations à venir. Très vite, on me commandera les premières couvertures de livres, notamment J'ai lu et Le Seuil. J'aimais finalement bien démarcher les directeurs artistiques et les agences, souvent une source de surprises...

Cela vous permettait de peaufiner votre style...
... qui sera lié à mon retour à l'huile. J'avais toujours, derrière la commande, l'arrière-pensée de réaliser des images que j'aimerais ensuite exposer en galerie. Ce sont, en général, de petits formats à l'acrylique, puis à l'huile, puis un mélange des deux !

Vous dessinez alors beaucoup de femmes avec des fleurs, ce qui vous vaudra des moqueries.
J'assume, quoique ce soit réducteur ! *(Rires.)* Des femmes, certainement, des fleurs, plus arbitrairement. C'est ce que j'aime peindre, et ce qu'il me plaît de voir en tant que spectateur, des thèmes classiques depuis l'Antiquité en passant par la Renaissance.



Prada, décor pour un défilé (Milan, 2014)
© Pierre Monet / Prada

Greta Thunberg,
portrait pour *L'Obs* (2019)
© Pierre Mornet / L'Obs

Peut-être aussi que le manque d'ambition ou de créativité de certains commanditaires les incite à vous demander de reproduire ce type d'images…
Pas vraiment ! Lorsque Miuccia Prada, que l'on ne peut pas soupçonner de manque d'imagination ou de créativité, me contactera plus tard pour les décors de son défilé, ce sera justement sur les thèmes de la représentation, du pouvoir et de la multiplicité de la féminité. En parallèle, quand j'ai commencé à travailler pour les États-Unis, j'ai été naturellement amené à aborder de nouvelles thématiques.

C'est-à-dire ?
Les portraits de personnalités, par exemple. On ne m'en avait jamais fait la demande en France. C'est pourtant la première chose que m'a demandée le *New Yorker*, ça et des natures mortes culinaires ! Depuis, les commandes de portraits sont devenues monnaie courante en France, et j'en réalise toujours, notamment pour *L'Obs*.

Comment avez-vous trouvé du travail aux États-Unis ?
En trouvant un agent ! C'est avec le développement d'Internet et en découvrant que des illustrateurs que j'apprécie comme Gérard Dubois et Jean-François Martin y étaient représentés que j'ai pensé à chercher un agent américain. Je suis représenté depuis par Marlena.

En France, vous êtes aussi connu pour votre travail – en alternance avec Thomas Ehretsmann *(voir interview p. 56)* et Jean-Claude Götting – pour le magazine *Elle*, autour d'histoires de couples.
Oui, c'est une période dont l'on me parle encore, alors que cela remonte au début des années 2000. Ce travail a duré deux ans et s'est arrêté assez brutalement, sans explication… Peut-être la rédaction trouvait-elle que je ne dessinais pas assez d'hommes ! *(Rires.)* Cela étant, devant le rythme de parution et la monotonie des sujets, je commençais à ressentir une certaine lassitude…

A Lonely Girl Has Gone, illustration de couverture (Japon)
© Pierre Mornet / Gentosha Publishing

The Girlfriend Experience, illustration pour *The New Yorker* (2010)
© Pierre Mornet / The New Yorker

Pour trouver une idée ?
Non, ce n'est pas vraiment un problème. C'était plutôt pour l'exécution. Comme, à cette époque, je ne dessinais que d'après mon imagination, il m'arrivait de passer des heures, voire des jours, rien que pour dessiner la bonne position d'un bras ! Cela avait donc tendance à accaparer une bonne partie de mon temps. Paradoxalement, au même moment pour *Libération*, j'arrivais à répondre à une commande passée à quatorze heures pour un rendu à dix-neuf heures ! Les mystères de la création... Maintenant qu'il m'arrive plus souvent d'avoir recours à une inspiration photographique – ce que j'aurais trouvé sacrilège à l'époque –, cela me permet d'accélérer certaines étapes du processus.

Vous voulez dire que vous n'avez jamais demandé à votre compagne (qui apparaît sur quasiment toutes vos productions) de poser pour vous ?
Jamais ! En même temps, comme elle travaille dans la pièce à côté, je l'ai tout le temps sous les yeux.

Ces derniers temps, vous diversifiez un peu vos visages...
Avoir à répondre à des commandes de portraits, pour des magazines ou pour des particuliers, m'y a amené.

Comment êtes-vous venu à accepter des commandes de particuliers ?
Je n'en aurais pas fait la démarche, mais des personnes m'ont contacté après avoir vu mes dessins

dans *Libération*. Comme cela correspondait parfaitement à ce que je voulais faire à ce moment-là, j'ai accepté, et ce sont devenus des amis ! La plupart du temps, les gens m'appellent pour portraiturer leurs enfants. Soit je travaille d'après les photos que l'on me fournit, soit je fais mes propres photos.

Qu'aimez-vous dans cet exercice ?
Savoir où je vais, avoir une vision du tableau fini. Souvent, notamment dans ma production personnelle, je ne sais pas où je vais, le voyage peut être long. La commande d'un portrait est plus cadrée, plus apaisante. Et c'est gratifiant, cette confiance.

XXI, Utopies vivantes, illustration de couverture pour un hors-série (2017)
© Pierre Momat / XXI

L'ANNIVERSAIRE
TEXTES ET ILLUSTRATIONS
PIERRE MORNET
Éditions L'ÉTAGÈRE DU BAS
Livre cartonné, 64 pages couleurs
Disponible

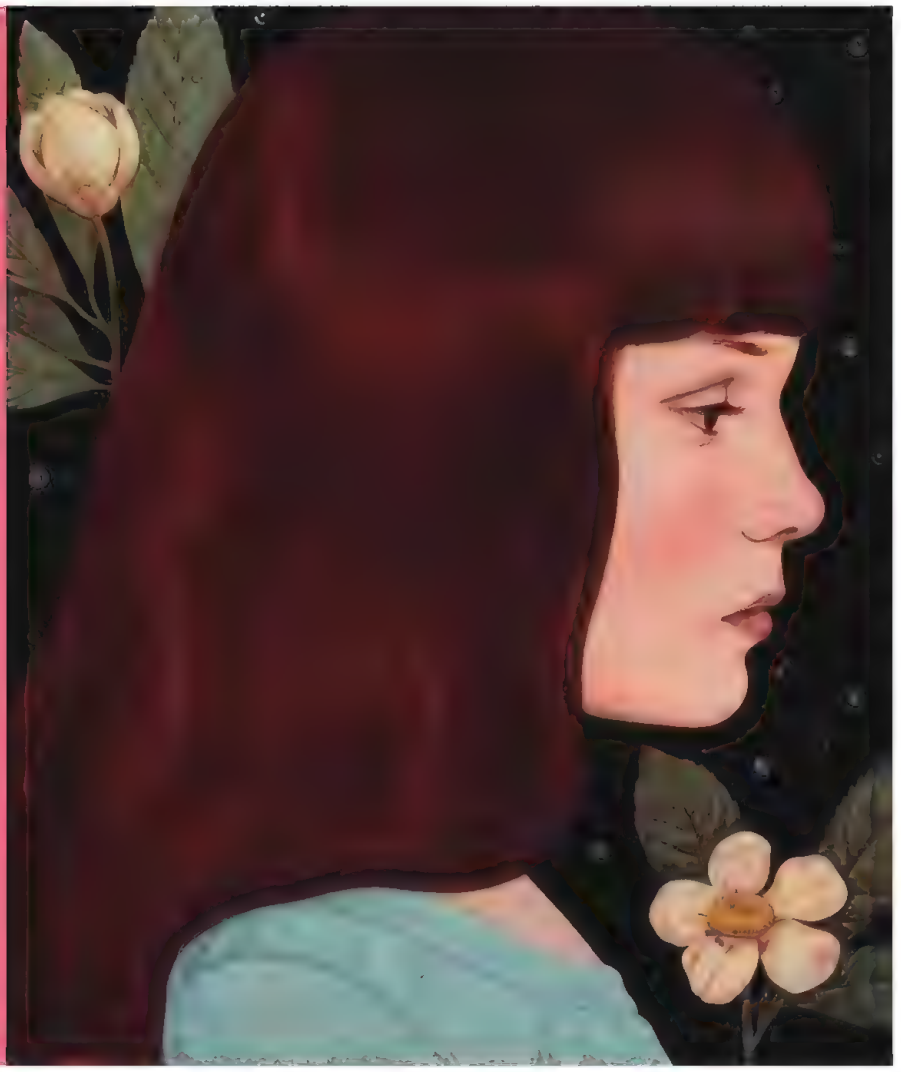
EN VOIR PLUS
www.pierremornet.com

Pour en revenir à votre travail à l'export, en plus des États-Unis, vous voilà en Corée et à Taïwan, après le Japon.
Oui, déjà mon premier agent me prédisait du succès en Asie, ce qui n'a pas du tout été aussi rapide et simple que cela. L'explosion d'Internet et la diffusion des images, notamment par les réseaux sociaux, ont certainement contribué à m'y faire connaître. Et je m'en réjouis, moi qui ai été si influencé par le japonisme...

Quelles sont les grandes différences dans la manière de travailler entre tous ces pays ?
Aux États-Unis, c'est très directif. Parfois trop, pour certains secteurs. J'y ai par exemple refusé des propositions de livres pour enfants, ayant le sentiment que ma liberté de création allait être très bridée. Sans faire de généralités, les Asiatiques de leur côté me semblent très respectueux du travail, très à l'écoute. Ils restent assez sensibles au côté « jeunes filles en fleur » de mon travail !

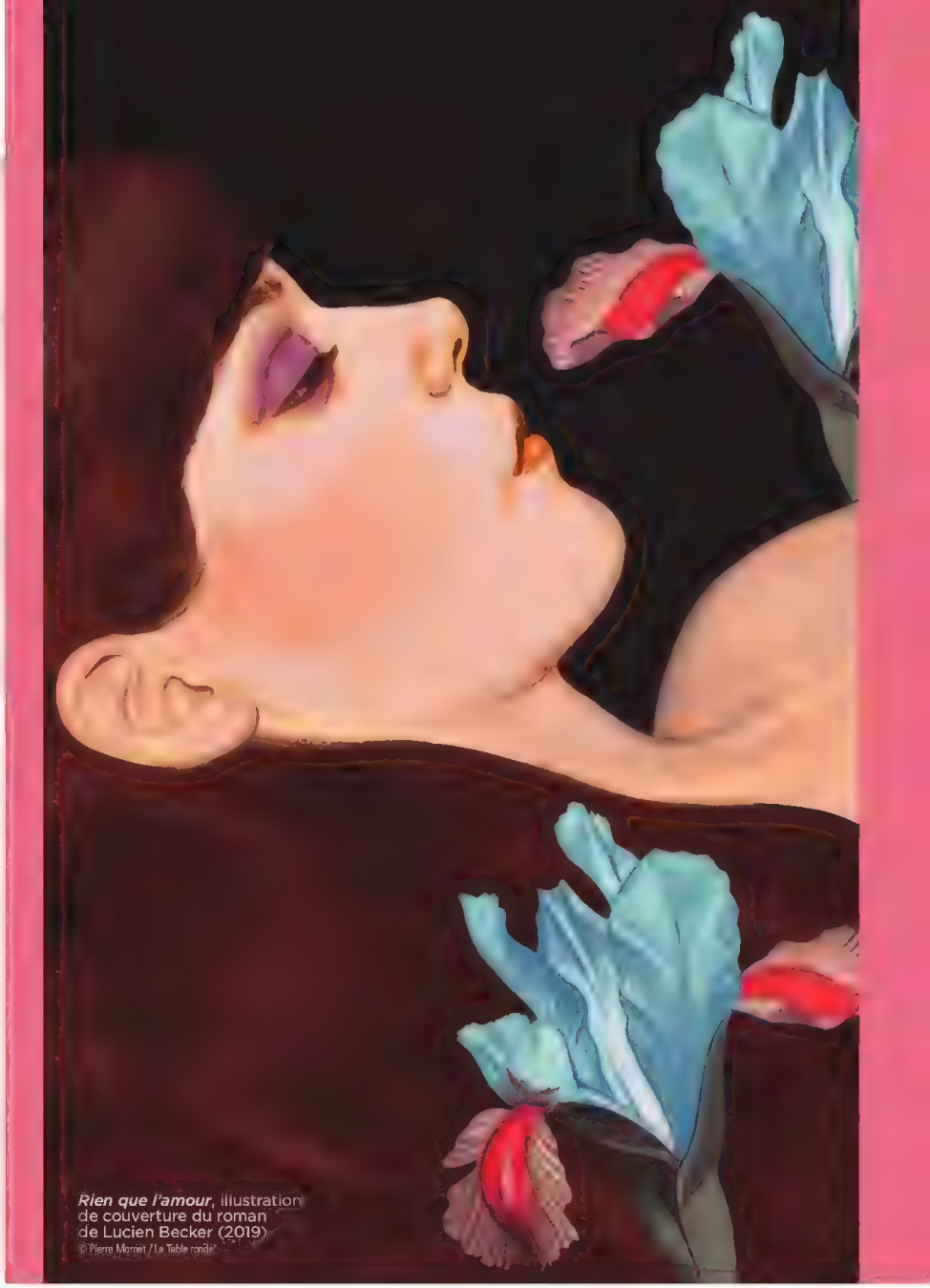
Vous aimez la publicité ?
Je n'ai rien contre ! J'ai eu la chance d'être principalement appelé par la cosmétique, la parfumerie ou la mode, qui sont des univers où je me sens à l'aise et qui m'inspirent. Mais il a pu m'arriver, aux États-Unis par exemple, que l'on me demande des choses assez inhabituelles, des profils de personnages en bambous pour une campagne pour United Airlines ou une fausse fresque à la Diego Rivera pour un opérateur de téléphonie mobile...

Vous êtes conscient que votre dessin tend vers plus de réalisme ?
C'est sûrement dû au fait que je travaille de plus en plus souvent avec un support de photos. Avec la photo comme modèle, j'ai assez vite l'impression que ma peinture est en deçà de la réalité, ce qui me pousse à une plus grande recherche du détail, de la texture, de la vie, au réalisme donc. Dans le même temps, je développe aussi, comme antidote à ce réalisme, une approche plus lâchée, plus instinctive, à l'encre et à l'aquarelle, des médiums que je ne découvre qu'aujourd'hui. Je ne sais pas trop comment mon trait va évoluer, ce qui l'emportera de la passion ou de la raison ! Je n'ai jamais prémédité mon évolution.



L'Anniversaire, illustration intérieure
© Pierre Mornet / L'Étagère du bas

Aquarelles et encres, recherches personnelles (2016-2019)
© Pierre Monet



Rien que l'amour, illustration de couverture du roman de Lucien Becker (2019)
© Pierre Monet / La Table ronde

Vous faites finalement peu de livres...
Oui, je le regrette car c'est un magnifique support. Mais cela peut malheureusement tourner au sacerdoce tant les conditions financières sont souvent faibles au regard du travail à accomplir. Par exemple, l'album jeunesse *Puce*, écrit par Brigitte Ventrillon, était payé 1 500 euros pour plus de trois mois complets à réaliser les douze images. Même si le résultat est très gratifiant, ce n'est hélas pas possible tous les ans. Mon dernier livre illustré est la réédition, chez L'Étagère du bas, de *L'Anniversaire*, un livre que j'avais écrit et illustré en 2013 (chez Autrement Jeunesse) et que je n'ai pu mener à bout que grâce à une bourse du CNL. En 2018, j'ai illustré le classique de George Eliot, *Middlemarch*, chez The Folio Society, un éditeur de beaux livres uniquement vendus par correspondance. J'aime pourtant la possibilité qu'offre ce support de travailler sur la narration – ce qui le différencie de l'image unique.

Je ne sais pas trop comment mon trait va évoluer, **ce qui l'emportera de la passion ou de la raison !** Je n'ai jamais prémédité mon évolution.

Réfléchir à la structure, à la résonance des images, dans une approche différente et avec des référents autres que la peinture, comme le cinéma, la littérature...

Que faites-vous quand vous n'avez pas de commandes ?
Je travaille pour moi, et pour des expositions à venir.

EHR

Son travail est reconnu dans le monde entier. Pour preuve, les prestigieuses récompenses obtenues à New York, Los Angeles et Londres... **Thomas Ehretsmann** a longtemps évolué dans la presse jeunesse avant de signer des couvertures et illustrations de magazines et d'illustrer des articles pour *Elle*, *The New Yorker* et *Rolling Stone*. Côté bande dessinée, il est connu pour ses couvertures de séries aux éditions Delcourt et Glénat, aux auteurs souvent multiples, histoire d'en assurer la cohérence. Retour sur un parcours peuplé de beaux portraits que le dessinateur concocte dans la chaleur de son atelier alsacien.

Par **Frédéric Bosser**

THOMAS EHRETSMANN

UN **FIN OBSERVATEUR...**

Openings,
acrylique sur panneau de bois,
48 x 48 cm (2014-2018)
© Thomas Ehretsmann

Double portrait,
acrylique sur aluminium, 30 x 40 cm
(2016)
© Thomas Ehretsmann

PARCOURS

Thomas Ehretsmann est né en 1974 en Alsace. Après ses études à l'école des Arts décoratifs de Strasbourg, il devient illustrateur pour la presse et l'édition. En 2009, il séjourne en Norvège et étudie avec le peintre Odd Nerdrum. En 2016, son tableau *Vacuum 2* est sélectionné pour l'exposition BP Portrait Award à la National Gallery de Londres. Thomas Ehretsmann a obtenu deux médailles d'or de la Society of Illustrators de New York, en 2011 et 2019, deux médailles d'argent de la Society of Illustrators de Los Angeles, en 2013 et 2017, et le deuxième prix BP Portrait Award à la National Portrait Gallery de Londres, en 2017, pour son tableau *Double Portrait*.

En savoir plus :
www.thomas-ehretsmann.com

Thomas, la première fois que nous nous sommes rencontrés, vous me disiez vouloir devenir auteur de bande dessinée. Or nous vous connaissons plus comme illustrateur...
Mon père collectionnait les bandes dessinées et me permettait d'y accéder. J'ai donc été biberonné à *Astérix*, *Tintin*, *Valérian*, etc. À huit ans, c'était tout naturellement le métier que je voulais faire.

Après cinq ans d'études et un album de bande dessinée chez Delcourt, vous bifurquez vers l'illustration au moment de choisir votre métier.
Au sortir du bac, j'ai visité les grandes écoles d'art de Paris, mais leur taille m'a effrayé. Ce n'est qu'en allant aux Arts déco de Strasbourg que je me suis senti à mon aise. Mon dossier accepté, j'ai intégré cette école en 1992. J'avais dix-huit ans. Les deux premières années étaient très dures, car je partais sans aucune formation en art, seulement une passion dévorante pour la BD et des montagnes de dessins dans mes cartons. S'ajoutait le fait que les professeurs, en général, prenaient de haut ceux qui voulaient s'orienter vers la bande dessinée. Eux, ils prônaient l'art conceptuel et s'étonnaient de mes demandes de conseils techniques pour réaliser des peintures à l'huile. Lors de mes premières tentatives dans cette technique, j'avais même utilisé de l'eau comme diluant : c'est vous dire mon degré de connaissance dans le domaine ! *(Rires.)*

Vous avez quand même appris des techniques sur les bancs de cette école ?
Seulement en deuxième année, lors des cours de dessins d'observation. Cela m'a ouvert les yeux sur la potentialité du dessin et sur l'émotion qu'on pouvait y mettre. À partir de là, j'ai compris que tout ce que j'avais réalisé avant faisait référence à d'autres auteurs. J'essayais d'exprimer des choses personnelles, mais j'étais incapable de le faire simplement, sans passer par le filtre de la BD, ce qui finissait par devenir une prison.
Devant un modèle vivant, j'étais comme face à moi-même et à ce que je devais exprimer sur la feuille. C'est à ce moment-là que l'idée de faire de la bande dessinée s'est évaporée. Même si cette bascule m'a profondément déstabilisé, j'ai quand même persévéré en réalisant péniblement un album chez Delcourt en 2000. Mais la passion m'avait quitté.

Vous auriez aussi pu virer vers la peinture...
Bien sûr, sauf que dans cette école, s'il y avait une section peinture, il n'y avait pas d'enseignement classique, ce qui m'aurait convenu ! Résultat, quand j'ai intégré le cours d'illustration de Claude Lapointe en troisième année, j'étais quelque peu frustré, d'autant que mes autres professeurs ne savaient toujours pas répondre à mes questionnements.

Dessins au crayon sur papier
© Thomas Ehretsmann

Que se passe-t-il alors dans votre tête ?
Un peu désemparé, j'ai décidé de faire mon service militaire avant de passer mon diplôme, en quatrième année, afin de pouvoir sortir de l'école et directement démarcher les éditeurs. Sous les drapeaux, je n'avais plus pour modèles mes bandes dessinées et illustrateurs préférés, mais ce qui se passait sous mes yeux. Ainsi, je me souviens parfaitement de mon premier jour à la caserne, en 1996 : alors que je tentais de me remettre du choc d'être tombé dans cet univers parallèle et absurde, j'étais plongé dans l'observation des objets déposés sur mon lit (un rouleau de papier toilette, un savon, des serviettes et du cirage). J'ai réalisé qu'un sujet aussi modeste contenait en lui-même tout ce qu'il fallait pour s'exprimer de manière bien plus profonde que si j'avais essayé, une énième fois, de singer le style de tel ou tel virtuose de la bande dessinée ! Cela a représenté un nouveau départ pour moi, une prise d'indépendance.

Devant un modèle vivant, j'étais **comme face à moi-même et à ce que je devais exprimer sur la feuille.** C'est à ce moment-là que l'idée de faire de la bande dessinée s'est évaporée.

Vous préférez le noir et blanc ?
Pour son côté plus intimiste, oui. Edgar Degas disait que s'il devait tout recommencer, ce serait en noir et blanc. J'ai longtemps utilisé des critériums et des estompes blanches. Aujourd'hui, je me sers du critérium 0,3 au lieu du 0,5. Mais si le 0,1 existait, je me le procurerais dare-dare !

Joseph Mitchell,
roughs sur calque (2014)
© Thomas Ehretsmann

Comment procédez-vous pour dessiner les couvertures d'une collection de bandes dessinées ?
Je n'adapte pas mon style qui doit rester fort et reconnaissable. Mais je fais de mon mieux pour coller à l'ambiance créée par le dessinateur dans ses planches. Très souvent, j'entre en contact avec lui pour lui soumettre mes *roughs*. Comme je sais qu'il va passer une année sur l'album, au minimum, je ne veux pas saccager son boulot ! Par exemple, *L'Œil de la nuit* a été réalisé en collaboration avec le dessinateur, Gess, et le scénariste de la série, Lehman. J'avais réalisé une première version de la couverture du tome 2 (seul tome de la série que j'ai illustré, les tomes 1 et 3 ayant été confiés à Benjamin Carré, indisponible au moment du tome 2), mais les auteurs n'étaient pas complètement convaincus – sans trop oser me le dire. J'ai donc pris un peu de distance par rapport à mon image (qui m'avait pris plusieurs semaines de travail), et je l'ai complètement repensée. La seconde version – celle publiée – est le fruit de cette écoute plus attentive des souhaits des auteurs et d'ajustements techniques.

Justement, cela ne vous dérange pas de faire une couverture à la place de l'auteur qui signe l'album ?
Cette question revient régulièrement, et plus particulièrement à la sortie de la série *Zodiaque*. À titre personnel, cela me permet de rester dans l'univers de ce média auquel je voulais tant toucher enfant.

C'est avec les couvertures de *Mafia Story* et donc David Chauvel, le directeur de collection, que vous êtes revenu à la bande dessinée ?
Tout à fait ! Au départ, je devais réaliser une bande dessinée avec lui sur l'un de ses scénarios, mais ce projet n'a pas abouti. On compense, quelque part, cette frustration mutuelle avec ces couvertures… Moi, j'avais plaisir à les faire à un moment où on ne me proposait que des couvertures jeunesse. Ce style, plus adulte, a beaucoup plu aux Américains qui m'ont par la suite commandé pas mal d'illustrations pour accompagner des articles et quelques couvertures.

Quand vous réalisez une couverture de BD, vous essayez de résumer le contenu en une image ?
J'essaie plutôt de retranscrire l'atmosphère de l'histoire en gommant son côté trop narratif. Sur une des couvertures de *Mafia Story*, alors que je pensais l'avoir complètement inventée, j'ai découvert, en relisant la BD, que cette image y figurait !

Joseph Mitchell, Man in Profile,
acrylique sur papier, 20 x 30 cm (2014)
© Thomas Ehretsmann / Random House

Mafia Story T.7, illustration de couverture
acrylique sur papier, 26 x 31 cm (2011)
© Thomas Ehretsmann / Delcourt

Sur une des couvertures de *Mafia Story*, alors que je pensais l'avoir complètement inventée, **j'ai découvert, en relisant la BD, que cette image y figurait !**

Au départ, vous connaissez le nombre de tomes prévus. Vous travaillez donc en fonction de cela ?
Mafia Story fonctionne en diptyques, donc j'y pensais forcément. Très souvent, avant même qu'on m'appelle pour une illustration, je réfléchis au type d'image que je voudrais réaliser – en matière de composition, de couleurs, de lumière, de rapport entre les personnages… Mon plaisir passe toujours par ces nouveaux défis.

Vous soumettez plusieurs dessins à vos commanditaires ?
Oui, au moment des *roughs*, qui est l'étape que je préfère dans le processus de création d'une image. Libre à eux de choisir celui qu'ils préfèrent. Étrangement, ils choisissent, de manière assez systématique, celui que je trouve le moins intéressant. Le plus dur, c'est quand on me propose la couverture d'un livre qui ne comporte pas de scènes visuellement exaltantes. Mais comme le cœur de ma démarche est un travail sur les ambiances, quel que soit le sujet ou qu'il y ait ou non ce type de scène…, j'arrive toujours à tirer mon épingle du jeu.

Et pour un article de presse ? On pense à votre travail de plusieurs années pour le magazine *Elle*…
Pierre Mornet *(avec qui Thomas Ehretsmann dessinait en alternance pour ce magazine, en compagnie également de Jean-Claude Götting)* m'a dit que, pour une publication, la rédaction avait interverti deux de ses images. Quand il s'en est plaint auprès d'elle, on lui a répondu que ses images étaient interchangeables ! Pour moi qui avais tendance à toujours vouloir me coller au contenu de l'article, ce fut un déclic. Mes illustrations ne prenaient aucune distance par rapport aux textes fournis. J'ai alors décidé de changer ma manière de travailler, de façon à ce que mes images soient plus indépendantes, aient leur vie propre. J'ai appris, par exemple, que Brad Holland *(illustrateur de presse américain)* ne lit pas le texte qu'on lui soumet ; il demande juste le thème. Cela crée un dialogue très intéressant entre l'image et le texte, un rapport d'égalité…

Nous avons toujours vécu au château,
acrylique sur papier 22 x 34 cm (2018)
© Thomas Ehretsmann / Centipede Press

EN VOIR PLUS

THOMAS EHRETSMANN
- CROQUIS 1996-2013
Broché ou cartonné, 132 pages N&B,
disponible sur www.thomas-ehretsmann.com

On ne vous voit plus trop en jeunesse...
Je pense en avoir fait le tour. Au sortir de l'école, j'ai travaillé pour *Je bouquine*, ce qui m'a permis de me faire connaître et de recevoir ensuite d'autres commandes d'éditeurs jeunesse. Ma première commande plus adulte a été pour *Libération*. La directrice artistique d'*Elle* l'a vue et m'a contacté. Cela m'a crédibilisé auprès de la profession. J'ai beaucoup aimé ce travail, et je l'attendais avec impatience.

Pas de soucis avec les délais ?
Si, mais seulement quand le modèle n'était pas dispo immédiatement ! *(Rires.)* Je peux faire sans, mais je préfère avec. Cela donne plus de corps au dessin comme à la peinture.

Vous vous laissez porter par le modèle ?
Pas du tout ! Je lui demande de faire la pose que j'ai en tête. C'est toujours très précis, ce qui peut poser problème quand la position n'est pas tenable. Dans ce cas, je prends plusieurs photos et effectue un montage. À l'inverse, quand je dessine pour mon plaisir personnel, c'est toujours d'après nature. Et là, effectivement, mon trait se laisse porter par ce que je vois – mes enfants, ma compagne, mes proches... C'est beaucoup plus vivant et spontané. Pour moi, ces dessins sont bien plus importants et profonds que tout le reste de ma production. J'aimerais réussir à prolonger cela dans mon travail en peinture... Pour la petite histoire, en 2007, j'avais envoyé des copies de mon travail au peintre américain Andrew Wyeth qui m'a répondu préférer mon travail d'après nature à celui d'après photos. Cela m'a encouragé dans cette voie.

Vous êtes meilleur quand vous connaissez le modèle ?
Oui ! Que ce soit en dessin ou en peinture, le fait de connaître le modèle me permet de ne pas faire qu'un portrait, mais d'aller plus au cœur des choses, de simplifier l'image à l'extrême. Un peu comme le peintre Edward Hopper, j'aimerais peindre la lumière sur un mur blanc...

Méto T.1,
acrylique, papier marouflé sur aluminium,
26,5 x 33,7 cm (2017)
© Thomas Ehretsmann / Glénat

Le jour où je ferai une image vide, j'aurai accompli quelque chose.

Et quand vous devez réaliser le portrait d'une personnalité, comme David Bowie par exemple ?
Dans un premier temps, je cherche un maximum de photos sur Internet, puis j'en sélectionne trois ou quatre. L'une pour l'angle de vue, la suivante pour la lumière, la dernière pour un détail comme un costume, une attitude générale...

Qu'est-ce qui vous plaît dans un portrait ?
Pour moi, c'est une porte d'entrée vers la peinture. Presque chaque année, je tente le concours de la National Portrait Gallery de Londres, qui m'a sélectionné en 2016 et 2019, et m'a attribué le deuxième prix en 2017 pour un portrait de ma compagne, Caroline. Pour autant, j'ai aussi très envie de faire des paysages.

Vos secrets de fabrication ?
J'applique d'abord un aplat transparent en teinte (de couleur) neutre par-dessus le dessin au crayon. Je pose ensuite mes ombres et mes lumières (des aplats de blanc opaque). Cela facilite grandement l'étape de la mise en couleur qui n'a plus qu'à suivre ce qui est déjà en place. Ma technique s'inspire de celle des peintres classiques. À mes débuts, je commençais par les visages, puis je développais, ce qui entraînait des déséquilibres. Si, par exemple, mon visage était sombre, tout le reste l'était. Aujourd'hui, grâce à mon séjour chez le peintre norvégien Odd Nerdrum, en 2009, je sais désormais mieux doser mes effets. Il m'a aussi appris à reprendre une image sans tout recommencer. Je sais aussi mieux comment réagit l'acrylique. Mais pour cela, j'ai dû tout apprendre moi-même : « *Trial and error* » !

Bob Dylan, Rolling Stone Magazine
acrylique sur papier 14 x 21 cm (2015)
© Thomas Ehretsmann / Rolling Stone

Jamais de peinture à l'huile ?
Un tout petit peu, mais je n'arrive pas à obtenir la même densité d'image qu'à l'acrylique. J'avoue que toute l'histoire de l'art liée à cette technique et les règles sans fin à respecter pour que la peinture sèche correctement, sans embus ni craquelures, me terrorisent. Peut-être qu'un jour je passerai à la peinture à l'œuf, dont je me suis inspiré pour créer ma propre technique à l'acrylique. Cela dit, je viens de réaliser un portrait à l'huile de mon frère en une heure, et j'en suis satisfait.

Comment choisissez-vous vos formats ?
En fonction de celui de l'impression finale, en général. Il m'arrive aussi d'opter pour des formats inférieurs. Le but, c'est qu'en les agrandissant, le système de minuscules hachures que j'utilise pour mes modelés se voie davantage. Par contre, j'ai encore du mal avec les grands formats.

Cela vous rendrait moins réaliste ?
Pas du tout ! Le réalisme est mon domaine de prédilection, et je tiens à y rester. Certains y voient une limite. Moi, au contraire, j'y perçois une ouverture sur le monde. Au début, je ne pensais pas qu'il serait possible de faire carrière dans ce domaine, car le réalisme n'est pas compris en France. La suite et le nombre de peintres qui excellent dans cette technique m'ont donné tort.

Quels sont vos modèles ?
En peinture, l'Américain Andrew Wyeth et l'Espagnol Antonio López García. En bande dessinée, Hermann, Mœbius et Rosinski. En illustration : Pierre Mornet, Edward Kinsella, Andrej Dugin... Quand j'étais étudiant, je ne jurais que par Jon J. Muth, Kent Williams et Bill Sienkiewicz.

Que vous apportent-ils ?
Pour citer Mœbius, je dirais que je voudrais « *voler leur feu sacré* », même s'il ne faut jamais idolâtrer les autres artistes. Il convient juste de les intégrer à son propre processus créatif. Quand je regarde, par exemple, un tableau du Danois Vilhelm Hammershøi, j'essaie de comprendre sa composition, ses lumières, et l'intention qu'il a cherché à y mettre, ce qui me rapproche de lui et ce qui m'en différencie... et non de le recopier.

Vous savez arrêter un tableau ?
Balthus disait qu'on arrête un tableau quand on en a marre...

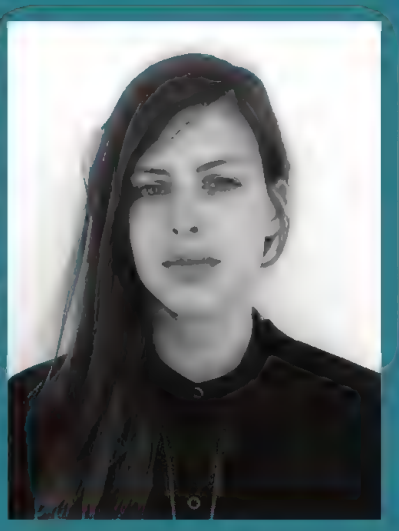
Vous refusez de vendre vos originaux.
Je ne refuse pas, j'en vends même quelques-uns chaque année. Mais disons qu'il y a un frein psychologique. Si je peins dans l'idée de vendre, ça va. Sinon, je n'arrive pas à m'y résoudre. Résultat : je dispose de quasiment tous mes originaux et, comme je n'ai pas trop tendance à regarder mon travail, ils s'accumulent dans mon atelier. Et je n'aime pas les mettre sur mes murs.

Comment voyez-vous votre avenir d'illustrateur ?
Aujourd'hui, je prends le temps de développer mon activité de peintre avec des tableaux comme *Openings*, sélectionné pour l'exposition *BP Portrait Award 2019* et qui synthétise ce vers quoi je veux aller. J'établis des contacts avec des galeries. En tant qu'illustrateur, l'idéal serait une nouvelle collaboration régulière avec un magazine qui me laisserait carte blanche, ou un projet de livre illustré avec un de mes écrivains favoris ■

La Révolution du féminin, illustration de couverture pour le livre de Camille Froidevaux-Metterie (2020)
©Froidevaux-Metterie & Michaëlis / Gallimard

Fanny Michaëlis étant en résidence à La Ferme du Buisson, un centre culturel situé à Noisiel, en banlieue parisienne, logique qu'elle soit une des invités du festival PULP que ce lieu organise en avril prochain. Nous sommes allés à sa rencontre [illegible] et en avons profité pour revenir sur son [illegible] d'illustratrice pour la presse comme pour l'édition. Parcours d'une femme en train de construire une œuvre passionnante et habitée.

Frédéric Bosser



FANNY **MICHAËLIS**

Photo Ludovic Beboume

[illegible] HAËLIS

CORPS-**À**-CORPS

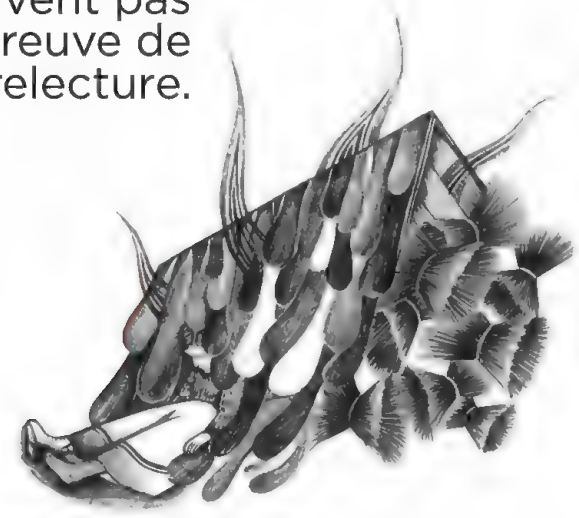
Fanny, dans quel environnement artistique avez-vous grandi ?

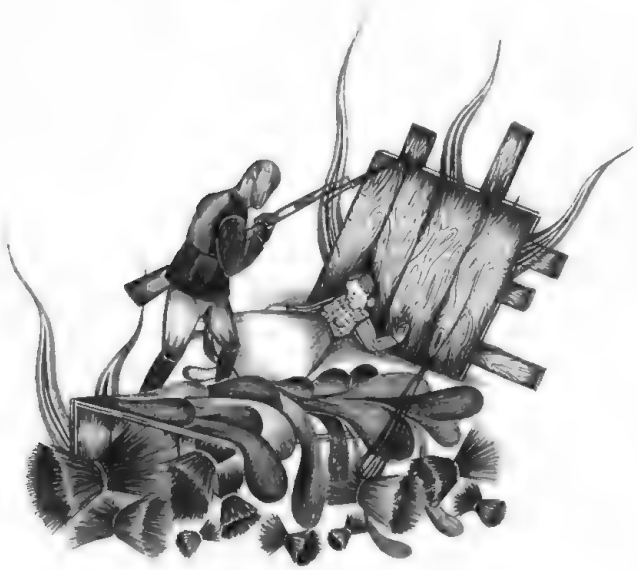
Mon père est comédien, et ma mère, metteur en scène de théâtre (*respectivement Patrick Michaëlis et Claude-Alice Peyrottes*). Dans mon enfance, je les ai beaucoup suivis sur leurs créations et en tournée, j'ai aussi joué dans plusieurs pièces de théâtre enfant puis adolescente. À la sortie du lycée, j'ai hésité entre le métier de comédienne et de peintre. Ayant toujours énormément dessiné, et tout en continuant le théâtre en amateur, j'ai préféré au conservatoire une prépa à Paris et tenté les concours des Beaux-Arts de Paris et de Düsseldorf. Admise aux deux écoles, j'ai finalement choisi Paris. Mais rapidement, je ne m'y suis pas retrouvée. Autant l'enseignement théorique et les ateliers techniques étaient passionnants, autant la dynamique de l'atelier où j'étais ne m'apportait rien, et j'avais l'intuition que j'avais d'une manière ou d'une autre envie de raconter des histoires... Au bout d'un peu plus d'un an, j'ai décidé de tenter le concours de l'Institut Saint-Luc à Bruxelles, où je suis entrée en 2005.

Une planche de ***Une île*** (2015)
© Fanny Michaëlis / Thierry Magnier

La bande dessinée est pour moi **une bonne manière d'écrire, par le dessin.** J'écris, ou en tout cas j'entends le texte dans ma tête quand je dessine, mais il ne résiste souvent pas à l'épreuve de la relecture.

Pourquoi un tel revirement ?
Ma culture bande dessinée était alors très classique : *Tintin*, *Spirou*... Les albums les plus contemporains que j'avais lus étaient *Persepolis* et *Maus*, que j'avais découvert très jeune et dans sa version originale, dans la bibliothèque de mon grand-père paternel, qui recelait à peu près tout ce qui, de près ou de loin, avait trait à la question de la Shoah et de la Seconde Guerre mondiale. Enfant, j'avais aussi été très marquée par *Little Nemo*, que ma mère m'avait offert à six ans, et par les gravures de Tenniel pour *Alice au pays des merveilles* ou encore les illustrations de Nicole Claveloux pour les contes de Ionesco... Il y avait ce désir de narration, ce sentiment que l'image unique, telle que je l'avais pratiquée jusque-là dans la peinture, ne se suffisait pas... Ma culture BD s'est donc étoffée grâce aux professeurs de l'atelier BD de Saint-Luc (Thierry Van Hasselt, Éric Lambé, Denis Larue, Marc Sevrin...) et grâce à mes camarades qui m'ont fait découvrir entre autres Charles Burns, Chris Ware, Stéphane Blanquet, Ludovic Debeurme...





Une planche du ***Lait noir*** (2016)
© Fanny Michaëlis / Cornélius

Comment cela se passe-t-il sur place ?
D'un côté à l'atelier, cela a été une vraie découverte, tout un univers s'ouvrait à moi, et c'était passionnant, je découvrais une création « indé » dont j'ignorais tout, et qui m'ouvrait un horizon de possibles. J'y ai rencontré des amis très chers, et la vie bruxelloise a été un nouveau souffle. D'un autre côté, comme j'avais vingt et un ans, que j'avais entrepris des études depuis déjà quatre ans, je me suis sentie un peu en décalage, j'aurais aimé avoir d'emblée plus de sujets libres, plus d'heures en atelier, où les profs avaient un regard et un investissement qui ont beaucoup nourri mon travail. Mais l'école proposait par ailleurs beaucoup de cours très scolaires, qui empiétaient sur le temps de création. À l'opposé du fonctionnement des Beaux-Arts... De toute façon, cela faisait trop longtemps que j'étais à l'école, j'avais besoin de me libérer des contraintes... Cela dit, je suis aujourd'hui très heureuse d'avoir été invitée à intervenir dans le cadre du Master BD à Saint-Luc, où il s'agit justement d'accompagner les étudiants sur un projet personnel.

Que se passe-t-il en sortant ?
Je me lance dans ce qui deviendra mon premier livre, *Avant mon père aussi était un enfant* que les éditions Cornélius vont accepter tel quel, après qu'un autre éditeur avait voulu me faire changer des choses.

Ce livre est déjà en noir et blanc, ou plutôt en niveaux de gris…
J'ai dessiné la totalité du livre dans des carnets A4 que j'avais justement ramenés de Bruxelles, et ce, alors que j'étais gardienne dans un musée. C'était discret (!) et avec le crayon comme seul outil, je pouvais improviser le récit tel qu'il m'apparaissait d'un jour sur l'autre, sans avoir le sentiment de passer d'une étape à une autre : du découpage au crayonné, du crayonné à l'encrage… Au contraire, tout se faisait dans le même élan.

Votre texte est très minimaliste aussi…
La bande dessinée est pour moi une bonne manière d'écrire, par le dessin. J'écris, ou en tout cas j'entends le texte dans ma tête quand je dessine, mais il ne résiste souvent pas à l'épreuve de la relecture. C'est ce qui s'est passé pour *Le Lait noir*, pour lequel il n'est presque rien resté du texte initial… Les images racontent, elles sont entre les lecteurs et moi comme un terrain d'entente… ou de mésentente, d'interprétations de projections. Cela me convient qu'il y ait une part d'opacité, même si cela peut en rebuter certains, que le sens puisse en partie rester équivoque. Quand j'étais enfant, je dessinais des séquences, sans texte, dont le sens n'était lisible que par moi. C'était une manière de protéger quelque chose dont la substance devait me paraître d'une certaine manière trop transgressive… J'ai fait un peu de chemin depuis, j'espère. Je suis davantage dans un désir de partage…

Après ce premier livre, vous signez *Géante*, toujours chez Cornélius…
Le sujet est l'adolescence et porte sur la question de la sexualité à cet âge, entre réel et fantasme. Ce livre est en partie teinté d'autobiographie, mais c'est un genre que je ne trouve pas très intéressant. La fiction soulage du poids paradoxalement anecdotique de l'autobiographie. Au contraire, il la transcende, en inventant une forme au carrefour du passé et du présent, de l'inconnu… plus juste.

Extrait de ***Dans mon ventre*** (2014)
© Fanny Michaëlis / Thierry Magnier

Illustration pour l'essai : ***La Charge sexuelle***
(Clémentine Gallot & Caroline Michel, 2020)
© Fanny Michaëlis First Éditions

L'album suivant, *Le Lait noir*, est quant à lui très cohérent...
Il raconte en partie l'histoire de mon grand-père qui a fui l'Allemagne nazie pour connaître l'exode à travers l'Europe jusqu'en Afrique du Nord, et qui a participé au débarquement en Italie dans les rangs de l'armée anglaise avant de s'installer à Paris. Une part du scénario venait donc tout naturellement de la trajectoire qu'il avait suivie et de ce qu'il m'en avait raconté. Il était décédé quand je me suis lancée dans l'écriture du *Lait noir*, c'est donc mon père et ma tante qui ont pris le relais de son témoignage.

Dans le même temps, vous signez deux livres pour enfants chez Thierry Magnier...
Avant cela, il y a un livre-CD chez BD Jazz, *Peggy Lee*, et des illustrations pour la pièce de Marion Aubert *Les Orphelines* aux éditions Actes Sud. J'arrive chez Thierry Magnier par le biais d'Emmanuelle Houdart, qui était déjà une voisine d'atelier *(cette dernière venait de signer* La Garde-Robe *chez eux)*. J'ai écrit *Dans mon ventre* alors que j'étais enceinte. Ce n'est pas spécialement un livre jeunesse... J'ai ensuite signé chez eux un conte intitulé *Une île*.

Ce travail d'illustratrice est-il une décision de votre part ?
Pour ce qui est des albums parus chez Thierry Magnier, il s'agissait simplement pour moi d'un autre support pour raconter des histoires, qui s'est imposé naturellement dans sa forme. Pour ce qui est de la presse, comme pour beaucoup d'auteurs, gagner sa vie juste en faisant de la bande dessinée est assez difficile... Il m'était nécessaire de me démultiplier. L'illustration est donc arrivée à la fois par goût pour l'image unique et par désir de travailler en interaction avec d'autres, mais aussi par pragmatisme...
J'ai envoyé mon *book* à des maisons d'édition, des journaux, etc., et il a suffi au départ d'un ou deux retours positifs pour que cela prenne au fil du temps de plus en plus de place dans ma pratique, ce dont je me réjouis, même si cela n'est pas toujours évident de trouver un équilibre au quotidien entre la commande et le travail au long cours qu'est la BD.

Ces commandes me donnent l'occasion d'**une relation privilégiée avec le monde qui m'entoure**, puisqu'elles sont souvent liées à l'actualité.

Vous souvenez-vous de votre première commande comme illustratrice ?
Je crois que c'était pour le trimestriel *XXI* sous la direction artistique de Sara Deux, avec laquelle j'ai eu l'occasion de travailler encore récemment pour une série de portraits pour les éditions Les Arènes. Ont suivi des collaborations avec *Le Magazine littéraire*, *Le Monde*, *Libération*, *Les Inrocks* et plus récemment *Le Temps*.

Vous aimez l'exercice de la commande ?
Pas au début ! Avoir un délai me terrorisait littéralement. Petit à petit, j'ai pris un peu plus confiance en moi et j'ai commencé à réellement apprécier cette forme d'adrénaline qui consiste à s'approprier un sujet dans un temps très court, et à le transformer en image. Ces commandes me donnent l'occasion d'une relation privilégiée avec le monde qui m'entoure, puisqu'elles sont souvent liées à l'actualité. Plus le temps passe, plus j'ai le sentiment qu'on m'appelle pour des sujets qui résonnent avec un paysage et un imaginaire intime, comme la question du genre, du corps, de la sexualité, de la souffrance animale, etc.

L'illustration vous fait revenir à la couleur...
Tout à fait ! Je les réalise à l'ordinateur et y prends beaucoup de plaisir... J'ai même longtemps pensé que mon prochain projet en BD se ferait en couleurs. Mais je « crains » de revenir finalement au noir et blanc.

Vous signez celles d'*Epiphania* de Ludovic Debeurme...
Même s'il m'a laissé carte blanche, il s'agit vraiment d'une collaboration. Nous avons beaucoup échangé sur la question des références en matière de couleur, que ce soit du côté de la bande dessinée comme de la peinture, du cinéma... Pour représenter la nuit, j'ai par exemple beaucoup regardé le travail de coloriste d'Isabelle Beaumenay-Chaland sur *La Comète de Carthage* d'Yves Chaland. Si j'ai réalisé la plupart des planches sur les deux premiers tomes de la série, Ludovic a signé seul certaines pages, affiné et redessiné des ombres, réenvisagé certaines harmonies. C'est également lui qui a signé la mise en couleur des couvertures, sans oublier la totalité du troisième et dernier tome qui a paru en 2019.

Vous aimez bien représenter les corps ?
Parfois, je trouve qu'il y en a trop dans mes images ! *(Rires.)* Cela dit, je suis loin d'avoir « essoré » cette obsession. Dans mes illustrations ou encore dans cette série de dessins que je présente à l'occasion du festival PULP 2020, il ne s'agit pas seulement de corps, mais presque invariablement de corps de femmes, de corps contraints... En étant tordus, morcelés voir fragmentaires, ces corps racontent un hors-champ, un conflit... qui va au-delà, je crois, de la question de la figure en elle-même.

Il y en a beaucoup dans la série de dessins *Mädchen Corpus* que vous allez proposer au festival PULP dans Les Écuries en avril...
Si *Le Lait noir* racontait l'histoire de mon grand-père paternel, ce livre achevé laissait la place à une mémoire inexplorée... Notamment celle entourant le parcours de ma grand-mère paternelle, qui avait

Illustration pour une interview de Paul B. Preciado sur liberation.fr
© Fanny Michaëlis / Libération

Série ***Mädchen Corpus***
pour le festival PULP (2020)
© Fanny Michaëlis

subi elle aussi de semblables persécutions. Et par extension, celle de ces femmes, réelles ou fantasmées, qui peuplaient mon imaginaire... Je continue quelque part ce travail de mémoire, mais c'est une mémoire de fiction, affranchie de toute injonction au réel.

Comment s'est organisée cette résidence à la Ferme du Buisson ?
Dans un premier temps, j'avais sollicité la Ferme du Buisson dans le cadre d'une demande de résidence d'auteur auprès du Conseil régional d'Ile-de-France. Suite à cela, Vincent Eches et Philippe Fourchon m'ont proposé de concevoir une exposition originale pour l'édition 2020 du festival PULP. J'étais justement en train de démarrer une série de grands dessins, qui sont devenus le fil conducteur de l'exposition, et dont l'univers graphique a petit à petit précisé la scénographie.
Depuis quelques années, je mène des actions culturelles en collaboration avec la Ferme dans des collèges et lycées du territoire. J'avais par ailleurs collaboré au spectacle *Billy the Kid, I love you* créé en 2016 dans le cadre de PULP, spectacle dans lequel nous dessinions en direct avec Philippe Dupuy. La résidence a pour but d'accompagner l'écriture d'un auteur via une rémunération de 2 000 € par mois, ici sur une durée de six mois, tout en participant au rayonnement de la littérature sur un territoire à travers des actions culturelles, qui réunissent ici une cinquantaine de participants sur une cinquantaine d'heures. J'ai donc amorcé ce projet avec plusieurs groupes de travail, un groupe de femmes réunies par la CAF de l'agglomération, une classe de seconde et un centre d'hébergement d'urgence. Avec pour ambition de mener à bien un projet personnel de bande dessinée autour de la question de la métamorphose, et de proposer à l'issue des ateliers, une exposition et une lecture, mise en musique par Ludovic Debeurme dans le cadre de PULP.

Série ***Mädchen Corpus***, pour le festival PULP (2020)
© Fanny Michaëlis

Quid du livre ?
C'est en cours. Mais entre l'exposition, les ateliers et les commandes, je n'ai pas beaucoup l'occasion de m'y pencher. Cela dit, en attendant de me mettre à ma table, il se construit peu à peu dans ma tête...

PULP FESTIVAL
LES SPECTACLES
du 24 au 26 avril
LES EXPOSITIONS
du 24 avril au 17 mai

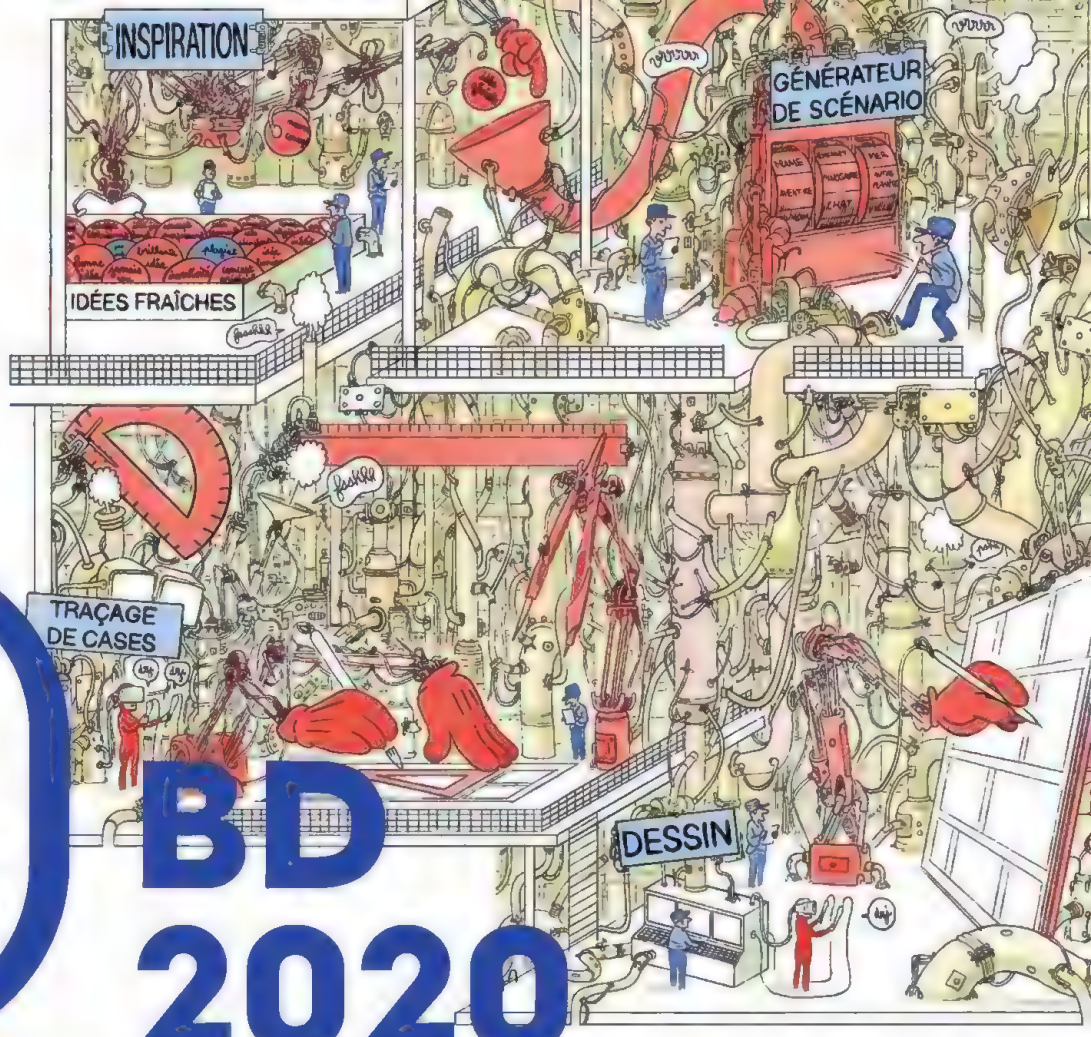
LA FERME DU BUISSON
Allée de la Ferme - 77186 Noisiel
www.lafermedubuisson.com/programme/PULP-festival-2020

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

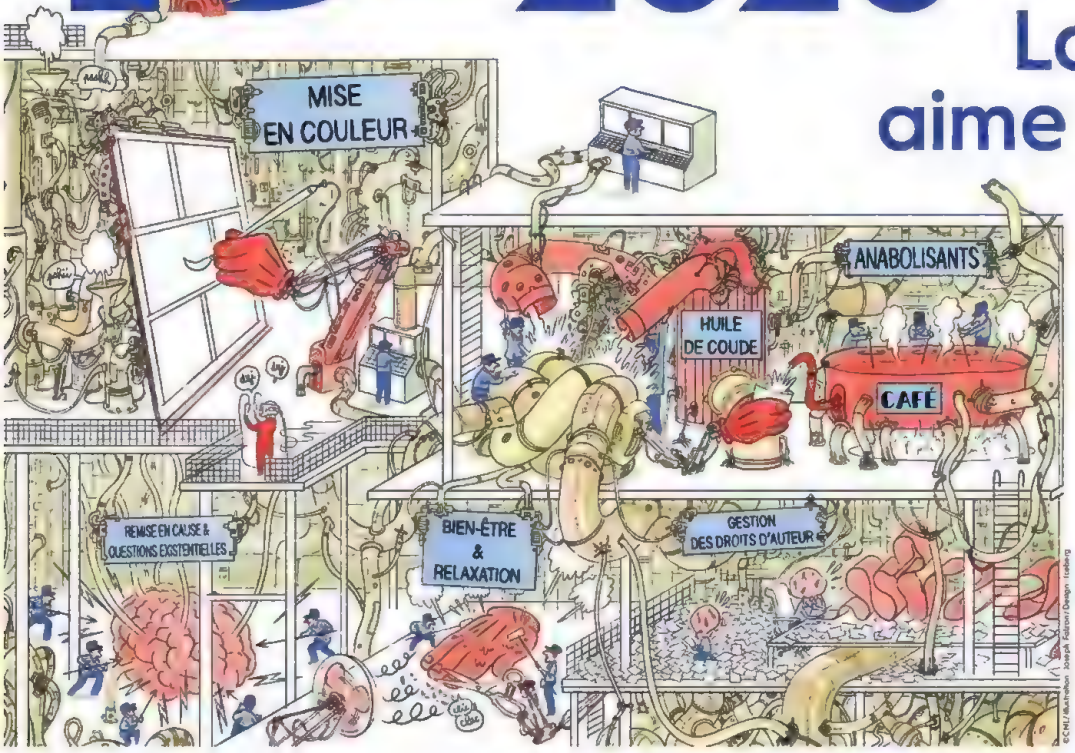
Ministère Culture

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

la cité internationale de la bande dessinée et de l'image



BD 2020



La France aime le 9e art

Une année de la bande dessinée partout en France et à l'international

janvier 2020 — janvier 2021

Avec la participation et le soutien de

Partenaires médias

BANDE DESSINÉE

90

ANNE SIMON

GABRIELLE PIQUET

74

AVRIL & DRUILLET

84

BLUTCH & DI ROSA

AVRIL DR

C'est à l'atypique maison mauresque d'Herblay-sur-Seine (95), où vit et travaille **Philippe Druillet** (en alternance avec son atelier parisien), que le rendez-vous a été donné. Sous le charme de cet endroit incroyable, il nous a été bien difficile de nous concentrer. Pourtant, nous étions là pour évoquer l'étonnante association entre les univers des artistes **François Avril** et Philippe Druillet pour une exposition commanditée par la galerie Barbier Mathon, à Paris.

Par **Frédéric Bosser**

Série *Apocalypses*, crayonne de recherche réalisé à quatre mains
© 2020 François Avril & Philippe Druillet

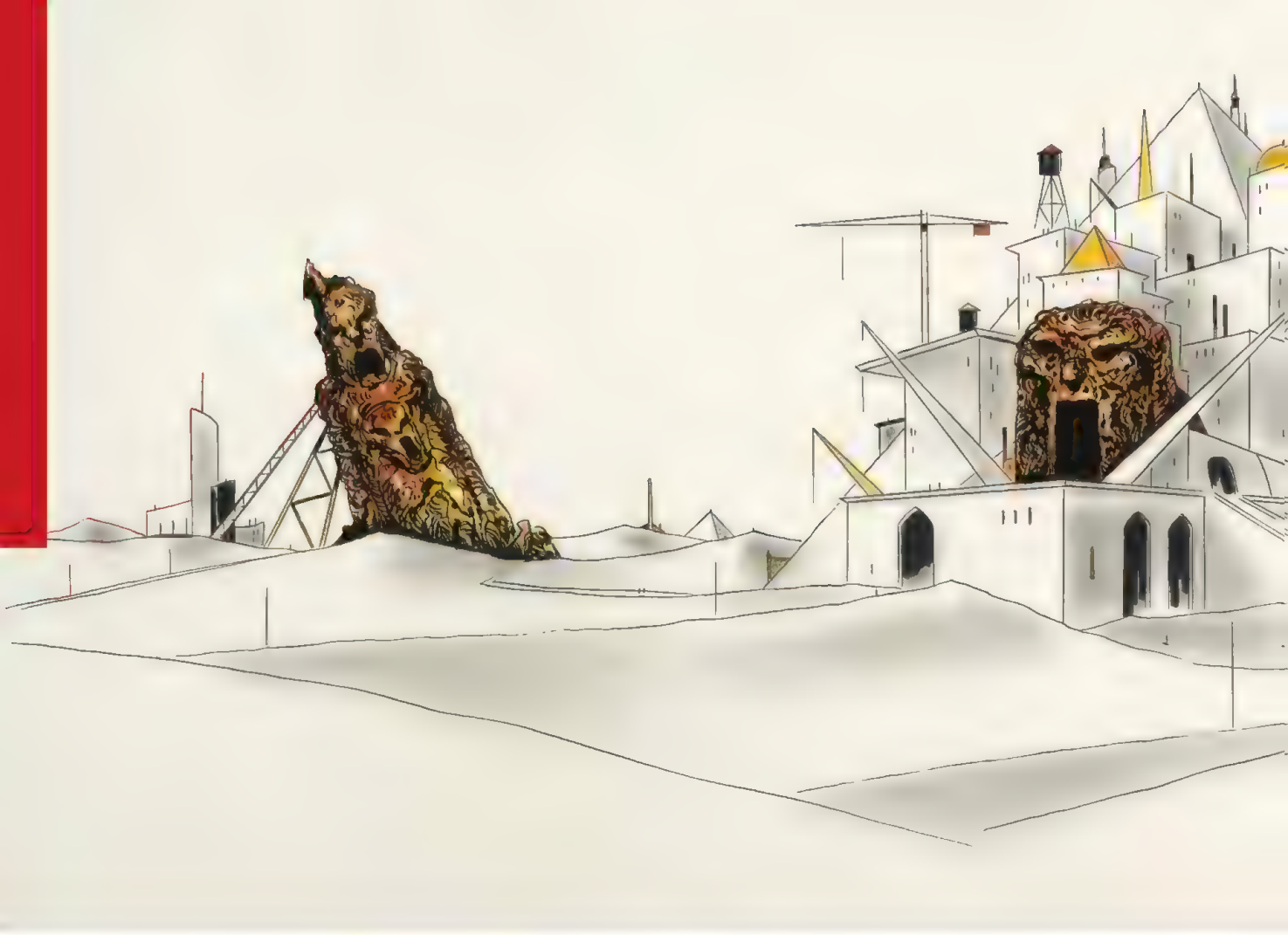
FRANÇOIS **AVRIL**
& PHILIPPE **DRUILLET**

© Photo Frédéric Bosser pour *Les Arts dessinés*

DRUILLET

COMME UNE **ÉVIDENCE !**

LES ARTS DESSINÉS



Une œuvre définitive de la série ***Apocalypse***
© 2020 François Avril & Philippe Druillet

Un projet étonnant

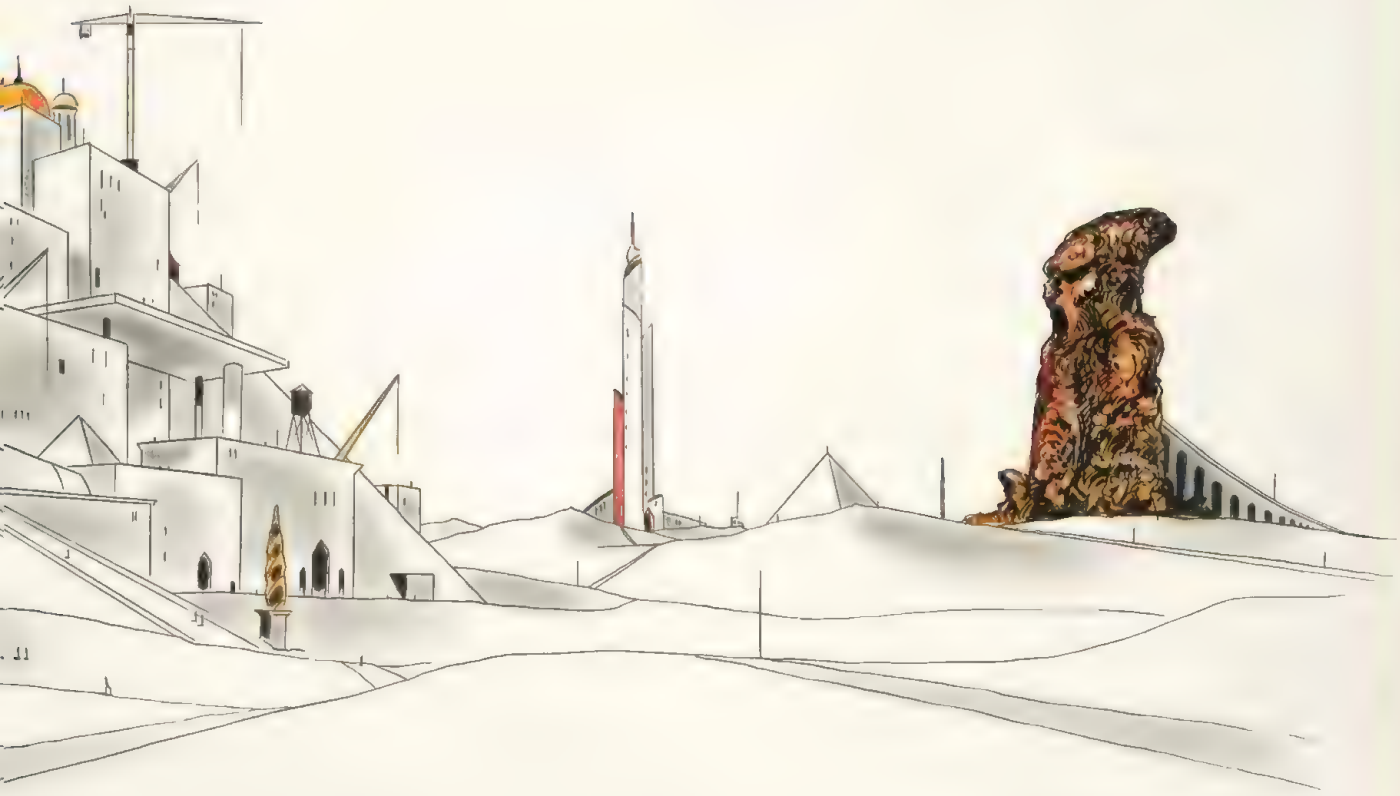
Tout a commencé par l'achat d'un grand dessin de Philippe Druillet par François Avril il y a une vingtaine d'années. Dans ce paysage de bord de mer, des « gueules hurlantes » se dressaient en haut des falaises. L'idée avait alors germé dans l'esprit de François Avril de proposer à Philippe Druillet de travailler ensemble. « *Même si nos styles peuvent paraître diamétralement opposés, je voyais dans le dessin de Philippe la possibilité de m'immiscer, mais à l'époque cette proposition lui a semblé saugrenue*, se remémore François Avril. *Il y a trois ans, Philippe Cauvin m'a demandé de "compléter" une grande esquisse qu'il avait de Druillet, en imaginant deux autres panneaux de part et d'autre. J'ai accepté sans l'accord de Druillet mais toujours avec l'idée de le convaincre de travailler ensemble sur un projet à quatre mains. Une démarche iconoclaste qui allie beaucoup d'audace et de respect, car personne jusque-là n'était allé frapper à la porte de la citadelle Druillet* », explique François Avril.

Reste à convaincre le maître...

Pour le convaincre, Avril lui a montré l'intervention qu'il avait faite sur le dessin de Philippe Cauvin. Avec Druillet, ça passe ou ça casse ! Intéressé par cette drôle d'initiative, Philippe Druillet lui a alors proposé de faire d'autres essais. « *Nous nous sommes rapidement entendus. Car au-delà du style, nous avons en commun le sens de l'espace* », précise François Avril. « *Très vite, j'ai compris que nous étions sur une bombe atomique* », s'enthousiasme Philippe Druillet, avant de relever que lorsqu'il avait parlé de cette association à son entourage, personne n'y croyait... « *Ce retour me plaisait car cela signifiait que notre association intriguait. Mais ça ne faisait qu'augmenter la pression. Nous n'avions pas le droit à l'erreur. François a agi avec moi comme un metteur en scène de cinéma. Il savait exactement ce qu'il voulait. Je me suis installé dans ses compositions avec bonheur.* »

L'organisation d'un partage

Il avait été convenu, dès le départ, que François Avril amènerait un lot de propositions à Philippe Druillet avec des mises en place globales et des crayonnés poussés qui suggéreraient les espaces de dessin de chacun. Philippe Druillet avoue s'être éclaté comme jamais et ne pas avoir été gêné par le fait d'être dirigé par un autre. « *J'ai fait là où François me disait de faire... J'ai tout de suite vu que nous étions sur la bonne route* », résume-t-il.



Comment répondre à Druillet ?

« *Après la mise en place, le deuxième défi a été pour moi de compléter et de finaliser en fonction de la réponse graphique de Philippe. Y compris lorsqu'il me retournait ses dessins en couleurs, alors que nous avions plus ou moins convenu que je me chargeais des couleurs de l'ensemble* », indique François Avril. Ce ping-pong graphique a duré plusieurs mois durant lesquels les deux artistes ont régulièrement échangé autour des avancées de chacun, sans jamais intervenir simultanément sur le dessin. « *Tout s'est déroulé dans une parfaite harmonie* », reconnaît Philippe Druillet.

Pour ceux qui ont eu la chance de voir, comme nous, ce travail en avant-première, force est de constater que l'alchimie fonctionne. Ce sont bien des « *chefs-d'œuvre* » qui ressortent de cette collaboration inattendue.

Une grande exposition

Des acryliques sur carton, mais également des dessins préparatoires de formats différents, cet ensemble de plus de quarante œuvres fera l'objet d'une grande exposition à la galerie Barbier Mathon ainsi que l'édition d'un ouvrage rassemblant l'intégralité des dessins.

« *Le public a envie de voir ces œuvres en vrai, et c'est très réjouissant* », s'étonne Druillet. « *Dès que nous avons montré les premières compositions, les gens ont cessé de s'étonner de l'association de nos deux univers* », conclut François Avril.

À vous, chers lecteurs, d'aller découvrir le résultat de cette surprenante alchimie.

BIOS EXPRESS

Philippe Druillet est né en 1944 à Toulouse. Ce dessinateur et scénariste de bande dessinée est féru de science-fiction. En 1966, il crée son héros Lone Sloane, avant de collaborer avec les magazines *Pilote* et *Métal hurlant* et de publier de nombreux albums. Auteur de séries télévisées animées, d'affiches et de décors de film, l'artiste a vu son travail plusieurs fois primé. (Voir également *Les Arts dessinés* n° 9 au sujet de la sortie de son album *Babel*.)

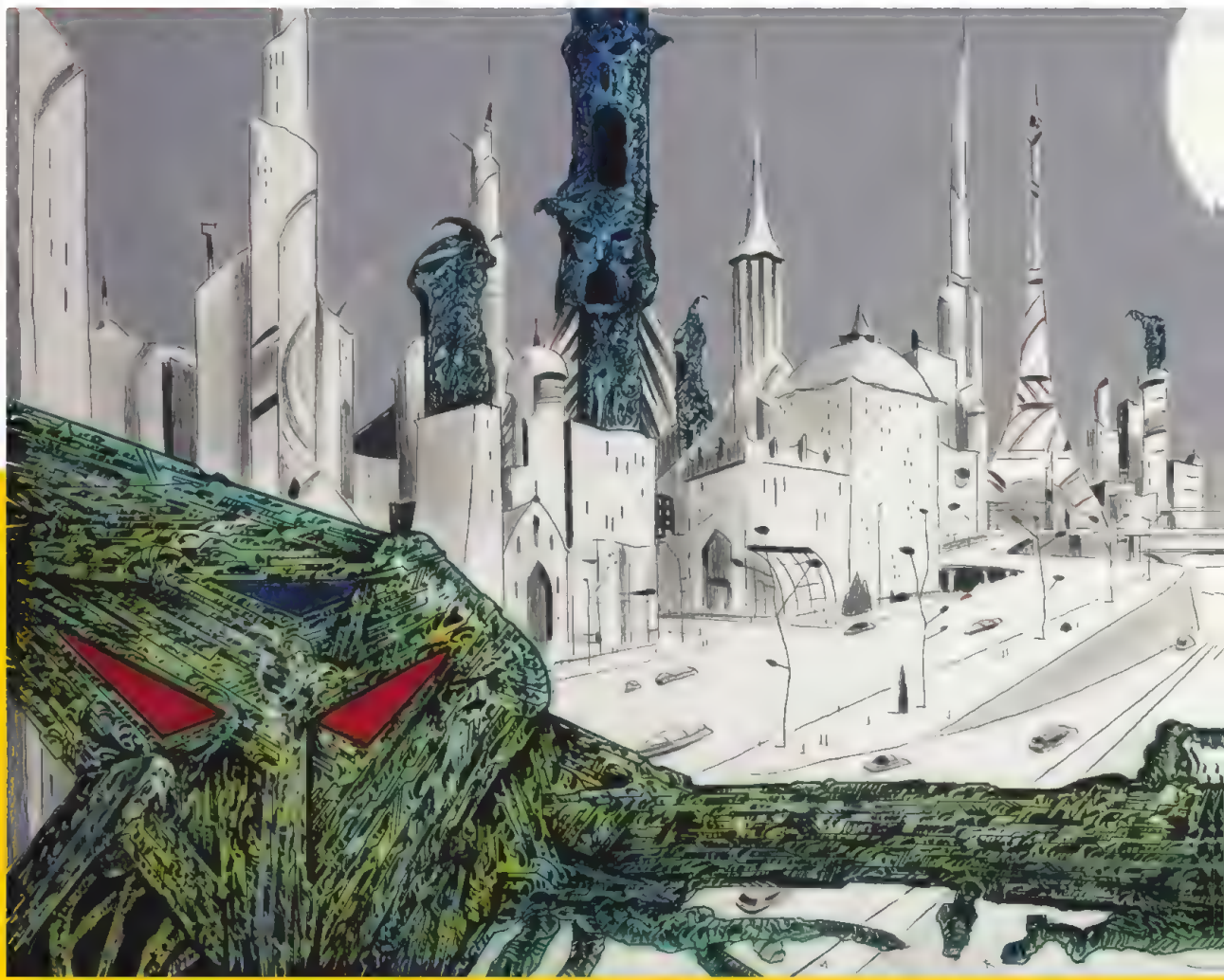
François Avril est né en 1961 à Paris. D'abord illustrateur pour la presse, il publie ensuite quelques bandes dessinées. Après s'être essayé à différentes techniques comme la lithographie, la sérigraphie ou la gravure, il impose son univers au travers de ses peintures et dessins. Son travail est régulièrement exposé lors de salons d'art et à la galerie Huberty & Breyne qui le représente.

AVANT-PREMIÈRE

En exclusivité pour *Les Arts dessinés*, découvrez les recherches et premières œuvres collectives de François Avril et Philippe Druillet créées pour la galerie Barbier Mathon.

GALERIE BARBIER MATHON :
www.barbiermathon.com

Crayonné de recherche
© 2020 François Avril & Philippe Druillet



Le Baiser de la femme-serpent *Apocalypse*
© 2020 François Avril & Philippe Druillet

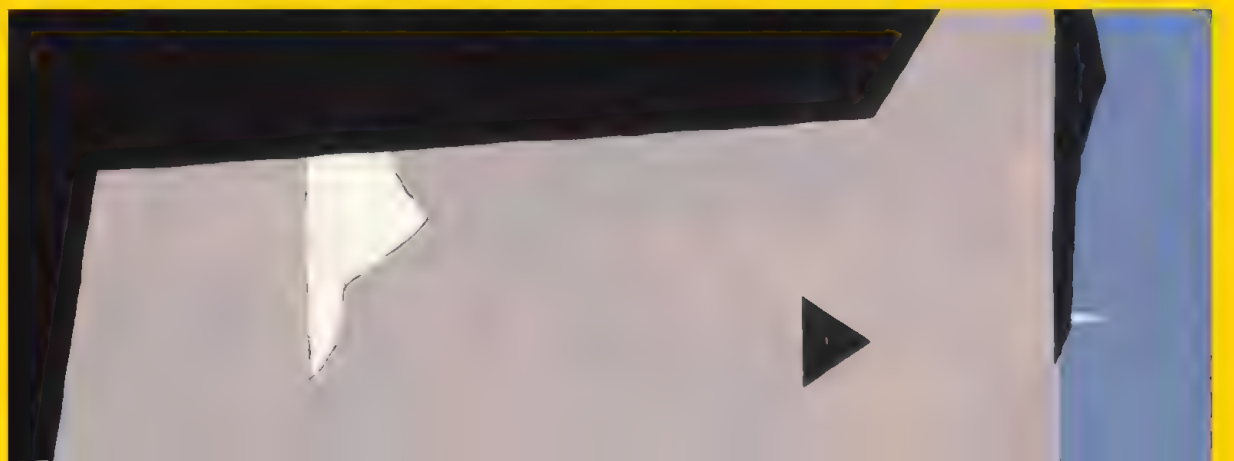
Crayonné
de recherche

© 2020 François Avril
& Philippe Druillet

© 2020 François Avril & Philippe Druillet

© 2020 François Avril & Philippe Druillet

© 2020 François Avril & Philippe Druillet



© 2020 François Avril & Philippe Druillet

© 2020 François Avril & Philippe Druillet

BLUTCH & HERVÉ **DI ROSA**
© Photo Frédéric Bosser pour *Les Arts dessinés*

Pas facile de caser un rendez-vous avec **Blutch** en pleine promotion de « son » *Tif et Tondu*, qu'il cosigne avec son frère Robber, qui plus est juste avant Angoulême où ils sont allés défendre leur livre en avant-première. Histoire d'être plus à l'aise que dans un café ou une salle de conférences, nous leur avons proposé de nous retrouver à l'atelier d'**Hervé Di Rosa**, situé à Barbès, quartier populaire de Paris. Entouré des œuvres du peintre originaire de Sète, les échanges entre les deux artistes ont commencé tambour battant, et le vouvoiement a vite fait place au tutoiement.

Une rencontre organisée par **Frédéric Bosser**

BLUTCH HERVÉ DI ROSA

MAIS OÙ EST KIKI ?
PAR **BLUTCH & ROBBER**
Éditions DUPUIS
Album cartonné, 80 pages couleurs. Il existe une version N&B limitée à 1 500 exemplaires, disponible

DU **TAC AU TAC**...

Hervé, votre hôte, Blutch, ne connaît peut-être pas votre amour pour la bande dessinée. Pouvez-vous l'évoquer ?
Hervé Di Rosa : Je suis fan des auteurs de BD... ne serait-ce que parce que je suis incapable d'en faire ! J'ai bien essayé d'en réaliser à l'époque où Georges Wolinski était le rédacteur en chef de *Charlie*, mais il m'a conseillé de faire de la peinture. J'ai quelque part suivi son conseil... Je ne le regrette pas car la bande dessinée nécessite une écriture que je ne maîtrise pas du tout. Mais pour en revenir à votre question, si je devais donner, aujourd'hui, le trio de mes auteurs préférés, il serait composé de Will, Macherot et Tillieux. J'ai même pu constater tout ce qui est emprunté à leurs travaux quand la galerie Huberty & Breyne m'a commandé une série de tableaux en hommage aux maîtres de la BD franco-belge.
Blutch : Que lisiez-vous d'autre ?
H D R : Je suis abonné depuis toujours à *Spirou* ! C'est d'ailleurs dans cet hebdomadaire que j'ai découvert ta reprise de *Tif et Tondu*. Je me suis régalé, semaine après semaine...

Les Nouvelles Aventures de Tif & Tondu, par Blutch & Robber © Blutch & Robber Dupuis

B : Je tiens à préciser que c'est une relecture, et non une reprise. Avec mon frère Robber, nous proposons notre lecture d'un classique de la BD belge. D'où cette perversion de notre modèle de base, ce qui n'est pas le cas, par exemple, pour les auteurs et dessinateurs qui reprennent *Blake et Mortimer*. Eux, ils cherchent à être le plus fidèles possible à la matrice originelle, à sa grammaire.

H D R : Votre décalage n'est ni chiant ni méprisant.

B : C'est bien que tu ressentes cela. En effet, il n'était pas question de prendre ces personnages de haut ni de proposer une parodie. Notre travail s'inscrit dans la droite ligne de celui d'Émile Bravo sur *Spirou* : sa relecture de ce classique est un véritable chef-d'œuvre ! Robber, de son côté, voulait réécrire une nouvelle aventure de *Tif et Tondu*, la quarante-sixième en quelque sorte. Pour moi, c'était l'occasion de rendre hommage à ce sublime dessinateur qu'a été Will, à mon sens mésestimé. Ce livre est l'occasion de le remettre en avant. Je suis très attaché à son style.

H D R : C'est une superbe initiative, d'autant qu'elle est réussie. Ton travail en noir et blanc avec des trames, que j'ai découvert avec les *Cahiers*, puis celui en couleurs paru dans *Spirou* m'ont beaucoup plu. Sur certains de tes dessins, j'ai perçu des citations à Forest, à Alex Raymond, Bob Kane…

Hervé Di Rosa
L'Atlantide (2015)
© Hervé Di Rosa

B : J'ai vu tout cela, mais après !
H D R : Tu as toujours été fan de bande dessinée ?
B : Mon frère et moi, nous les achetions chez le marchand de journaux, principalement *Pif* et *Picsou Magazine*.
H D R : J'ai tout acheté aussi, sauf *Mickey* et *Picsou Magazine* à cause de mon côté anti-américaniste primaire de l'époque. Du coup, je suis passé à côté du travail de Don Rosa, par exemple, qui est fantastique. Je l'ai seulement découvert en achetant les intégrales publiées par les éditions Glénat.
B : Sans oublier Carl Barks !
H D R : Et pour en revenir aux Belges ?
B : Nous achetions *Tintin* et *Spirou*. Je suis arrivé à la BD adulte non pas par *Pilote*, mais par *Métal hurlant* et *Fluide glacial*, mensuel où j'ai fait mes débuts en 1988.
H D R : Comment est-ce arrivé ?
B : En gagnant un concours organisé par ce magazine, alors que j'étais encore aux Arts déco de Strasbourg ! Le premier prix consistait en une publication dans le journal, accompagnée d'une dotation de sept cent soixante euros. Comme c'était tout ce dont je rêvais depuis tout petit, j'ai profité de l'occasion pour rester travailler dans ce mensuel.
H D R : Ton apprentissage de la bande dessinée s'est faite aux Arts déco ?
B : Pas du tout ! Là-bas, on y vénérait Joseph Beuys *(un artiste conceptuel)*. La BD était considérée comme un art non officiel, un art mineur. Malgré tout, j'ai persisté, car j'avais envie d'écrire et de dessiner mes propres histoires.

Case extraite de ***Mais où est Kiki ?***
© Blutch & Robber / Dupuis

H D R : Ce qui est amusant, c'est que l'on ne dit pas « *artiste de bande dessinée* » mais bien « *auteur de bande dessinée* ».
B : Logique ! Cela fait partie du champ littéraire.
H D R : Dans une interview, tu dis que l'original, c'est l'imprimé et non la planche originale. Je te rejoins complètement là-dessus. Regardez seulement les pages en couleurs du *Sunday* de Winsor McCay. Elles sont sublimes...
B : Sauf que le système s'est perverti avec le développement du marché de la planche originale. Je ne saurais, aujourd'hui, vivre de mes seuls droits d'auteur, car aucun de mes albums n'est un best-seller La vente de mes planches, devenue indispensable pour ma survie, va à l'encontre du discours que j'ai longtemps tenu.

Quand vous citez vos références, vous ne mentionnez ni Hergé ni Franquin ni Morris...
H D R : Ils n'ont pas besoin de moi pour que l'on continue de parler d'eux ! *(Rires.)* Cela dit, je me suis aperçu récemment que Morris était un génie.

Franquin disait que c'était son maître, le seul auteur capable de dessiner une planche sans aucun crayonné.
B : Il avait une vitesse d'exécution incroyable.
H D R : Cela se sent ! Pour en revenir à nos références, comment as-tu découvert les auteurs du journal *Spirou*, du coup ?
B : Par les albums que nous achetions au supermarché ou à la maison de la presse du coin. Mon premier album, c'était *Sorti des*

abîmes de Will et Tillieux, paru en 1971, chez Dupuis. Avec mon frère, nous avons dû le relire deux cents fois chacun ! Il y a dans ce livre un climat et une ambiance moins enfantins que les autres séries de l'époque parues dans *Spirou*.

HDR : Et que dire des autres livres comme *Le Réveil de Toar*, sur un scénario de Rosy *(Dupuis, 1968)* ! Dans ton album, j'ai l'impression que tu cites tout le monde.

Blutch a **un dessin très classe, tout en étant populaire.** De plus, contrairement à d'autres auteurs de sa génération, il a trouvé son écriture et fait en sorte de la renouveler sans cesse.

DI ROSA

B : Mon frère a écrit ce scénario ; je pense qu'il a fait une synthèse entre les scénarios de Tillieux et de Rosy, et même de Desberg.

HDR : C'est bien de citer ce dernier scénariste car, pour avoir relu ses albums récemment dans les intégrales, je dois dire qu'ils sont plutôt bien foutus. Et si on te demandait, gros chèque à l'appui, de refaire d'autres albums de *Tif et Tondu*, tu ferais quoi ?

B : Je refuserais !

HDR : Pourquoi ?

B : Par peur de voir mon dessin se figer. Il faut qu'il reste vivant. En reprenant une série, ce ne serait pas possible ! Mon modèle en BD a toujours été le travail de Bilal et Christin qui, à chaque album, se renouvelaient. Avec leurs albums et d'autres – comme *Ici même* de Tardi et Forest, *Mystérieuse : matin, midi et soir*, du même Forest –, je savais que je pourrais trouver ma place dans ce monde.

HDR : Tu n'aurais pas envie de reprendre *Hypocrite* ?

B : Non plus, car trop proche de nous.

Une planche de ***Mais où est Kiki ?***
© Blutch & Robber / Dupuis

Hervé Di Rosa : ***Buck René*** (2016)
© Hervé Di Rosa

Hervé Di Rosa
Le Vieux Renick (2015)
© Hervé D. Rosa

HERVÉ DI ROSA AUTOUR DU MONDE
PAR **JEAN SEISSER**
Éditions FAGE ET ANGEL ART SERVANIN
Livre broché, 496 pages couleurs,
disponible

H D R : Justement, ce qui est intéressant, c'est que vous replacez votre histoire dans les années 1980 car, si j'ai bien compris, vous n'aviez pas envie de dessiner notre époque avec des téléphones portables, des ordinateurs, etc. Résultat, tes décors me font penser au *Griffu* de Tardi.
B : J'y ai beaucoup pensé, en effet. Ce livre, réalisé en 1977, restitue bien le Paris de ces années-là. Eux, ils avaient la chance de vivre tout cela en direct. Moi, j'ai dû le reconstituer. Chose amusante, j'ai relu cet album chez mes parents, à Noël.

Soit bien après avoir fini votre relecture de *Tif et Tondu*. Cela nous amène à vous demander si vous avez relu les albums de la série pendant la conception du vôtre ?
B : Pas du tout ! Les albums lus pendant la conception de *Mais où est Kiki ?*, ce sont ceux de René Pellos (*Les Pieds nickelés*) et les *Lucky Luke* de Morris.

H D R : Tout comme Will, Pellos est un auteur mésestimé. Cette formation que l'on fait vers dix ou douze ans, avant même de lire des livres d'art ou d'aller dans les musées, vous marque à jamais.
B : Et ce qui arrive après, comme les études en art, complète cette formation. Sans oublier la chance d'avoir des parents qui n'ont pas de préjugés, qui vous permettent de vous éduquer à l'image et, surtout, vous laissent faire le métier dont vous rêvez. C'est le cas de mes parents : ils nous soutiennent depuis toujours. La seule chose que ma mère m'a interdite, c'est le *Rahan trimestriel*. Elle trouvait ce personnage trop mal dessiné et les scénarios trop violents.
H D R : J'ai deux questions à te poser. La première est de savoir ce que vous comptez faire de la méchante de votre histoire ? Dans une case où vous la représentez, on dirait Choc *(p. 76, case 10)*. Et la

seconde, c'est comptez-vous faire une suite, la dernière case de votre album appelant à cela ?
B : Pour répondre à ta première question, non, je n'y ai pas pensé. Et à ta seconde, n'oublie pas que le scénario est signé de mon frère et que je l'ai scrupuleusement suivi… Mon frère a également lancé une autre piste non conclue, celle de la fille avec son père. C'est un roublard ! *(Rires.)*

Blutch, je voudrais évoquer le fait que vous avez fait une pause en plein album.
B : C'est vrai. C'était à la planche trente et une. Je n'en pouvais plus ! J'en ai profité pour signer un autre livre, *Variations*, entre 2015 à 2016.
H D R : Je peux comprendre ce coup de barre. C'est si dur de tenir des personnages de BD, qui plus est quand ce ne sont pas les siens.
B : Je trouve que cela se voit sur les premières cases de la page 32.

Hervé, qu'est-ce qui vous plaît dans le dessin de Blutch ?
H D R : Sa tenue ! Blutch a un dessin très classe, tout en étant populaire. De plus, contrairement à d'autres auteurs de sa génération, il a trouvé son écriture et fait en sorte de la renouveler sans cesse. Ce qui n'est pas le cas des auteurs comme Charles Burns ou Chris Ware, que j'adore pourtant. Cette impression de refuser les systèmes s'est vue renforcée avec sa relecture de *Tif et Tondu*
B : Ce qui m'embête chez Chris Ware, c'est que l'on voit trop le dispositif.
H D R : Surtout après autant d'albums. Et puis, il ne parle que de gens déprimés, contrairement à toi. *(Rires.)*
B : En bande dessinée, on peut être très vite piégé par le formalisme. Je n'ai pas vraiment de règles…
H D R : Qu'est-ce que tu aimes chez Forest ?
B : Si *Barbarella* est un livre marquant, mon livre préféré de cet auteur est *Mystérieuse : matin, midi et soir*. Il m'hypnotise littéralement.
H D R : Il aime les femmes, tout comme Will d'ailleurs. Et, comme par hasard, tu aimes ces deux auteurs.
B : Ce qui me chiffonne depuis toujours dans la bande dessinée, en tant que lecteur, ce sont ces dessinateurs qui ne savent pas représenter les femmes. J'essaie de faire en sorte que les miennes ne soient pas des stéréotypes, qu'elles soient réelles, charnelles, vibrantes et présentes. Will a ouvert une brèche avec Kiki.
H D R : Pas facile à cette époque, dans *Spirou*…
B : J'aime bien aussi la copine de mademoiselle Jeanne, dans *Gaston*.
H D R : En fait, ce qui me plaît chez toi, c'est ce côté découvreur, expérimentateur et qui s'intéresse, en même temps, à de grands classiques sans rechercher le cachet. Moi, j'en serais incapable ! Je serais enthousiaste une heure, le temps de me demander dans quelle galère je me suis embarqué.

> Mon modèle en BD a toujours été **le travail de Bilal et Christin** qui, à chaque album, se renouvelaient.
>
> BLUTCH

B : J'ai pensé cela ! Mais si j'avais voulu courir le cachet, j'aurais demandé à reprendre un *Lucky Luke*, un *Spirou* ou un *Blake et Mortimer*…
H D R : Tiens, cela me fait penser que je viens d'acheter les premiers recueils *Spirou*, de 1938, où figurent les *Tif et Tondu* de Dineur, le créateur de ces personnages. Au départ Tif est tout seul. Il rencontre Tondu sur une île. *(Sur ce, il va en chercher deux exemplaires.)*
B : C'est intéressant de voir comment ces journaux belges ont inventé une grammaire qui va influencer la génération qui suit. Pellos, lui, va déployer une grammaire différente, et c'est pourquoi il m'intéresse depuis toujours.
H D R : On vient toujours de quelque chose…

Sur ce, messieurs, nous devons libérer Blutch qui doit filer au *Figaro* pour une autre interview. Merci à vous deux pour cet entretien croisé. ■

© Blutch & Robber / Dupuis

Planche extraite de ***Gousse & Gigot***

© Anne Simon / Misma

En bande dessinée, **Anne Simon** creuse son propre sillon. Quand elle ne cosigne pas des biographies chez Dargaud, elle construit depuis près de vingt ans un monde à part, *Les Contes du Marylène*, peuplé de nombreux personnages, d'une chronologie bien établie, d'enjeux politiques majeurs et de faits sociaux curieusement proches des nôtres. Avec la parution de ***Gousse & Gigot***, son nouvel album chez Misma, on commence seulement aujourd'hui à saisir l'ampleur de son projet insensé. Un entretien en forme d'étape de parcours.

Un entretien avec **Ronan Lancelot**

ANNE **SIMON**
© Photo Estocafish

ANNE SIMON

CRÉATRICE D'UNIVERS

GOUSSE & GIGOT
PAR **ANNE SIMON**
Éditions MISMA
Album broché, 164 pages couleurs, disponible

Anne, pourquoi avez-vous choisi de faire vos études à Angoulême ?
Chez mes parents, je lisais des bandes dessinées, principalement des livres d'humour comme ceux de Reiser et Gotlib, mais aussi des journaux comme *Hara-Kiri*, *La Gueule ouverte*... Pour autant, je ne souhaitais pas forcément en faire moi-même. En revanche, je voulais faire les Beaux-Arts. Ayant grandi en région Poitou-Charentes, Angoulême me semblait être une destination pratique. On associe souvent l'école à la bande dessinée, mais tous les arts y sont proposés, abordés. J'y ai fait de la vidéo, de la photo, des installations... Et j'ai réalisé que, dans tout ce que je créais, j'avais besoin de raconter des histoires. Au cours de mon cursus, je me suis donc spécialisée en bande dessinée. Ce qui m'importait aussi, c'était l'autoédition. Il y avait un atelier sérigraphie, par exemple, que j'adorais. J'aimais le fait que mon travail soit dupliqué.

Pourquoi avoir enchaîné sur les Arts déco ?
Après l'obtention de mon diplôme en arts plastiques, je ne me sentais pas prête à entrer tout de suite dans la vie active. J'ai donc proposé ma candidature aux Arts déco, à Strasbourg et Paris, en équivalence, et j'ai eu les deux. J'ai choisi la capitale un peu au pif. C'était bien la première fois que j'entrais dans une école où les toilettes avaient été dessinées par Starck ! J'y ai appris l'illustration. Et, pour gagner ma vie,

J'ai réalisé un arbre généalogique dans *La Geste d'Aglaé*. Sans prétendre me comparer à Balzac, **je construis une comédie humaine à mon petit niveau.**

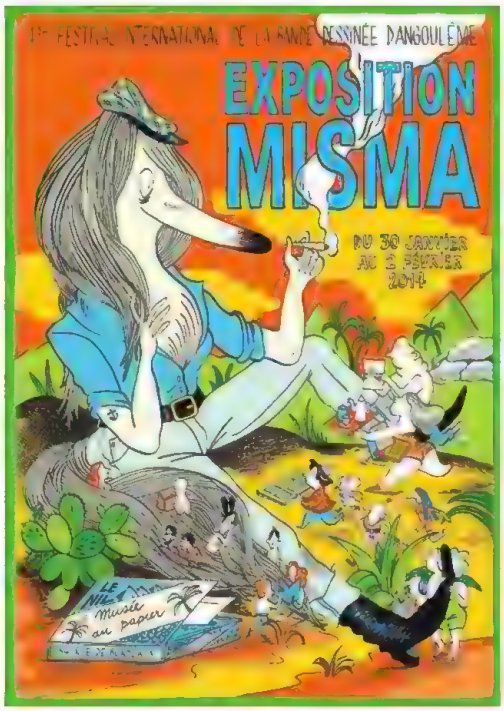
en dernière année, j'ai commencé à répondre à des commandes de Bayard Presse dans ce domaine. Au même moment, la toute jeune structure éditoriale Misma m'a adressé un courrier pour me proposer de participer à son premier collectif. Je connaissais déjà El don Guillermo, rencontré quelques années plus tôt à Angoulême. Avec son frère jumeau Estocafich et lui, nous ne nous sommes plus quittés. Avoir toutes les libertés que peut offrir la bande dessinée indépendante quand, par ailleurs, on travaille sur des commandes précises, c'est précieux. Sans cela, sans m'en rendre compte, mon dessin aurait pu se scléroser, ou tout du moins partir dans un style figé où je ne me serais pas reconnue.

Votre grande saga de romans graphiques, *Les Contes du Marylène*, a tout de suite commencé à prendre forme ?
Ce n'était pas du tout pensé comme tel, au départ. J'avais réalisé des histoires courtes dans *Dopututto*, la revue de Misma, et *Lapin*, celle de L'Association. Toutes se déroulaient avec des personnages différents, mais dans le même univers. Avec *La Geste d'Aglaé*, paru en 2012 chez Misma, j'ai rassemblé toutes ces histoires. C'était un exercice intéressant, mais je devais assumer de ressortir des vieilles histoires. Dans mon nouvel album, *Gousse & Gigot*, c'est la même chose. Ces deux personnages sont apparus pour la première fois en 2005. Quinze ans plus tard, j'ai tenté de donner de la cohérence à leurs diverses aventures.

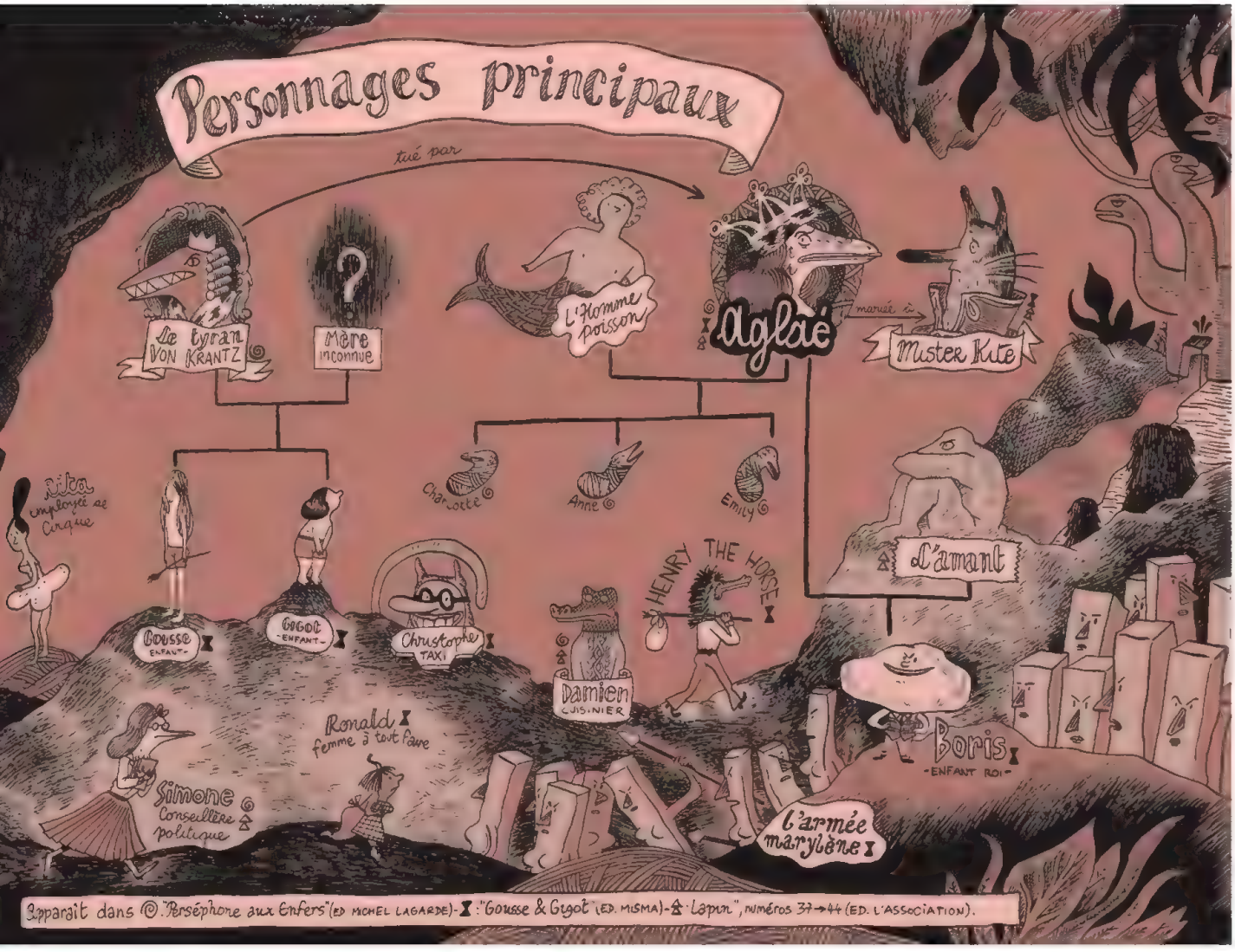
C'est justement grâce à ce type d'album que l'on distingue dans votre œuvre des lignes directrices fortes…
Il faut distinguer les albums en noir et blanc, *La Geste d'Aglaé* et *Boris l'enfant patate*, qui se suivent – où le pouvoir passe d'une main à l'autre dans le pays de Marylène et qui sont des créations pures – de ceux qui ont des pages en couleurs, qui sont des compilations transversales, comme *Cixtite impératrice* paru en 2014 ou *Gousse & Gigot*. J'ai aussi choisi de mettre en couleurs *Cixtite*, par exemple, afin d'avoir une lecture différente de la prépublication dans *Lapin*.

Il y a de quoi s'y perdre…
Quand je commence un livre, c'est toujours le bazar ! Sur *Gousse & Gigot*, je vois forcément comment mon dessin a évolué. Mais la composition demeure un travail vraiment intéressant, qui touche inévitablement à sa fin puisque je n'ai plus d'histoires courtes éparpillées à rassembler après ce nouvel album. J'ai pris le temps de poser les choses. *Les Contes du Marylène* tiendront en dix albums en tout, et j'ai déjà trouvé les titres de chacun d'entre eux. J'ai aussi ménagé des blancs dans ma trame narrative, de manière à pouvoir développer des thèmes laissés en jachère dans certains d'entre eux d'une autre manière, un peu comme des *spin offs*. Je pense qu'à mes quatre-vingt-cinq ans, en maison de retraite, j'y serai encore ! Il me reste beaucoup de choses à dire…

SÉRIE
LES CONTES DU MARYLÈNE
PAR **ANNE SIMON**
Éditions MISMA
2012 · ***LA GESTE D'AGLAÉ***
2014 : ***CIXTITE IMPÉRATRICE***
2018 . ***BORIS, L'ENFANT PATATE***
2020 . ***GOUSSE & GIGOT***



Affiche pour les éditions Misma
© Anne Simon / Misma



La Geste d'Aglaé : arbre généalogique
© Anne Simon / Misma

Dès *La Geste d'Aglaé*, vous abordez beaucoup la question du féminisme. Était-ce volontaire ?
C'est arrivé malgré moi. Tout comme il est énormément question de la société de consommation et du capitalisme dans *Boris*, je me cache derrière la fiction pour parler de sujets qui me tiennent à cœur.
De fait, ces thèmes ressurgissent tout naturellement. Dans *Gousse & Gigot*, un album transversal, aucune des deux sœurs ne souhaite prendre le pouvoir. C'est donc un album politiquement moins engagé jusqu'à ce que Boris devienne un tyran. Avant lui, le pays allait très bien grâce à l'autogestion. Quand l'enfant patate monte sur le trône, il y introduit les inégalités, l'alcool… Et Gousse, en particulier, se prend cette transition de plein fouet.

***Cixtite impératrice* se déroule en Tchitchinie, un endroit pas tendre pour les hommes…**
Pour cet album prépublié en partie dans *Lapin*, j'avais visité la Cité interdite à Pékin, où j'ai découvert l'histoire de l'impératrice douairière Cixi. Elle castrait les hommes pour en faire des esclaves eunuques ! Leur souffrance était intenable. J'ai donc inventé un pays qui se situerait à côté du Marylène, où une impératrice se comporterait de manière similaire.

Toute votre saga est désormais en place ?
J'ai réalisé un arbre généalogique dans *La Geste d'Aglaé*. Sans prétendre me comparer à Balzac, je construis une comédie humaine à mon petit niveau. J'adore aussi les Rougon-Macquart. La déchéance du peuple marylène qui sombre dans l'alcool a été fortement inspirée par *L'Assommoir* de Zola. J'espère pouvoir consacrer un livre à chacun des personnages importants de cet arbre généalogique. Que tous les livres se recoupent, mais que l'on puisse les lire individuellement – en évitant de glisser des astérisques à toutes les pages –, c'est toute la difficulté de l'exercice. Ma partie préférée de la création, c'est vraiment la phase de structure et d'écriture. Quand l'histoire est établie, j'ai l'impression d'avoir terminé mon travail. Ensuite, il faut passer au dessin… Je ne suis pas assez douée pour être écrivaine, donc je dois en passer par là.

Vous n'improvisez jamais ?
Au début, c'était souvent le cas. Quand on a l'angoisse de la page blanche, l'improvisation permet de se jeter à l'eau. Aujourd'hui, la part d'improvisation devient plus réduite. Lorsque je construis mon squelette narratif, chapitre après chapitre, je ne m'impose pas de nombre de pages et je ne réalise pas de story-board : je me lance directement. C'est donc de « l'improvisation cadrée ».

EN QUELQUES DATES

1980 : naissance à La Crèche, dans les Deux-Sèvres

2004 : lauréate du concours Jeunes Talents du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême

2006 : parution de *Perséphone aux enfers*, éd. Michel Lagarde.

2011 : *Freud*, scénario de Corinne Maier, éd. Dargaud

2013 : *Marx*, scénario de Corinne Maier, éd. Dargaud

2015 : *Einstein*, scénario de Corinne Maier, éd. Dargaud

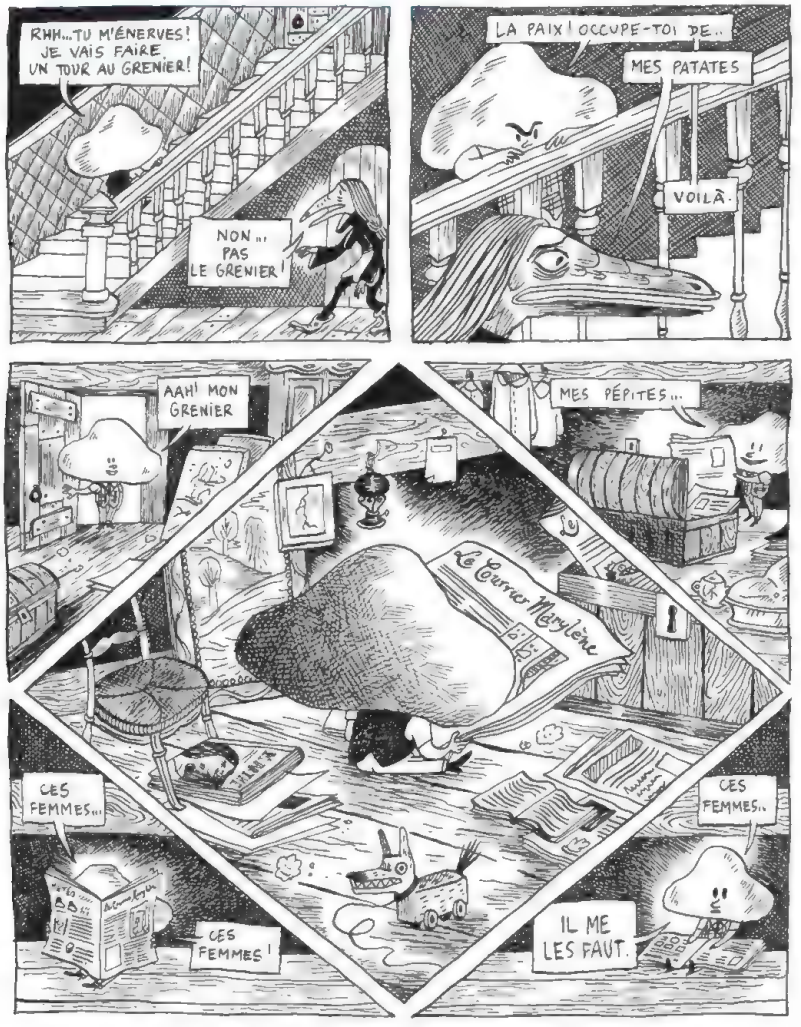
2016 : *Encaisser !* éd. Casterman

2019 : *L'Homme à la fourrure*, scénario de Catherine Sauvat, éd. Dargaud

Il n'y a aucune censure dans vos albums.
Non. Et mes deux éditeurs chez Misma n'y trouvent rien à redire. Ils ont un rôle primordial pour me motiver. Nous sommes amis, et cette proximité leur permet de me dire ce qu'ils pensent vraiment de mon travail, et je leur fais confiance pour cela. Je fonctionne de la même manière avec Pauline Mermet, chez Dargaud, ou Lisa Mandel pour la collection Sociorama, chez Casterman. Avec Misma, le lien est peut-être encore plus fort. Ils continuent à soutenir mes livres même si les ventes restent assez confidentielles, ce qui me va car je ne vise pas le million d'exemplaires non plus avec cette série. Les biographies dessinées chez Dargaud se vendent mieux. Freud fait plus vendre qu'Anne Simon. J'ai d'ailleurs réalisé que les lecteurs pouvaient être radicalement différents d'un livre à l'autre. Sans faire de généralité, les vases sont peu communicants.

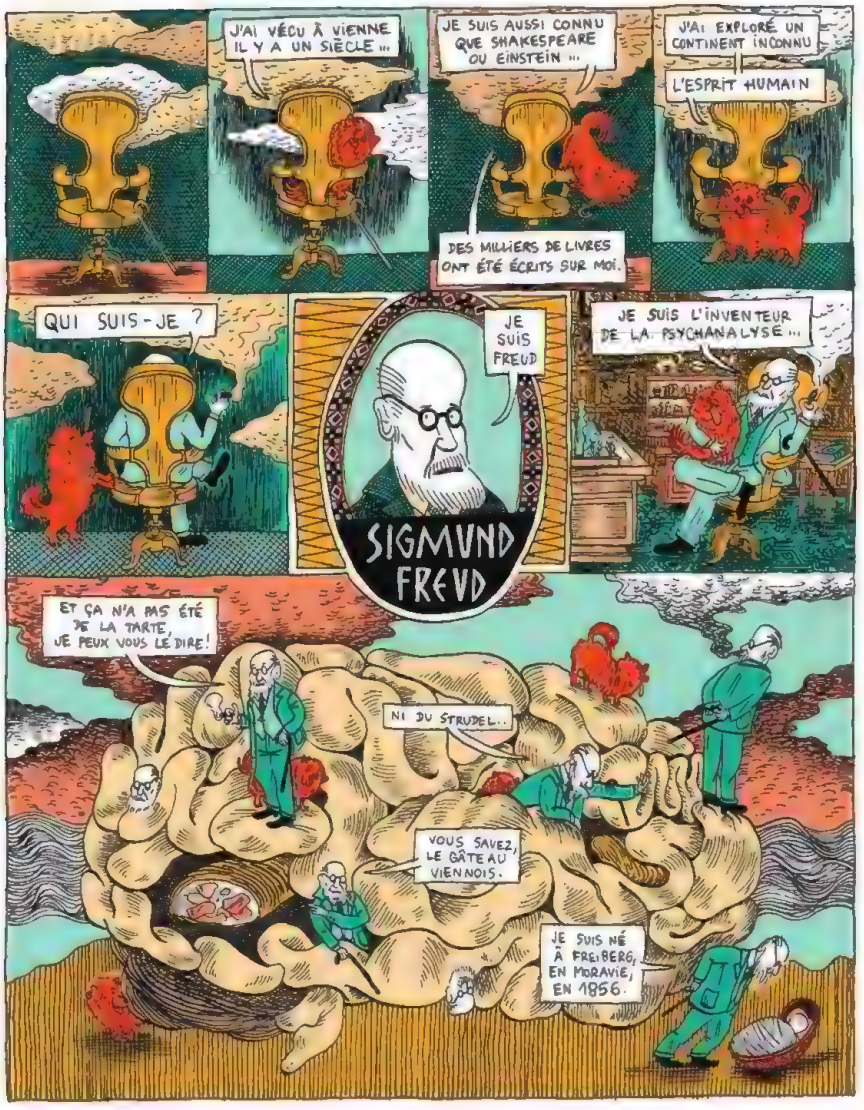
***Freud, Marx, Einstein, L'Homme à la fourrure*... Qu'est-ce qui vous a semblé intéressant dans ces biographies chez Dargaud ?**
C'est la maison d'édition qui m'a proposé ces projets, un peu avant que la mode ne soit aux biopics. L'idée d'une biographie me semblait rébarbative. Je voulais donc trouver une manière originale de le faire. Pour le premier, *Freud*, la chance a été que mon éditrice Pauline Mermet propose à Corinne Maier, une psychanalyste, de se pencher sur le sujet. Cette dernière ne connaissait rien à la bande dessinée. Et je ne m'y connaissais pas plus dans son domaine. Nous étions deux novices, et le duo a bien fonctionné. C'était la première fois que je travaillais sur un album entier avec quelqu'un, et elle m'a laissé beaucoup de liberté. Financièrement, les moyens d'une petite structure ne sont pas les mêmes qu'une grande. Cela fait un bon équilibre avec ce que je fais chez Misma. Parfois, je ne peux plus voir mes personnages du Marylène en peinture ! Il me faut donc des pauses, de manière à pouvoir être heureuse de les retrouver par la suite.

N'est-ce pas une manière de faire également évoluer votre dessin ?
Faire les biographies dessinées ou des travaux de commande me permet de multiplier les expériences graphiques. Cela me force à dessiner des choses qui me sortent de ma zone de confiance. Je ne suis pas très à l'aise pour dessiner les hommes, par exemple. Les biographies réalisées chez Dargaud m'ont permis de creuser le problème. Trouver des astuces me permet de ne pas m'ennuyer. Je suis convaincue que les lecteurs peuvent sentir quand les dessinateurs s'ennuient. Je joue souvent avec les cadres et les cases de mes pages pour rompre la monotonie.



Boris l'enfant patate
© Anne Simon / Misma

Une planche de *Freud*
© Maier & Simon / Dargaud


J'AI VÉCU À VIENNE IL Y A UN SIÈCLE...
JE SUIS AUSSI CONNU QUE SHAKESPEARE OU EINSTEIN...
J'AI EXPLORÉ UN CONTINENT INCONNU
L'ESPRIT HUMAIN
DES MILLIERS DE LIVRES ONT ÉTÉ ÉCRITS SUR MOI.
QUI SUIS-JE ?
JE SUIS FREUD
JE SUIS L'INVENTEUR DE LA PSYCHANALYSE...
SIGMUND FREUD
ET ÇA N'A PAS ÉTÉ DE LA TARTE, JE PEUX VOUS LE DIRE!
NI DU STRUDEL..
VOUS SAVEZ, LE GÂTEAU VIENNOIS.
JE SUIS NÉ À FREIBERG, EN MORAVIE, EN 1856.

Je travaille à la plume, sur papier. J'ai essayé beaucoup d'outils avant, mais **c'est ce qu'il y a de plus sensuel.** On peut faire des pleins et des déliés, corriger plus facilement ses erreurs, et rien que le fait de tremper ma plume dans l'encrier est agréable !

Techniquement, quels outils employez-vous ?
Je travaille à la plume, sur papier. J'ai essayé beaucoup d'outils avant, mais c'est ce qu'il y a de plus sensuel. On peut faire des pleins et des déliés, corriger plus facilement ses erreurs, et rien que le fait de tremper ma plume dans l'encrier est agréable ! Tout comme le bruit de la plume sur le papier. Deux cent vingt-quatre grammes, c'est parfait. En ce moment, j'ai envie de réaliser toutes les scènes importantes des *Contes du Marylène* en grand format et en couleur directe, mais il faudrait avoir le temps... Je pense au couronnement d'Aglaé, par exemple. À travers mon récit, j'aborde des thèmes comme l'adultère, la prostitution, les enfants illégitimes... Tout ce que l'on retrouve dans des tableaux inspirés de la mythologie.

Cela constitue, justement, le point de départ des *Contes du Marylène* ?
Dans *Perséphone aux enfers*, mon tout premier livre publié par Michel Lagarde, qui était le résultat de mon diplôme aux Arts déco, Aglaé apparaissait déjà sur quelques pages. J'avais interprété le mythe de Perséphone à ma sauce. Le rapport aux femmes s'avère central dans mon travail, même si je ne me suis jamais dit que j'allais faire de la bande dessinée féministe. J'ai toujours assumé de l'être dans ma vie, mais cela n'a jamais été intentionnel dans mon activité professionnelle.

Quel regard portez-vous sur l'évolution de la place des femmes dans la BD ?
Dans les années 1990, j'ai découvert la québécoise Julie Doucet. J'ai le sentiment qu'à cette époque, les femmes ont commencé à traiter de sujets qui intéressaient les lectrices. La bande dessinée a vraiment changé à ce moment-là. Je ne veux pas faire de raccourcis faciles, mais pendant un long moment – Claire Bretécher, son œuvre et son public mis à part –, la bande dessinée était peuplée de lecteurs qui cherchaient à lire des albums représentants des nanas à gros nibards et à moitié à poil. Grâce à l'autobiographie, avec Julie Doucet ou Marjane Satrapi, mais aussi avec les auteurs de L'Association, d'autres manières de s'exprimer ont émergé. Je m'inscris dans cette tendance, mais cela va être long. Les autrices de ma génération – comme Catherine Meurisse, Aude Picault ou Claire Bouilhac – se trouvent dans la même situation que moi. Émilie Plateau, Delphine Panique, Sandrine Martin, Oriane Lassus..., toutes les dessinatrices vous le diront : pendant des années, nous étions invitées à participer à des tables

rondes uniquement parce que notre dénominateur commun était d'être des femmes, alors que nous n'avions rien à voir les unes avec les autres. C'était assez agaçant.
Ensuite est arrivée la vague « *girly* ». Et on nous a expliqué que la bande dessinée faite par des filles et pour des filles devait forcément aborder des thèmes importants… comme celui de ne pas trouver des chaussures à sa taille dans un magasin. Il n'y a pas si longtemps que ça encore a surgi cette affaire, à Angoulême, où aucun des albums sélectionnés n'était signé par une autrice, ce qui nous rendait inexistantes ! Merci à Riad Sattouf d'être monté au créneau, même s'il est paradoxal que les choses aient changé justement parce que c'était un homme, Riad, qui en avait parlé ! Comme tous les combats, c'est très long. On aura réussi quand la question ne sera plus de savoir si on parle d'auteur ou d'autrice, mais juste de bon ou de mauvais album.

Pendant des années, nous étions invitées à participer à des tables rondes **uniquement parce que notre dénominateur commun était d'être des femmes**, alors que nous n'avions rien à voir les unes avec les autres. C'était assez agaçant.

Vous évoquiez l'autobiographie. En avez-vous déjà fait ?
J'ai publié ma première page dans le magazine *Jade*. J'avais rencontré la rédaction à Angoulême lorsque j'étais étudiante. Je n'avais pas de scanner, et je n'y connaissais rien… J'ai raconté cela dans la seule histoire autobiographique que je me suis permise. C'était pour un album collectif, à l'occasion des vingt ans de la maison d'édition 6 pieds sous terre. Le reste du temps, je me cache derrière la fiction.

Quel rapport entretenez-vous avec vos livres ?
Je les trouve beaux, mais je suis très gênée que les gens les lisent ! C'est un peu paradoxal, je m'en rends bien compte. Aujourd'hui, je me dis que je ne me retourne pas et j'avance. Autre paradoxe, les histoires de *Gousse & Gigot* avaient tout d'abord paru en deux parties, dans des petits formats. Le premier étant vraiment trop faible, je ne l'ai pas repris pour le volume qui vient de paraître. On y trouve plus de neuf que de vieux, car j'ai refait pas mal de dialogues, ajouté beaucoup de pages, dont une histoire que j'avais réalisée à l'occasion des « 24 heures de la bande dessinée » à Angoulême, en 2008, et qui me plaisait encore. J'ai glissé quelques interludes avec le personnage de Simone, qui prendra de l'importance dans les prochains tomes…

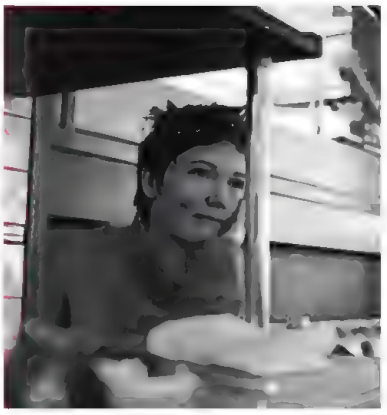
Vous vous êtes fixé un calendrier ?
J'aimerais faire un album par an, mais c'est trop intense. Au départ, il n'y avait aucune contrainte de temps avec Misma. Mais maintenant que la structure travaille avec le diffuseur Les Belles Lettres, on doit prévoir les parutions bien à l'avance. Je compte sur un volume tous les deux ans. Avoir cette contrainte est motivant.

Quels sont vos autres projets ?
Je travaille sur la Renaissance française pour *La Revue dessinée*, en coédition avec La Découverte, et en duo avec un historien. Il faut que cela soit juste, que les dialogues soient naturels et que le tout soit historiquement correct.
Je continue aussi de réaliser quelques illustrations pour la jeunesse. Pour le prochain volume des *Contes du Marylène*, j'ai obtenu une bourse de la villa Yourcenar pour le mois de juin prochain, ce qui va grandement m'aider.

Illustration pour les éditions Misma
© Anne Simon / Misma

Planche extraite de ***Gousse & Gigot***

© Anne Simon / Misma



GABRIELLE **PIQUET**
© Photo Jean-Yves Dana

En à peine plus d'une poignée d'albums, **Gabrielle Piquet** a imposé une patte immédiatement reconnaissable. Ses pages, méticuleusement structurées, dans la délicatesse de la prose et la pureté du trait, placent en leur centre des êtres solitaires mais opiniâtres. À la fois minimal et dense, le dessin de la Parisienne de quarante ans – lauréate du prix Töpffer international, en 2010, pour *Les Enfants de l'envie* – sonde les âmes avec subtilité. Avec toujours autant de bienveillance, Gabrielle Piquet raconte l'histoire de Charles Hamilton, Écossais nanti et dépressif qui décida, un beau jour, de s'allouer les services d'un ermite ornemental, et de sa fille Sophia. Sa ***Mécanique du sage*** déploie toute la grâce d'une ligne à suivre.

Un entretien avec **Cathia Engelbach**

CHARLES HAMILTON A TOUT POUR ÊTRE HEUREUX

GABRIELLE PIQUET

LA **SAGESSE** DE LA LIGNE

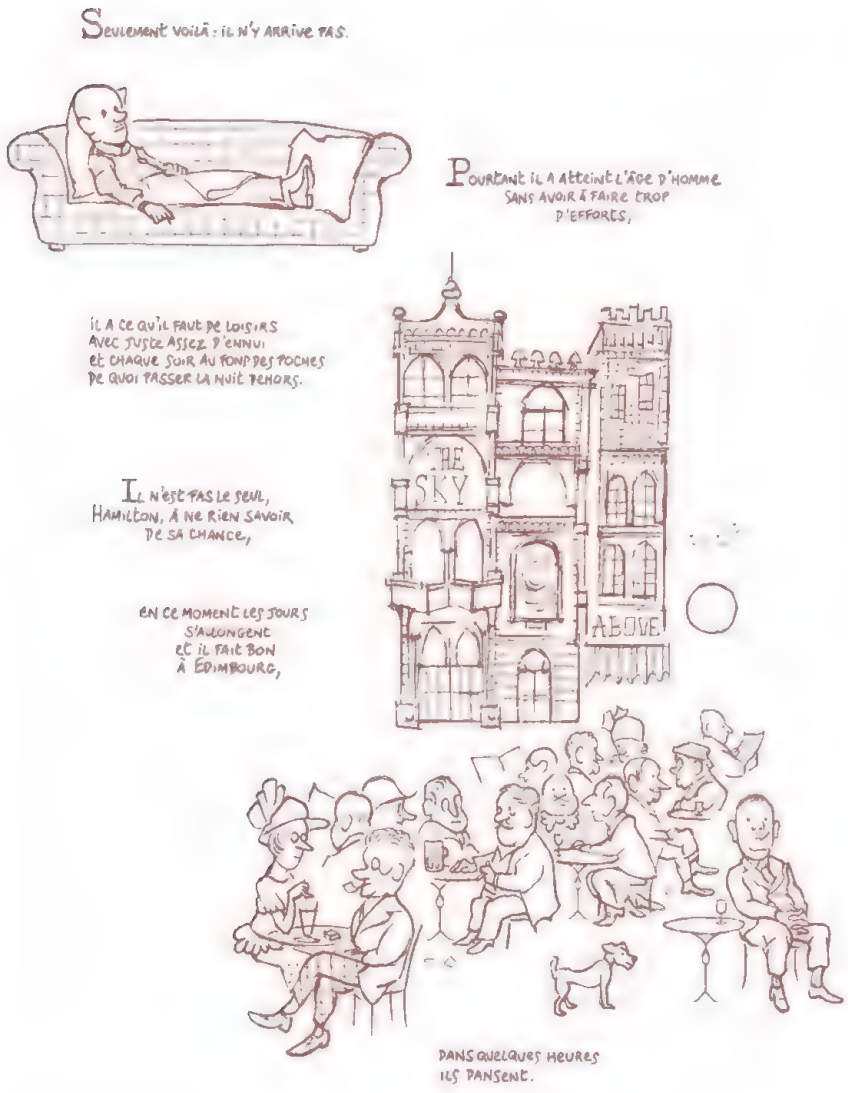
© Gabrielle Piquet / Atrabile

LA MÉCANIQUE DU SAGE
PAR **GABRIELLE PIQUET**
Éditions ATRABILE
Album broché avec rabats,
96 pages en bichromie,
d sponible

Comment construisez-vous vos paysages et toute l'architecture accueillant vos histoires ? Les lieux que vous mettez en scène sont-ils issus d'une géographie existante ou correspondent-ils plutôt à un agglomérat d'endroits, réels ou imaginaires ?
L'histoire de *La Mécanique du sage* se passe à Édimbourg. Si je me suis inspirée d'anciennes photographies de la ville, de manière générale, je n'aime pas tellement marquer les lieux. Les décors de mes histoires sont un agglomérat de choses : à quelques exceptions près, l'endroit précis où elles se déroulent n'est qu'un détail Que l'on ressente fortement l'atmosphère, les « ondes » du lieu – la montagne dans *Arnold et Rose* ou le bord de mer dans *Les Idées fixes* –, est à l'inverse capital et constitue une part importante de mon travail graphique.

Comment retranscrivez-vous ces différentes ambiances ?
J'évite de trop m'accrocher à la documentation photographique que je consulte et aux décors que je prends pour modèles pour dessiner. J'ai le sentiment qu'en m'y attachant trop, le dessin deviendrait figé et sans âme. Je contemple donc les photos longtemps, comme pour m'en imprégner, et puis je ne les regarde plus pendant plusieurs semaines. J'y reviens ensuite, et je commence à dessiner d'après elles. Il y a sans doute, pendant ce long temps de latence, tout un travail de distanciation et de réinterprétation qui se produit.

Une planche de *La Mécanique du sage*
© Gabrielle Piquet / Atrabile


SEULEMENT VOILÀ : IL N'Y ARRIVE PAS.
POURTANT IL A ATTEINT L'ÂGE D'HOMME SANS AVOIR À FAIRE TROP D'EFFORTS,
IL A CE QU'IL FAUT DE LOISIRS AVEC JUSTE ASSEZ D'ENNUI ET CHAQUE SOIR AU FOND DES POCHES DE QUOI PASSER LA NUIT DEHORS.
IL N'EST PAS LE SEUL, HAMILTON, À NE RIEN SAVOIR DE SA CHANCE,
EN CE MOMENT LES JOURS S'ALLONGENT ET IL FAIT BON À EDIMBOURG,
THE SKY
ABOVE
DANS QUELQUES HEURES ILS DANSENT.

C'est **une vraie jubilation d'imbriquer des éléments fictifs dans des événements ayant réellement existé.** Quand j'y parviens, j'éprouve vraiment le sentiment d'avoir réussi à assembler les pièces d'un puzzle complexe !

D'un point de vue narratif, comment parvenez-vous à imbriquer la fiction dans le réel ? Par exemple, comment broder autour de Charles Hamilton et de son « ermite ornemental » ? Et d'où vous est venue l'idée de romancer sa vie ?
C'est une vraie jubilation d'imbriquer des éléments fictifs dans des événements ayant réellement existé. Quand j'y parviens, j'éprouve vraiment le sentiment d'avoir réussi à assembler les pièces d'un puzzle complexe ! J'ai découvert il y a quelques années l'existence des ermites ornementaux, et cela a été un véritable coup de foudre ! En faisant des recherches, je suis tombée sur une « fantaisie » écrite par Francis Mizio à ce propos. Au nombre des métiers dits « oubliés », il en parlait avec tant d'humour que cela m'a vraiment donné envie d'en faire le sujet d'un livre. Charles Hamilton, qui a bel et bien existé au XVIIIe siècle, avait passé une annonce pour recruter un ermite. J'ai alors imaginé quelle personne il avait pu être, quelles motivations avaient pu être les siennes pour en arriver là, si je puis dire, je lui ai trouvé un tempérament et, en quelques semaines, une histoire m'est venue.

Quels matériaux utilisez-vous ? Vos techniques évoluent-elles au fil des années ou en fonction de vos albums ?
Pour *La Mécanique du sage* et *La Nuit du Misothrope*, j'ai travaillé au stylo-bille. En ce moment, je reviens au feutre fin, à l'encre noire. Je n'utilise donc pas toujours le même outil. Je ne fais jamais de crayonnés préparatoires de mes dessins. C'est-à-dire que je découpe le livre pour être à peu près certaine du nombre de planches et du rythme de l'ensemble, puis je « jette » des dessins sur le papier qui correspondent, grosso modo, à ce que j'ai l'intention de formuler à telle ou telle page. Mais quand vient le moment de dessiner, je me lance sans filet. Et comme le résultat me convient rarement, je coupe, colle et recolle... Ce qui fait que mes originaux sont d'épaisseur variable et difficilement présentables ! Le choix de l'outil est important car il me fait tout simplement dessiner autrement à chaque fois. En ce moment, je me lasse du stylo-bille, comme si j'étais – pour l'instant – arrivée au bout de ce que je pouvais faire grâce à lui. Mais revenir au feutre n'est pas une mince affaire ! Il me semble devoir tout réapprendre. J'éprouve ce sentiment de chute, de perte, à chaque fois que je termine un livre, comme si, graphiquement, il me fallait tout reprendre à zéro. C'est une zone de doute un peu désagréable mais nécessaire, car j'aurais sans cela le sentiment pénible de me répéter et, surtout, je m'ennuierais beaucoup.

Détail d'une planche
© Gabrielle Piquet / Atrabile

Selon vous, que peut exprimer le noir et blanc que la couleur ne peut pas ?
J'ai longtemps pensé que le travail de la couleur n'était pas pour moi. J'avais sans doute d'autres chantiers à mener : écrire, travailler le trait. Il me semblait – à tort – que la couleur allait à l'encontre d'un travail d'épure. Aujourd'hui, je crois au contraire qu'elle peut soutenir cette démarche. J'y travaille en ce moment, et je tâtonne beaucoup. Sans jouer les puristes, un simple trait, nu, m'émeut souvent plus qu'une savante élaboration de couleurs. La couleur peut vite étouffer le trait de la même manière que trop d'artifices finissent par masquer la beauté naturelle de quelqu'un. Le trait, dans sa solitude, oblige l'œil à se concentrer sur une sorte d'essentiel, ce qui peut aussi, et je l'entends souvent, paraître austère et sans beaucoup d'attrait. Mais il a à mes yeux autant de force qu'une écriture – il en est d'ailleurs une. Le trait peut n'avoir besoin d'aucun habillage, tout comme les mots d'un écrivain ont, pour chaque lecteur qui les découvre, leur propre couleur.

Comment pensez-vous la répartition des mots et de l'image, du texte et du dessin ? Lequel vient le plus souvent illustrer l'autre ?
Ces dernières années, c'est le texte qui vient illustrer l'image, même si l'idée qui sous-tend le dessin est déjà là. Mais cela pourrait tout à fait être l'inverse. Souvent, le dessin est, chez moi, une sorte de pas de côté : il complète ou contredit le propos et laisse une marge de manœuvre, d'interprétation au lecteur. Il me fait aussi écrire des choses que je n'aurais sans doute pas écrites spontanément. Par exemple, il m'arrive de dessiner une scène qui n'a *a priori* rien à voir avec mon propos. Dans ces cas-là, je l'observe longtemps, puis des mots finissent toujours par venir. Une cohérence arrive ; le fil de la narration que je pensais rompu continue finalement de se dérouler. Il y a là quelque chose qui relève presque de la magie !

Vos mots arrivent et, avec eux, beaucoup de poésie ! D'où vous vient ce penchant pour la rime interne ?
En fait, je n'ai aucun penchant naturel pour la rime ! Je la subis de plein fouet ! Et cela me désespère parfois. Heureusement que ce n'est pas le cas à l'oral, ce serait vraiment très pénible pour tout le monde. L'écriture me vient tout simplement comme ça, et j'enrage car je dois presque systématiquement reprendre mes phrases pour tenter de gommer ce tic. La scansion me colle littéralement à la peau ; je donnerais cher pour me débarrasser de ce métronome intérieur. Mais pour l'instant, il est plus fort que moi !

Et ce penchant pour le « désuet » ?
La langue me vient comme ça... On dirait que je me suis trompée d'époque. J'ai tout à fait conscience de ce curieux côté « daté », mais je n'ai que peu de prise là-dessus. Graphiquement, il me vient sans doute de mon goût pour le travail de dessinateurs d'un autre temps. Je suis tombée très jeune en arrêt devant des dessins de George Grosz *(peintre et caricaturiste allemand du mouvement dadaïste, mort en 1959 à Berlin).* Le choc a été immense, à tel point qu'il a dû, à mon insu, représenter quelque chose de l'ordre de la référence absolue, tel un horizon impossible à atteindre... Et puis, si « désuet » signifie ne pas être à la mode, eh bien, je le prends plutôt comme un compliment ! J'ai aussi un côté décalé dans mon rapport à notre monde. J'ai ce grand besoin de garder un pied « dehors ». C'est comme si, sans comprendre vraiment pourquoi, je ne parvenais pas à accéder au caractère contemporain des choses.

C'est peut-être la raison pour laquelle on parle beaucoup de mélancolie pour qualifier votre œuvre. Mais il y a aussi des notes d'humour et un équilibre qui se cherche, en permanence, entre la quiétude et l'inquiétude, ainsi qu'une certaine musicalité qui se dégage dans les pages très épurées ou plus pleines. C'est une œuvre de contrastes...
Je ne saurais dire s'il s'agit d'une œuvre de contrastes. Il y a en tout cas une recherche permanente d'équilibre

BIO EXPRESS

1979 : naissance à Paris

1998-2001 : études en sciences politiques et de chinois, puis entrée à l'École européenne supérieure de l'image, à Angoulême

2006 : obtention du diplôme national d'arts plastiques

2007 : publication de son premier ouvrage, *Trois fois un*, une adaptation de trois nouvelles de Tonino Benacquista

2010 : lauréate du prix international Rodolphe-Töpffer de la Ville de Genève pour *Les Enfants de l'envie*

2017 : primée par le prix littéraire des lycéens et apprentis de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur pour *La Nuit du Misothrope*

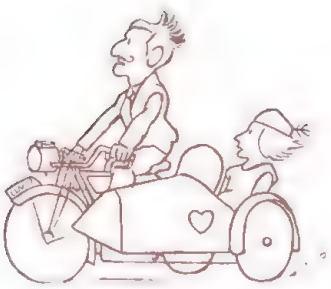
entre le vide et le plein – si tant est que l'on puisse utiliser ce dernier terme, vu l'importance laissée au blanc de la page ! Disons plutôt un équilibre entre la présence et l'absence, l'apparition et la disparition d'un trait et d'un propos que j'espère ni trop bavard ni trop austère. Et en effet, on me parle beaucoup de cette mélancolie… J'entends cela, mais je trouve le mot trop grave. Je parlerais plutôt d'une inquiétude, au sens d'un indécrottable souci existentiel, impossible à fuir. Mes personnages en sont frappés, chacun à sa manière et souvent de façon un peu caricaturale. Souvent teintée d'urgence et maladroite, cette inquiétude a donc de quoi faire rire ou pleurer…

La quête de soi et celle de l'autre parcourent vos albums. Tous vos personnages semblent être en chemin, et tout se trace très lentement, comme un long apprentissage.
Mes personnages ont souvent un gros dossier à régler ou en sont convaincus. C'est une exigence qu'ils s'infligent à eux-mêmes. Ils ont le sentiment que quelque chose d'essentiel leur fait défaut, les empêche. Ils cherchent ainsi des réponses extérieures à leur malaise, qu'ils trouvent momentanément dans des amours ou des idoles. Les (més)aventures que je leur imagine deviennent de bons prétextes à susciter chez eux un changement.

Pourrait-on dire que tous se battent à leur façon pour atteindre un idéal ?
Pour atteindre une meilleure version d'eux-mêmes, oui, sans doute. Beaucoup se lancent à la poursuite d'un absolu, avec ce risque de les rendre aveugles et sourds à tout le reste.

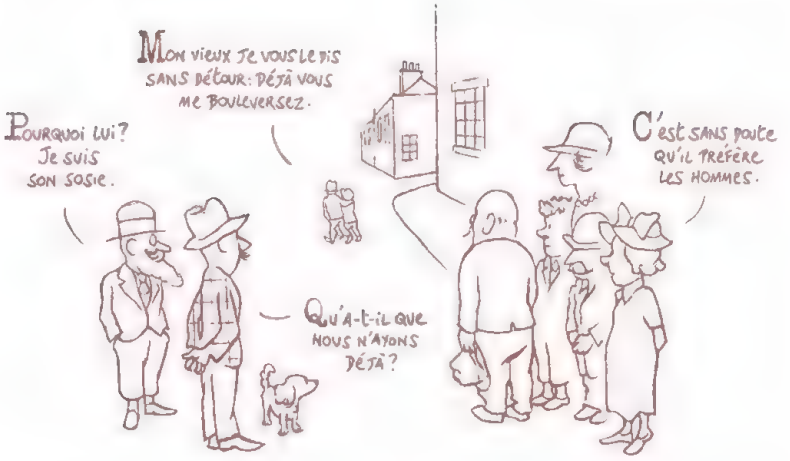
Vos personnages sont aussi très souvent souffrants, que ce soit moralement ou physiquement. Pour quelle(s) raison(s) ?
Parce que, pour en sortir, cette souffrance les oblige justement à se mettre en chemin. Ils ont une nuit à traverser. Mais tous leurs tourments sont – dans une moindre mesure, on l'espère ! – aussi les nôtres. Disons que j'aime forcer le trait. Dans *La Mécanique du sage*, on pourrait dire de Charles Hamilton qu'il souffre d'une forme de bipolarité. Ce qui m'intéresse ici ne relève pas de sa maladie en elle-même, mais de la manière dont nous abordons tous les hauts et les bas de l'existence.

Vous dites être plus influencée par le dessin de presse que par la bande dessinée. Quelles sont vos références principales ?
Je lis très peu de bandes dessinées, et je suis plus naturellement attirée par le livre dessiné et le dessin de presse. Ce n'est pas que le médium me rebute, mais je crois être si sensible au trait et à une forme d'épure que mon œil a un peu vite tendance à y voir des choses en trop. Karl Arnold, Erich Ohser, Saul Steinberg, William Steig, Sławomir Mrożek… Je pourrais citer une centaine de dessinateurs dont le travail m'accompagne. Je suis également une grande admiratrice de l'art japonais – les fameux dessins abrégés de Keisai sont, pour moi, un ravissement –, de l'expressionnisme allemand, mais aussi de l'art de David Hockney ou de Pierre Soulages.



© Gabrielle Piquet / Atrabile

Quelle importance a pour vous l'onomastique, l'étude des noms propres ? Vous choisissez beaucoup de vos noms et prénoms pour leur symbolisme littéraire (le Misothrope) ou bien pour leur étymologie (par exemple, Sophia, la sagesse ; Anicet, l'invincible). Y a-t-il une volonté d'en faire des allégories – même si vous les renversez, aucune figure n'étant chez vous figée ?
Oui, il y a de ça, c'est vrai, mais je ne parlerais pas de volonté, mais d'un mouvement de l'inconscient, chez moi, qui m'emmène toujours du côté de l'allégorie. À vrai dire, je ne sais pas très bien comment expliquer cela. Dans *La Mécanique du sage*, j'ai joué avec les noms, et l'on peut (si on veut !) y trouver des clés. Je suis toujours ravie et étonnée des combinaisons et autres associations que font certains lecteurs. Et j'avoue que celles-ci m'échappent très souvent. Cela peut sembler incroyable, mais dans *La Nuit du Misothrope*, où quelqu'un disparaît dans la nuit du 3 au 4 août, j'avais cru choisir cette date par hasard. Un lecteur m'a rappelé que la nuit du 4 août 1789 fut celle de la suppression des privilèges féodaux. Alors quel lien mon inconscient a-t-il fait entre ce fait historique et la disparition d'habitants solitaires d'un vieux quartier ? Allez savoir !


MON VIEUX JE VOUS LE DIS SANS DÉTOUR : DÉJÀ VOUS ME BOULEVERSEZ.
POURQUOI LUI ? JE SUIS SON SOSIE.
C'EST SANS DOUTE QU'IL PRÉFÈRE LES HOMMES.
QU'A-T-IL QUE NOUS N'AYONS DÉJÀ ?

Détail d'une planche
© Gabrielle Piquet / Atrabile

LES ARTS DESSINÉS

JEUNESSE

106

DANIEL CACOUAULT

De l'autre côté du tableau |

114

ALESSANDRA MARIA

Peau d'âne, version ombre et lumière |

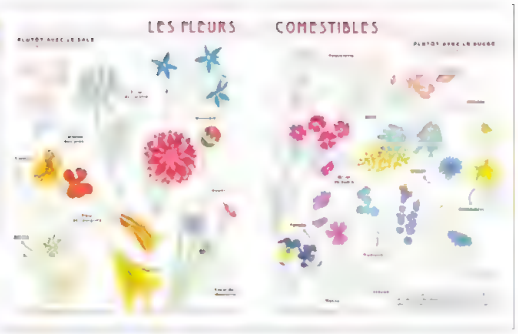
108

PÉNÉLOPE BAGIEU

Actus

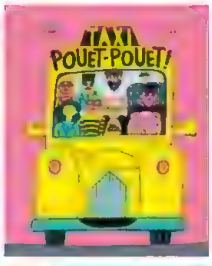
Plus naturel que le bio

Au-delà d'apprendre les principes de la nourriture saine, économique et facile à préparer, ***Cuisine des bois et des forêts*** est la solution ultime pour obliger les enfants à délaisser leurs consoles de jeux pour aller faire les courses dans la nature. Présenté en fiches simples à décortiquer, ce livre regroupe une cinquantaine de recettes simples à réaliser ainsi que des activités ludiques sur des dessins de **Laure Van der Haeghen** et des textes de **Justine Gautier**. Ce livre magnifique de par son inventivité est indispensable. **GV**



CUISINE DES BOIS ET DES FORÊTS
Par Gautier & Van der Haeghen, éditions Thierry Magnier
livre relié dès 6 ans, 96 pages couleurs, 21,50 €, disponible

Le marché Gallimard Jeunesse



Pour bien démarrer la belle saison, la rédaction est allée faire ses courses dans les nouveautés de chez Gallimard Jeunesse. Dans le panier, nous avons sélectionné ***La Traversée des animaux*** de **Vincent Cuvellier**, illustré par **Brice Postma Uzel**, qui proposent une très amusante histoire animalière avec seize bébêtes qui décident de s'échapper du zoo de Moscou en plein hiver.

Taxi Pouet-Pouet ! de **Stéphane Servant** et mis en images par **Élisa Gehin** est l'entraînement parfait pour apprendre à lire à haute voix tout en ayant entre les mains un superbe livre dépliant en couleurs Pantone.

Fleurs de saison : les stars du jardin par **Emmanuelle Kecir-Lepetit** et **Léa Maupetit** est le livre idéal et plein de beaux dessins destinés aux passionnés de nature et de beauté.

Le manifeste de **Chimamanda Ngozi Adichie** est enfin adapté pour la jeunesse avec ***Nous sommes tous des féministes***, un album indispensable pour parler aux enfants d'égalité des sexes, d'éducation et de respect. **GV**

LA TRAVERSÉE DES ANIMAUX
Par Cuvellier & Postma Uzel, éditions Gallimard Jeunesse
livre relié dès 7 ans, 40 pages couleurs, 40 €, le 19 mars

TAXI POUET-POUET !
Par Servant & Gehin, éditions Gallimard Jeunesse
livre relié dès 3 ans, 32 pages + 2 grands rabats couleurs, 15,90 €, le 5 mars

FLEURS DE SAISON : LES STARS DU JARDIN
Par Kecir-Lepetit & Maupetit, éditions Gallimard Jeunesse
livre relié, 96 pages couleurs, 16 €, le 19 mars

NOUS SOMMES TOUS DES FÉMINISTES
Par Chimamanda Ngozi Adichie, éditions Gallimard Jeunesse
livre relié, 48 pages couleurs, 12 €, le 5 mars

L'éléphant ne se trompe jamais

Après un livre consacré à la tristesse sorti l'année dernière, l'illustratrice néerlandaise **Eva Eland** propose ***Bonjour Bonheur***, un joli petit livre où un sympathique alien rose explique comment reconnaître ce sentiment fort utile quand il se trouve à portée de main. Avec ***Grandir, les secrets de notre ADN***, la zoologiste et auteure anglaise **Nicola Davies** se transforme une nouvelle fois en professeure pour expliquer aux enfants pourquoi les plantes et les êtres humains grandissent tout au long de leur vie. Magistralement illustré par les dessins aussi détaillés que colorés d'**Emily Sutton**, ce livre bien fait sera l'étincelle des futures carrières de biologistes qui attendent tous les petits lecteurs et lectrices. **GV**

BONJOUR BONHEUR
Par Eva Eland, éditions des Éléphants
livre relié de 3 à 6 ans, 32 pages couleurs, 14 €, disponible

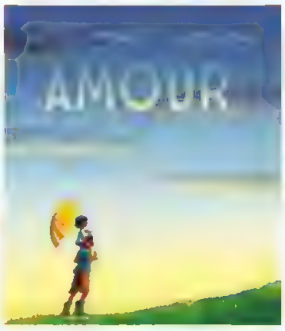
GRANDIR, LES SECRETS DE NOTRE ADN
Par Davies & Sutton, éditions des Éléphants
livre relié dès 6 ans, 40 pages couleurs, 15 €, le 23 avril

Les choses du quotidien

L'école des loisirs frappe fort avec ***Occupé*** de **Matthieu Maudet**, le nouveau livre destiné aux tout-petits paru dans la collection Loulou & Cie. Le Petit Chaperon rouge se promène dans la forêt. Jusque-là, tout va bien. Et puis arrive l'envie pressante de la grosse commission. Mais voilà, l'arbre dans lequel se trouvent les toilettes affiche le panneau Occupé. Il va falloir attendre alors que l'inconnu prend tout son temps et que la file d'attente s'allonge. Au fil des pages, l'auteur détaille les différentes étapes importantes des toilettes comme se laver les mains ou ne pas s'éterniser. En 24 pages cartonnées quasi indestructibles, ce petit livre éducatif peut aussi se transmettre de génération en génération tant son contenu est universel. **GV**

OCCUPÉ
Par Matthieu Maudet, éditions L'école des loisirs
livre cartonné dès 3 ans, 24 pages couleurs, 10 €, disponible

Le Québec en force



Avec l'arrivée du printemps, c'est la maison d'édition québécoise D'eux qui arrive dans les rayonnages des librairies de l'Hexagone. Spécialisée dans les livres pour enfants, D'eux propose trois livres dont les versions canadiennes étaient précédemment proposées par Harmonia Mundi. Destinés à un public entre 3 et 6 ans, ces beaux livres très colorés sont ***Tempête sur la savane*** de **Michaël Escoffier** et **Manon Gauthier**, qui raconte les aventures d'un éléphant rouspéteur, ***Amour*** de **Matt de la Pena** et **Loren Long**, une belle histoire d'amitié, et ***Le Jardinier qui cultivait des livres*** réalisé par **Nadine Poirier** et **Claude K. Dubois**, qui détaille une belle rencontre entre un jardinier et une petite fille qui partagent leur solitude. ■ **GV**

LE JARDINIER QUI CULTIVAIT DES LIVRES
Par Poirier et Dubois, éditions D'eux
livre cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 13 €, le 19 mars

AMOUR
Par de la Pena et Long, éditions D'eux
livre cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 16 €, le 19 mars

TEMPÊTE SUR LA SAVANE
Par Escoffier et Gauthier, éditions D'eux
livre cartonné dès 3 ans, 24 pages couleurs, 16 €, le 19 mars

Vieille dame et princesse

Avec ***La Petite Dame***, **Orianne Lallemand** et **Anne-Isabelle Le Touzé** racontent une belle histoire où il est question de la solitude d'une personne âgée qui vit, pourtant, dans un immeuble rempli de gens. Entre la famille Girafe, la famille Hippopotame, la vieille dame a beaucoup de voisins, mais ils sont tellement pris par leurs occupations que personne ne prête plus attention à elle. Heureusement, si les adultes ne se posent pas de questions à son sujet, ce n'est pas le cas des enfants. Dans un registre plus vintage qui va plaire à toute la famille, Glénat Jeunesse propose ***Princesse Mononoké – album du film***, de Hayao Miyazaki, dans un sublime album relié renfermant un texte illustré par les images du dessin animé. Le résultat est somptueux. ■ **GV**

LA PETITE DAME
Par Lallemand & Le Touzé, éditions P'tit Glénat
livre relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 11 €, disponible

PRINCESSE MONONOKÉ – ALBUM DU FILM
Par Hayao Miyazaki, éditions Glénat Jeunesse
livre relié, 232 pages couleurs, 29,90 €, disponible

Dix ans, l'âge de raison de l'édition

Avec les dix ans de la création des Éditions 2024 qui pointent à l'horizon, le printemps strasbourgeois s'annonce festif. Afin d'être tout à fait raccord avec l'événement, le nouveau label 4048 annonce la sortie du conte japonais pour enfants ***Onze chatons dans un sac***, une série réalisée par l'illustrateur **Noboru Baba** et sortie en six volumes entre 1967 et 1996 au pays du Soleil-Levant. Avec ces onze intrépides qui accumulent les âneries, c'est une belle surprise imprimée en cinq couleurs Pantone qui attend les plus petits. En avril, 2024 ne sera pas en reste avec la sortie de ***Papa aux enfers***, un livre annoncé comme un grand cherche-et-trouve sous acide réalisé par **Léo Maret**. Parmi les autres réjouissances à prévoir, des rencontres en librairie, un journal anniversaire réalisé par les auteurs tandis qu'une grande expo rétrospective aura lieu à Strasbourg pendant les Rencontres de l'illustration en compagnie de l'équipe de Central Vapeur qui fête, ça tombe plutôt bien, elle aussi ses dix ans d'existence. ■ **GV**

PAPA AUX ENFERS
Par Léo Maret, éditions 2024
livre broché relié, 32 pages couleurs, 25 €, le 10 avril

ONZE CHATONS DANS UN SAC
Par Noboru Baba, éditions 4048
livre relié, 56 pages couleurs, 14,50 €, disponible

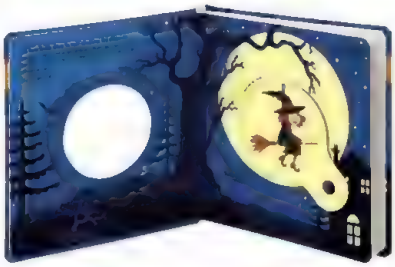
Auteurs du monde

Parmi les dernières parutions de la maison **Didier Jeunesse**, les livres proposés par l'auteur uruguayen **Alfredo Soderguit** et l'illustratrice japonaise **Sachie Hattori** ont bien tapé dans l'œil de la rédaction. Pour le premier, ***L'Arrivée des capybaras*** sera l'occasion de découvrir que le plus gros rongeur du monde n'est pas obligatoirement l'ennemi du poulailler, ainsi qu'une belle histoire d'amitié dans le monde animal. De son côté, Sachie Hattori et son ***Bonne nuit, le monde*** apportent un éclairage salvateur à tous ceux qui ont peur du noir. Avec ses magnifiques illustrations, la mystérieuse n'est plus aussi menaçante dès qu'il s'agit d'aller au lit. ■ **GV**

L'ARRIVÉE DES CAPYBARAS
Par Alfredo Soderguit, éditions Didier Jeunesse
livre relié, 48 pages couleurs, 13,90 €, disponible

BONNE NUIT, LE MONDE
Par Sachie Hattori, éditions Didier Jeunesse
livre relié, 36 pages couleurs, 12,90 €, disponible

Le coin découverte



Ce trimestre, ce sont deux livres cartonnés remplis de surprises qui bougent qui ont retenu notre attention. Imaginés par l'illustratrice **Agnese Baruzzi** et **Gabriele Clima**, ***Quelle frayeur !*** et ***Quelle surprise !*** sont deux petits livres remplis de questions liées au thème proposé par chaque ouvrage avec, sur la page de droite, une roue qui, une fois tournée, dévoile la solution du mystère. Une fois trouvées toutes les réponses, un dernier challenge attend les petits et petites détectives en fin d'ouvrage. ■ **GV**

QUELLE FRAYEUR !
QUELLE SURPRISE !
Par Baruzzi & Clima, éditions Quatre Fleuves
livres cartonnés dès 3 ans, 12 pages couleurs, 10,90 € disponibles

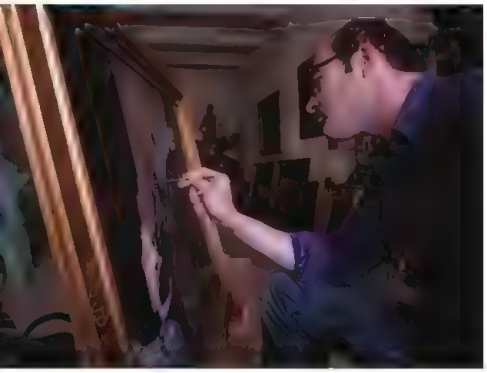
Par **Frédéric Bosser**

ON A AIMÉ...

DANIEL CACOUAULT

DE **L'AUTRE CÔTÉ** DU TABLEAU

Sans l'œil de son galeriste, Daniel Maghen, sur son travail, le peintre **Daniel Cacouault** ne se serait pas intéressé au chef-d'œuvre de Lewis Carroll, ***Les Aventures d'Alice au pays des merveilles***. Mais comme il illustrait des contes d'Andersen, Grimm et Perrault à ce moment-là, en vue d'une exposition, il s'est dit pourquoi pas ! Bien lui en a pris car le livre est une merveille, tant pour ses illustrations originales que pour sa maquette, la préface du dessinateur Alex Alice, ses six tirés à part, son supplément où l'artiste revient sur la conception de quelques-unes de ses images. Et, bien entendu, pour le texte inaliénable de l'écrivain anglais.



DANIEL **CACOUAULT**
© Photo Romain Segaud - www.tamtamfilms.com

À quoi pense-t-on quand on s'attaque à un tel monument, un roman maintes et maintes fois mis en images, en littérature comme au cinéma, et par des auteurs de talent ?
À le moderniser et à faire autre chose ! Je suis comme un metteur en scène de théâtre ou d'opéra confronté à des œuvres maintes fois représentées, et je sais qu'il va falloir apporter une lecture pertinente et personnelle. J'ai regardé tous mes prédécesseurs, mais j'ai surtout cherché à me dégager de ma vision initiale de conte surréaliste concernant *Alice*. En le relisant, quatre fois, il m'est vraiment apparu comme fantastique. Le monde de *Wonderland* illustre le côté inquiétant de ce que peut renfermer notre imaginaire. D'ailleurs, à la fin, Alice s'en va, ce qui peut laisser entendre que ce monde n'est pas si merveilleux que cela. Ce genre de réflexion m'intéresse. Et c'est un peu pour toutes ces raisons que j'ai accepté d'illustrer ce texte. Comme il y avait environ quatre-vingts pages de texte, je savais qu'il faudrait une vingtaine d'images pour l'illustrer.

Une des illustrations d'***Alice au pays des merveilles***
© Daniel Cacouault / Bragelonne

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES
PAR **DANIEL CACOUAULT**
D'APRÈS **LEWIS CARROLL**
Éditions BRAGELONNE
Album cartonné,
128 pages couleurs, 35 €, disponible

Vous commencez à dessiner au moment des relectures ?
Pas du tout ! Lors de mes lectures, les images se construisent dans ma tête. Quand je me décide à dessiner, j'ai tendance à faire plusieurs tracés dans le vide, au-dessus de ma toile, avant de me lancer. C'est comme si je voyais comment commencer le tableau, comment vont se rythmer les étapes de création, quels seront les couleurs, le motif principal, etc. Quand je connais les « dix premiers coups », je commence. Mais cela ne signifie pas que des choses ne vont pas changer en cours d'exécution...

Nous découvrons votre manière de travailler sur plusieurs des images, à la fin du livre...
J'ai tenu à ces pages, car je sais qu'en tant que professeur d'école, les gens aiment bien connaître les dessous d'une image. Là, je peux montrer combien une image peut évoluer tout au long de sa conception. Daniel Maghen, en me refusant une image – celle où Alice rencontre le chat –, m'a obligé à changer mon approche générale et à la rendre plus fantastique. Sinon, mon travail consiste à faire vivre des scènes, à imaginer ce qui se passe en dessous de celles-ci, comme un metteur en scène de théâtre. Diderot a été le premier à conjuguer une analyse du théâtre et des scènes de genre peintes, donc ce parallèle existe bel et bien. Ces images sont autant de petites situations de théâtre. Éclairer la situation plutôt que l'action, c'est s'ouvrir à une représentation en profondeur, donc à une nouvelle lecture.

© Daniel Cacouault - Bragelonne

Vous travaillez en fonction de la maquette ?
Je ne m'en occupe pas, car je commence très souvent par un format carré. Après, il se peut que je coupe pour faire des formats verticaux au besoin *(le livre a un format vertical)*. J'improvise sans cesse et mes crayonnés de départ ne me servent finalement pas beaucoup. Du coup, pas mal de casse, et beaucoup de mes travaux finissent à la poubelle. Au final, le maquettiste du livre s'est débrouillé avec les images que je lui ai données.

Un mot sur la couverture ?
C'est une proposition de l'éditeur. Il a choisi cette image parmi toutes celles que je lui ai fournies. Il n'a pas été question d'une image inédite. Après tout, c'est lui qui sera en charge de le vendre. En retour, j'ai eu à choisir entre deux : celle avec les oiseaux était la préférée d'un public féminin ; celle finalement choisie correspond plus à un public masculin, option qu'a prise l'éditeur. Alice regarde le lecteur. Cette image est assez hypnotique, je trouve.

À quand l'exposition ?
Pas avant l'année prochaine. Olivier, le directeur de la galerie Maghen, aimerait que je fournisse plus de tableaux. La date se précise et devrait se situer autour de mars 2021.

PÉNÉLOPE **BAGIEU**

© Photo Zoé Fdgr / Le Prescripteur

C'est dans un café du 11e arrondissement de Paris que la très demandée **Pénélope Bagieu** nous attendait, une tasse de thé et un cake maison posés devant elle. La raison de notre rendez-vous ? Sa relecture pour les éditions Gallimard de ***Sacrées sorcières***, le best-seller de Roald Dahl que l'immense Quentin Blake avait illustré à sa sortie en 1983. En fin d'entretien, notre discussion a glissé vers la *success-story* de son précédent livre, ***Culottées***, et son incroyable parcours qui n'a connu que des réussites depuis ses débuts sur la blogosphère concrétisés par un premier best-seller, *Ma vie est tout à fait fascinante*.

Par **Frédéric Bosser**

Sacrées sorcières, détail de la couverture
© Bagieu d'après Dahl / Gallimard

PÉNÉLOPE

BAGIEU

MI-CULOTTÉE ET MI-ENSORCELEUSE

Pénélope, entrons directement dans le vif du sujet. *Sacrées sorcières* est-il, pour vous, une lecture d'enfance ?
Tout à fait ! C'est donc avec une certaine émotion que j'ai accueilli la proposition des ayants droit de Roald Dahl pour une adaptation en bande dessinée, ce qui ne s'était jamais fait auparavant. Ils se sont tournés vers un pays de bande dessinée et les éditions Gallimard qui éditent cet auteur. Ces dernières se sont ensuite tournées vers moi. Pour la petite histoire, Gallimard avait pensé à *Matilda* ! Comme je lui préférais *Sacrées sorcières*, je leur ai fait en quelque sorte une contre-proposition. À ma grande joie, ils ont accepté.

Pourquoi ce titre plutôt que l'autre ?
Tout simplement parce que c'est mon livre préféré de cet écrivain. Cette histoire m'a fait si peur, enfant ! Des années plus tard, même si je ne m'en souvenais pas dans le détail, l'émotion était restée. D'ailleurs, toutes les personnes avec qui j'en ai parlé depuis ont connu ce même ressenti à sa lecture. J'espère être arrivée à retranscrire tout cela dans mon adaptation.

SACRÉES SORCIÈRES
PAR **PÉNÉLOPE BAGIEU**
D'APRÈS ROALD DAHL
Éditions GALLIMARD
304 pages couleurs, disponible

Restait à trouver comment dessiner les personnages après l'immense dessinateur Quentin Blake... Pas facile de passer après lui !
Si on m'avait demandé d'être la nouvelle illustratrice du roman, j'aurais dit non car ses dessins sont trop intimement liés à ce travail littéraire. Dans la mesure où c'était pour une bande dessinée, c'était différent. De plus, je pense que c'est le roman de Dahl qui est le moins marqué par les dessins de Blake. Sur *Matilda*, cela aurait été plus le cas par exemple... Et, si vous êtes attentif, il y a une scène en hommage à Blake dans la bande dessinée !

Une planche de ***Sacrées sorcières***
© Bagieu d'après Dahl / Gallimard

Expliquez-nous comment vous vient l'inspiration sans tenir compte des illustrations de Quentin Blake.
Depuis toujours, je sais quelle tête vont avoir ces personnages. Enfant, la grand-mère avait par exemple la tête de la mienne. Là où j'ai dû le plus travailler, c'était pour les souris. Pour les sorcières, je m'y suis repris à deux fois pour arriver à ce que j'avais en tête. Je tenais à ce qu'elles soient grotesques, voire ridicules, y compris pour la chef des sorcières qui est censée être la plus méchante des méchantes.

Vous vous êtes inspirée d'autres auteurs ?
Non ! C'était une vraie expérience en solo, qui plus est intérieure, où j'ai dessiné dans mon coin tout en me faisant super plaisir sur les décors. J'étais si contente de faire ça que l'enthousiasme m'a portée tout au long de ce livre, dans une grande inconscience et insouciance. C'est une chance inouïe de pouvoir adapter ce livre qui m'avait tant marquée enfant.

Vous commencez par une scène clé, comme celle où toutes les sorcières se réunissent, histoire de vous mettre dans l'ambiance ?
Pas du tout ! Comme je suis d'un genre très scolaire, j'ai écrit et dessiné de manière très linéaire. J'ai ensuite suivi cette feuille de route de manière très agréable. En revanche, j'avais hâte d'arriver à la scène que vous mentionnez.

Vous considérez-vous comme une autrice rapide ?
Pas du tout ! Mon temps de gestation est très long. Par contre, une fois lancée, je m'impose des délais très serrés. Entre-temps, je mets de côté voire jette pas mal de projets...

À vous entendre, aucune pression devant cette tâche inédite à plusieurs niveaux !
C'est certes intimidant, mais avec un auteur qui écrit merveilleusement bien, vous vous reposez avec sérénité sur une histoire très bien construite. Il est aussi très rassurant de ne pas se poser la question de sa qualité ni de sa fin, d'ailleurs. C'est franchement une situation plus agréable qu'angoissante.

Une planche de *Sacrées sorcières*
© Bagieu d'après Dahl / Gallimard

Avez-vous fait des coupes ?
J'ai tout réécrit en ajoutant ou en enlevant des personnages. Puis j'ai soumis ma proposition aux ayants droit via les éditions Gallimard, qui l'ont validée après quelques retours. Comme leurs remarques étaient toujours très pertinentes, l'adaptation s'en est trouvée, de mon point de vue, bonifiée.

Un exemple ?
Ils m'ont par exemple rappelé l'importance de certains thèmes sous-jacents abordés par Roald. Il se trouve que, pour certains, je ne les avais pas assez mis en avant. Dans ce livre, Dahl tient par exemple à montrer que quelle que soit l'apparence de l'enfant, il restera un être aimé par sa grand-mère. Cela m'a obligée à retravailler certaines scènes, afin de mettre encore plus en avant ce propos. Sinon, les ayants droit se sont montrés très à l'écoute de mes propositions tout au long de nos échanges. Cela donne, je pense, un livre qui dans son ensemble ne trahit pas cette œuvre.

Comment avez-vous abordé cette adaptation ? En prenant le livre et en l'annotant dans les marges, comme Jacques Tardi peut le faire sur *Burma* ou Céline ?
Je l'ai relu plusieurs fois jusqu'à l'avoir bien en tête. De là, je l'ai réécrit entièrement car je n'arrive pas à dessiner en écrivant. J'étais dans la position de celle qui le raconte à quelqu'un qui ne l'a jamais lu et qui, du coup, peut le raconter comme ça l'arrange. Il y a par exemple ces textes en prose dans le livre qui ne marchent pas du tout à l'image, tout comme ces choses qu'il faut expliquer différemment en images. C'est un vrai travail d'adaptation sur autre un support...

Vous l'avez dessiné lors de votre séjour aux États-Unis ?
Il a été dessiné sur iPad sur les cinq continents et dans tous les endroits (avions, trains, salles d'attente, etc.) pour la simple et bonne raison que, pour la promotion des *Culottées*, j'ai beaucoup voyagé à travers le monde tout en étant basée aux États-Unis. Cela m'a permis de tenir mes délais et de livrer le tout début janvier.

Travailler sur tablette vous plaît-il ?
Cela permet surtout de travailler partout et à n'importe quelle heure. Cela dit, je suis partie d'un crayonné très poussé de l'album dans son intégralité. Je dis souvent que cette étape, c'est mon livre « en moche ». Une fois cette étape réalisée, il n'y a plus qu'à faire.

L'enthousiasme m'a portée tout au long de ce livre, dans une grande inconscience et insouciance. **C'est une chance inouïe de pouvoir adapter ce livre qui m'avait tant marquée enfant.**

Vous faites vos propres couleurs ?
En général, j'essaie de tout faire moi-même, mais pour cet album, compte tenu des délais très serrés, j'ai dû déléguer une partie de la mise en couleur à Pascale Drac.

Une planche de *Sacrées sorcières*
© Bagieu d'après Dahl / Gallimard

Sans vouloir vous lancer des fleurs, je trouve que cette adaptation est réussie, en particulier car votre dessin a terriblement progressé au fil des ans !
Merci ! En même temps, heureusement que c'est le cas. *(Rires.)* Cependant, il est vrai que c'est un projet que je n'aurais pas forcément accepté avant, ne serait-ce que parce que je n'aurais pas su aussi bien parler aux enfants. C'est une chose très difficile, vous savez... Fort heureusement, avec *Culottées*, j'ai vécu un très bon entre-deux qui m'a permis de me familiariser avec ce public. Je l'ai dédramatisé et cela m'a permis d'aborder cette bande dessinée en essayant de me remettre dans l'état d'esprit de ma première lecture. Je suis aujourd'hui impatiente d'entendre ou de lire leurs commentaires...

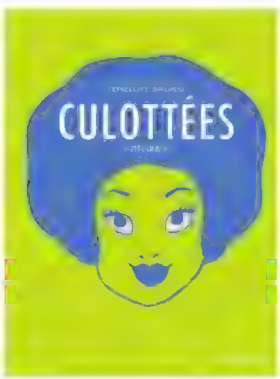
Cela vous donne-t-il envie d'adapter d'autres romans de Dahl ?
Non ! Là, c'est l'occasion qui fait le larron. En fait, j'aime varier les projets...

Puisque vous évoquez *Culottées*, le succès de ces deux tomes a dû vous aider à prendre confiance en vous...
L'idée de cette adaptation est arrivée avant même que le premier *Culottées* ne sorte. Donc je ne pense pas que ce soit lié. Cela dit, cela tombait à pic car je souhaitais faire totalement autre chose. *Sacrés sorcières* n'étant en rien une mini-biographie, c'était parfait.

Comment est née la BD *Culottées*, après les pages parues à l'origine sur le site du journal *Le Monde* entre le 11 janvier et le 17 octobre 2016 ?
J'avais très envie d'écrire quelque chose sur Katia Krafft *(une volcanologue française active dans les années 1970 et 1980)* ou sur Peggy Guggenheim *(amoureuse de l'art moderne, mécène américaine, collectionneuse d'art moderne et galeriste du XXe siècle)*, et comme je n'arrivais pas à me décider entre les deux, et qu'il y avait d'autres femmes dont je souhaitais parler, j'ai fini par en sélectionner trente sur une cinquantaine et en proposer une par semaine. Comme ce sont des formats de quatre à six pages, je raconte à chaque fois non pas leur vie, mais la scène qui leur a donné envie de prendre leur destin en main. Pour cela, il faut bien raconter ce qui s'est passé avant, puis les effets positifs ou négatifs qui en ont découlé par la suite. Me concentrer sur ce tournant me permet d'éliminer plein de choses.

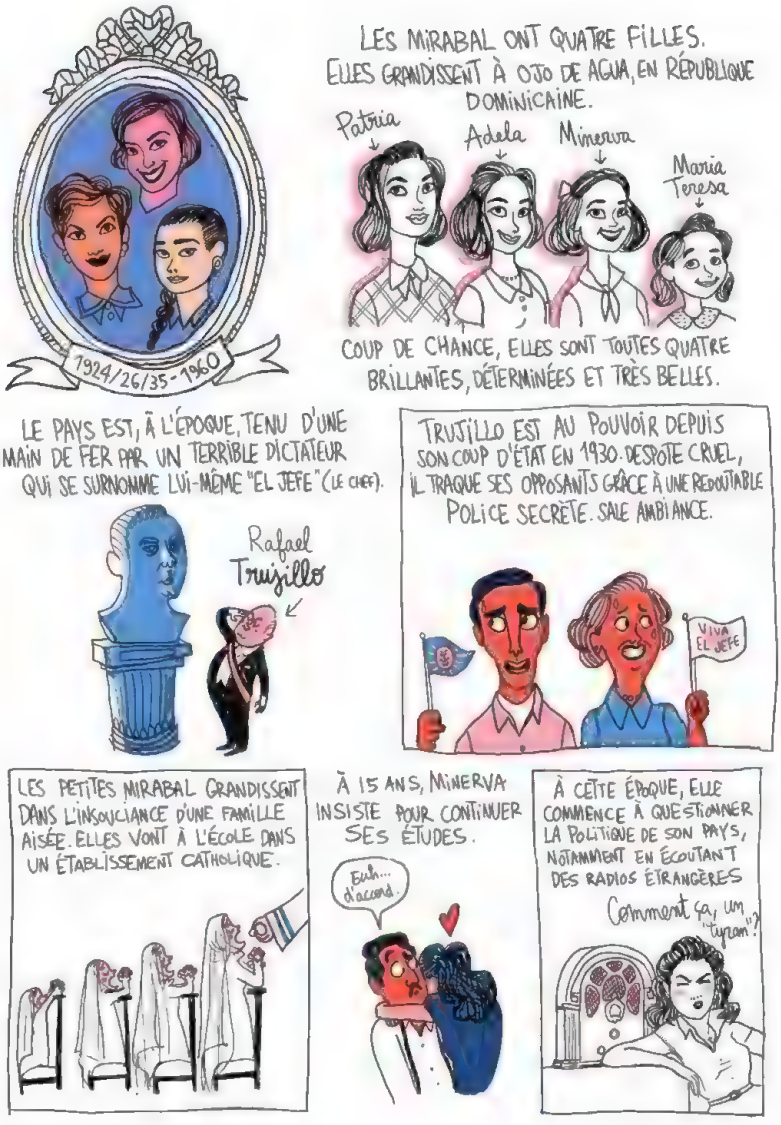
Comment se fait cette sélection ?
J'en connaissais une partie et j'ai découvert les autres en faisant des recherches. Des lecteurs du site m'ont aussi suggéré des noms...

Cela paraît en deux volumes ?
Au départ, je n'en voulais qu'un, mais l'éditeur m'en a suggéré deux pour que ce ne soit pas un pavé. C'est pourquoi ils sont sortis à trois mois d'écart.



CULOTTÉES, INTÉGRALE
PAR **PÉNÉLOPE BAGIEU**
Éditions GALLIMARD
Album cartonné, 312 pages couleurs, d sponible

Une planche de ***Culottées***
© Bag eu d'après Dahl / Gallimard


1924/26/35-1960
LES MIRABAL ONT QUATRE FILLES. ELLES GRANDISSENT À OJO DE AGUA, EN RÉPUBLIQUE DOMINICAINE.
Patria
Adela
Minerva
Maria Teresa
COUP DE CHANCE, ELLES SONT TOUTES QUATRE BRILLANTES, DÉTERMINÉES ET TRÈS BELLES.
LE PAYS EST, À L'ÉPOQUE, TENU D'UNE MAIN DE FER PAR UN TERRIBLE DICTATEUR QUI SE SURNOMME LUI-MÊME "EL JEFE" (LE CHEF).
Rafael Trujillo
TRUJILLO EST AU POUVOIR DEPUIS SON COUP D'ÉTAT EN 1930. DESPOTE CRUEL, IL TRAQUE SES OPPOSANTS GRÂCE À UNE REDOUTABLE POLICE SECRÈTE. SALE AMBIANCE.
VIVA EL JEFE
LES PETITES MIRABAL GRANDISSENT DANS L'INSOUCIANCE D'UNE FAMILLE AISÉE. ELLES VONT À L'ÉCOLE DANS UN ÉTABLISSEMENT CATHOLIQUE.
À 15 ANS, MINERVA INSISTE POUR CONTINUER SES ÉTUDES.
Euh... d'accord.
À CETTE ÉPOQUE, ELLE COMMENCE À QUESTIONNER LA POLITIQUE DE SON PAYS, NOTAMMENT EN ÉCOUTANT DES RADIOS ÉTRANGÈRES
Comment ça, un "tyran"?

Pour en revenir à votre parcours, il est intéressant de constater qu'au fil des années, vous êtes passée de plutôt « *girly* » (*Ma vie est tout à fait fascinante*) à active dans la cause féministe. Grand écart ou évolution logique ?
J'ai l'impression de faire toujours la même chose. Au départ, on parle de soi puis on élargit notre palette. Quand je raconte l'histoire d'une Culottée, c'est comme si je racontais mon histoire. C'est la vie d'une femme du point de vue d'une femme, mais ce n'est plus de moi que je parle. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais écrit *Culottées* dans l'idée d'être en mission pour la cause féministe. Je suis féministe et je suis ravie de soutenir mes opinions.

Votre séjour aux États-Unis a-t-il changé votre manière de fonctionner ?
Avoir mis de la distance avec la France, à un moment où c'était possible, m'a permis d'être moins sollicitée, même si j'ai parcouru ce pays de long en large pour faire la promotion de *Culottées*. Découvrir ce pays en profondeur a été une expérience étonnante... La France reste pour eux un pays de culture, de goût et d'élégance. Avec l'obtention du Eisner, ce regard a changé et je suis passée de la *Frenchie* qu'on accueille avec curiosité au statut d'autrice à part entière. Ce qui est amusant, c'est que je suis allée à la cérémonie au Comic-Con de San Diego pour voir à quoi cela ressemblait, poussée par des amis, et donc sans imaginer une seule seconde l'obtenir. Ce fut donc une belle surprise...

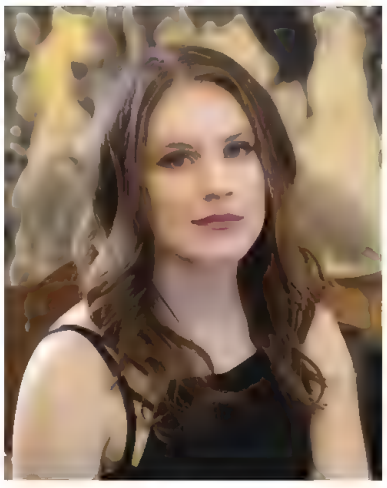
Vous avez fait la connaissance d'auteurs américains ?
J'ai eu la chance de rencontrer Daniel Clowes et les frères Hernandez, des auteurs que j'adore depuis toujours. J'ai aussi beaucoup travaillé avec Mark Siegel de First Second, qui s'était mis en tête de défendre mon travail sur le continent américain. Leur manière de travailler, de promotionner un livre est très différente de la nôtre. Là-bas, le travail quotidien est d'atteindre des gens qui ne lisent pas de BD en temps normal. En comparaison, en France, la BD a atteint ses lettres de noblesse depuis une quinzaine d'années et ce n'est plus une honte de lire des bandes dessinées.

Je n'ai jamais écrit *Culottées* dans l'idée d'être en mission pour la cause féministe. **Je suis féministe et je suis ravie de soutenir mes opinions.**

Votre grande force, c'est votre communication. Vous la maîtrisez fort bien depuis vos débuts... et en retour, vous êtes une autrice très sollicitée par les médias, allant jusqu'à être la marraine de l'émission déjà culte d'Antoine de Caunes sur France Inter, *PoPoPop*. C'est inné ou c'est travaillé ?
Je ne sais quoi répondre car je me considère comme un ours sauvage. Je dois être une femme sympa... *(Rires.)*

À votre âge, vous avez même une bibliothèque à votre nom... On pourrait dire que c'est culotté !
C'est génial ! J'ai aussi une classe à mon nom dans le 93. Je l'ai visitée en février.

Page de droite : une illustration extraite de ***Peau d'âne***
© Roumiguière & Maria / Albin Michel Jeunesse



ALESSANDRA **MARIA**
© Photo Angeana Britis

Parmi les grands classiques des contes pour enfants issus de la tradition orale populaire, ***Peau d'âne*** est certainement l'un des plus connus, grâce à la version écrite de Charles Perrault, éditée à la fin du XVII[e] siècle, et, surtout, à son adaptation cinématographique réalisée par Jacques Demy en 1970, avec Catherine Deneuve (lire *Les Arts dessinés* n° 8). Dans une version 2.0 qui met bien en avant les rapports abusifs entre un père royal et sa fille, les autrices de cette nouvelle interprétation, **Cécile Roumiguière** et **Alessandra Maria**, bouleversent sans scrupule les codes du genre. Lors du dernier Salon de Montreuil, la rédaction des *Arts dessinés* a aiguisé ses meilleures questions afin d'en apprendre plus sur Alessandra Maria. Cette artiste américaine vient de débarquer dans le paysage culturel hexagonal, débusquée par un certain Benjamin Lacombe, directeur de collection chez Albin Michel Jeunesse.

Par **Géant Vert**

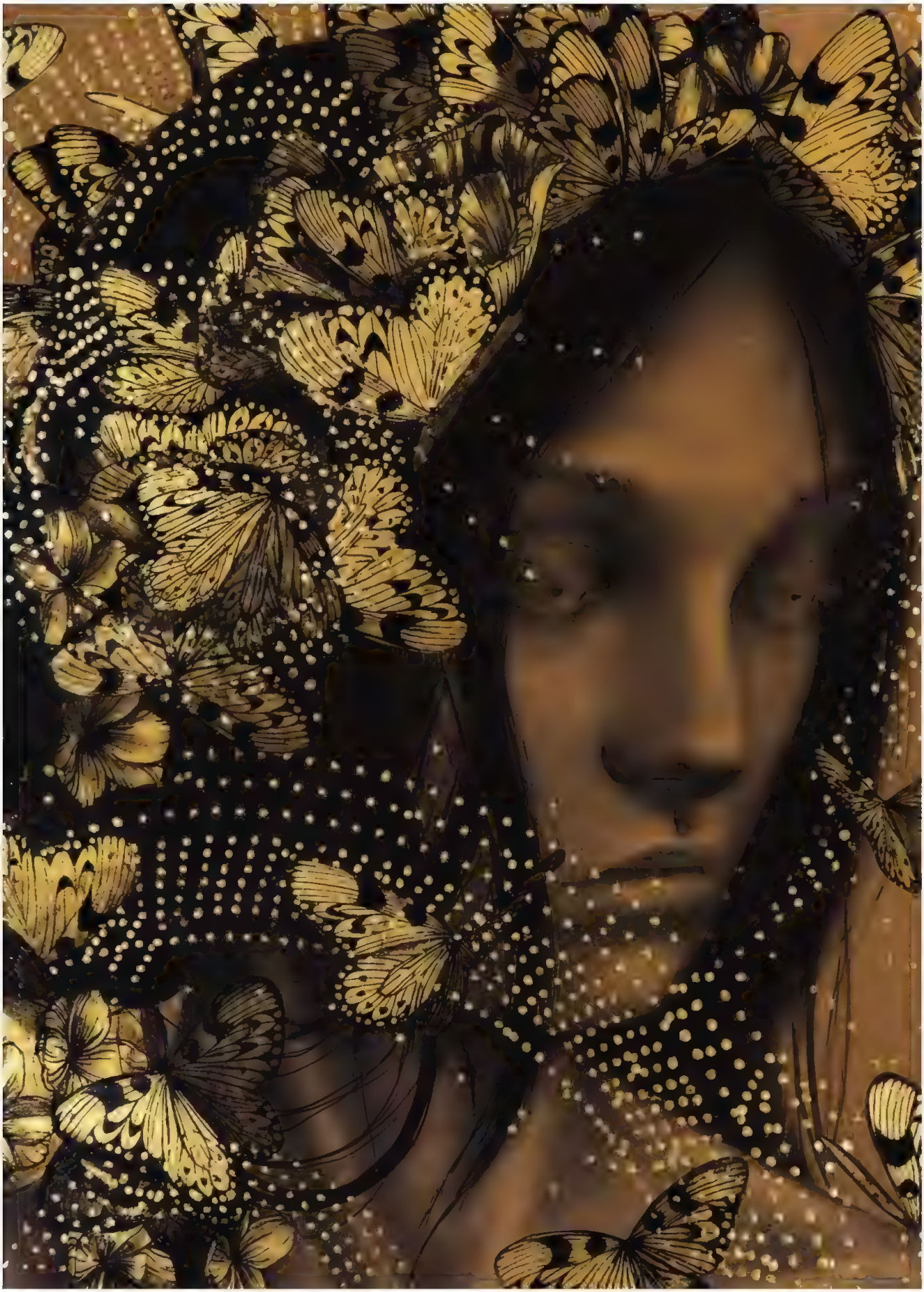
ALESSANDRA MARIA

PEAU D'ÂNE, VERSION **OMBRE ET LUMIÈRE**

© Roumiguière & Maria / Albin Michel Jeunesse

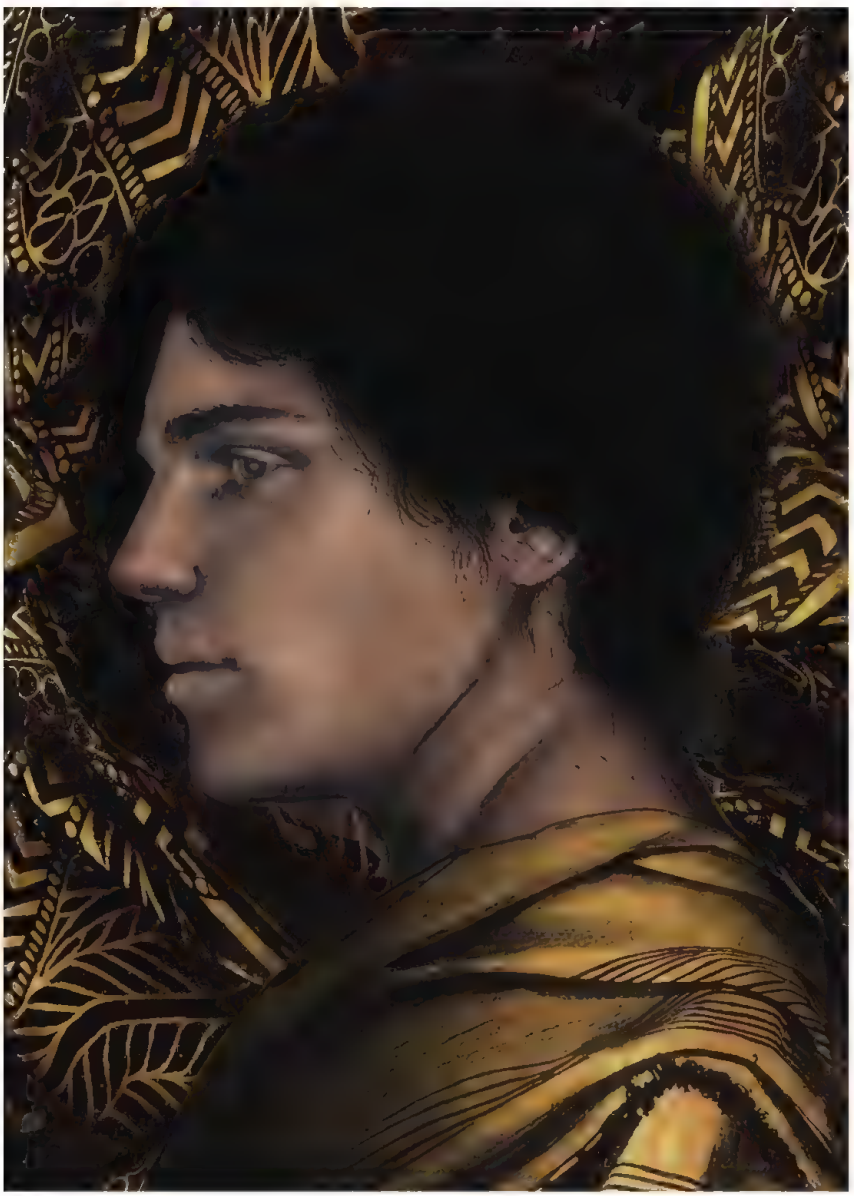
Alessandra, est-ce votre première visite en France ?
Oh non, c'est mon quatrième séjour. J'y ai passé ma lune de miel dans la partie la plus ensoleillée, entre Carcassonne et Bordeaux, avant de terminer par un week-end dans la capitale. C'est simple, j'adore la France aussi bien sur le plan culturel qu'humain. Avec une passion pour les musées bien faits, la France et les États-Unis ont beaucoup de choses en commun, en particulier des dirigeants politiques qui se plaisent à énerver leurs compatriotes.

Parlez-nous un peu de vous.
Je suis née à Seattle, une ville à la frontière canadienne, connue pour son industrie aéronautique et le groupe Nirvana, sur le plan culturel. Le grunge est une musique qui résume bien l'endroit. *(Rires.)*
À dix-huit ans, je suis partie étudier l'art du côté de New York. Auparavant, si je dois parler de mon enfance, que je décrirais comme particulièrement tranquille, j'ai grandi dans une sorte de cocon familial assez protecteur aussi bien à la maison qu'à l'école, où je passais la plupart de mon temps à lire tout



PEAU D'ÂNE
PAR **ALESSANDRA MARIA**
ET **CÉCILE ROUMIGUIÈRE**
Éditions ALBIN MICHEL JEUNESSE
64 pages couleurs, disponible

ce qui me tombait sous la main. Une fois rentrée à la maison, je m'efforçais de dessiner ce que j'avais lu dans la journée. Je me souviens d'une drôle de décision qui m'est passée par la tête vers l'âge de sept ans : l'obligation de faire au moins un dessin par jour ! Évidemment, les débuts n'ont pas été géniaux. C'était très mauvais ; alors, j'ai arrêté. Et puis, vers douze ans, j'ai recommencé à faire la même chose... Mais ce n'était toujours pas ça. En fait, vers mes dix-sept ans, je me suis dit que les choses étaient allées en s'améliorant. *(Rires.)*



Comment s'est passée la découverte de la Grosse Pomme ?
(Énorme éclat de rire.) Eh bien, nous dirons que le changement a été radical pour moi. Avant, je ne me rendais pas compte à quel point j'étais un peu neuneue. Je savais que l'endroit n'était qu'une partie de New York, mais je n'imaginais pas du tout le côté intense de vivre à Brooklyn. En fait, Brooklyn, c'est New York. Quand j'ai atterri, je n'étais pas du tout préparée au choc qu'a été la découverte de l'endroit. Pour tout dire, je ne sais pas comment j'ai goupillé les choses, car je suis arrivée en plein hiver, sans bottes ni vêtements chauds pour affronter les rigueurs de la saison. Pourtant, de là où je venais, l'hiver était bien le même. Bon, ça résumait mon état d'esprit quand j'ai quitté Seattle : tout devait être, forcément, plus vert ailleurs... J'avais dix-huit ans, et c'était une expérience aussi nouvelle que fantastique à vivre.

Au départ, qu'étudiez-vous exactement ?
Je ne sais pas comment les choses se passent ici. Aux États-Unis, il faut étudier quatre ans pour obtenir son diplôme. Au début, je suis allée dans une école de conception graphique assistée par ordinateur, avant de rapidement m'apercevoir que ce n'était pas du tout ce que je voulais faire dans la vie. Passer la journée à bouger des pixels sur un écran avec une souris ou une tablette graphique, c'était d'une tristesse... Alors j'ai prévenu mes parents que je bifurquais vers l'illustration, avec du vrai papier et des crayons. Je m'étais toujours préparée à cela, avant qu'on ne me conseille d'étudier le design et la typographie pour mieux gagner ma vie. Mon truc, c'est vraiment de faire les choses manuellement. J'ai besoin du contact de la feuille et du crayon pour m'exprimer pleinement. Une sensation que j'étais loin de retrouver devant un ordinateur... Je ne dirais pas que c'était trop moderne pour moi, ce n'était juste pas ma tasse de thé. Cela étant, je me suis retrouvée dans un environnement radicalement différent. Aux États-Unis, l'étude du dessin, de la peinture et de tout ce

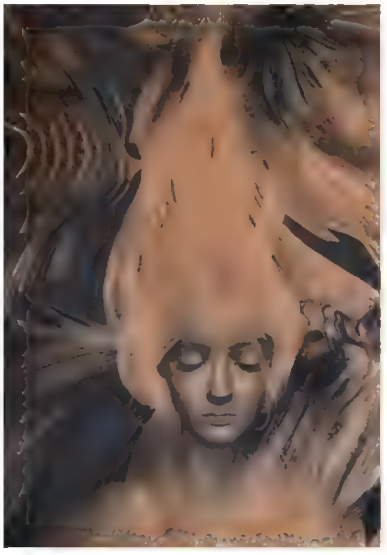
Illustration extraite de ***Peau d'âne***
© Roumiguière & Maria / Albin Michel Jeunesse

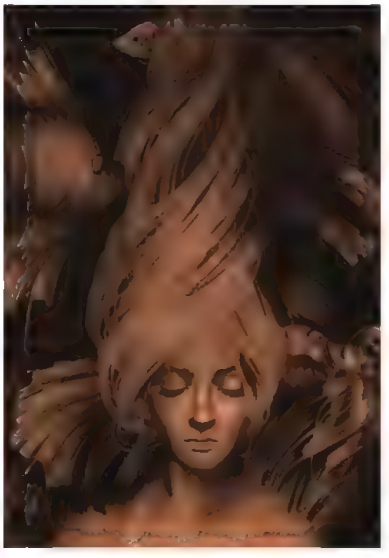
Deux illustrations extraites de ***Peau d'âne***
© Roumiguère & Maria / Albin Michel Jeunesse

qui tourne autour se fait de la manière la plus académique qui soit. Les étudiants sont dans une salle, regroupés autour d'un modèle qu'ils s'attellent à recopier au plus proche du manuel, pendant qu'un professeur commente les différents efforts à grands coups de remarques, toutes plus sèches les unes que les autres. En gros, j'étais une étudiante parmi trois mille autres qui devaient se départager au fil du temps, car il n'y aurait que cent cinquante élus.

Revenons à votre actualité. Nous vous découvrons en France avec cette technique de la feuille d'or pour réaliser vos illustrations de *Peau d'âne*. Pourquoi cette approche ?
Je n'en sais rien. J'aime l'utiliser. J'aime Klimt bien sûr. Mais ce n'est pas vraiment la raison de mon attirance pour ce médium. J'ai eu un coup de foudre inexpliqué en visitant la Neue Galerie de New York, où est exposé le portrait d'Adèle Bloch-Bauer I. Quand je me suis retrouvée face au tableau, je n'avais qu'une vague idée technique de l'emploi de la feuille d'or. Mais devant ce portrait, j'ai eu la confirmation de ce que signifiait réellement l'art. Pour moi, l'art est ce que l'artiste désire le plus au monde reproduire. Et là, j'avais sous les yeux l'exemple parfait de ce que je considérais comme le but de ma vie. À partir de ce moment, je me suis mise à explorer cette façon de faire sous toutes ses coutures ! J'étais complètement fascinée par le contraste entre le noir et la feuille d'or. Si vous cherchez un résultat qui frappe l'imagination, c'est définitivement cette association qu'il faut utiliser. C'est le pont qui relie le côté austère de la représentation graphique et la modernité. J'y vois aussi une méthode chose qui peut être dangereuse, si on la manie sans précaution. Un peu comme faire de grands gestes désordonnés en apercevant un bourdon. J'aime bien cette image car les couleurs sont les mêmes. Dans l'art de Klimt émerge tout un côté sombre qui préfigure des lendemains terribles. Derrière la beauté, on ressent beaucoup de tension. Sans vouloir chercher trop de points communs avec notre époque, je profite de l'occasion pour rappeler que les artistes sont comme des lanceurs d'alerte de leur époque, quand on s'attache à regarder leurs œuvres de près.

Mon truc, c'est vraiment de faire les choses manuellement. **J'ai besoin du contact de la feuille et du crayon** pour m'exprimer pleinement.





Etape par étape : la conception d'une illustration de ***Peau d'âne***

© Roumiguière & Maria / Albin Michel Jeunesse

UNE TECHNIQUE TOUT EN FINESSE

Illustratrice de trente ans, Alessandra Maria réalise ses œuvres sur du papier teinté à l'encre de noix, du crayon graphite/carbone, des feuilles d'or et de l'encre noire.

En savoir plus : www.alessandramaria.com

Travailler la feuille d'or, c'est abordable pour une étudiante ?
Ah non, pas du tout ! À l'époque de ma révélation, je cumulais les emplois de serveuse pour payer mon loyer et mes études. Comme j'étais fauchée, la plupart du temps, ma décision d'utiliser la feuille d'or n'a pas trop bousculé mon train de vie. J'ai fait des heures supplémentaires.

Quelle est votre méthode de travail ?
Pour réaliser les illustrations, je prends une photo sur laquelle je vais positionner différents collages. Après, une fois satisfaite du résultat, j'encre à la main directement avant de passer à la feuille d'or. C'est un processus qui nécessite beaucoup de temps et d'attention, car il faut anticiper le résultat.

Au Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil, on a découvert votre tout premier livre. Comment avez-vous rencontré Benjamin Lacombe, le directeur de collection (lire *Les Arts dessinés* n° 5) ?
Je ne le connaissais pas du tout. En fait, c'est Benjamin qui m'a trouvée. Avant, je n'avais fait que quelques expositions de mon travail, dans différentes galeries de Boston et de New York. Alors que j'étais en train de travailler sur un nouveau projet, j'ai reçu un courriel de sa part, dont l'intitulé était « *Un livre* » ! J'ai eu la surprise de lire qu'il me proposait d'en illustrer un. Je n'avais jamais fait cela de ma vie, mais la formulation élégante et le ton très ouvert de sa proposition ont aiguisé ma curiosité, et j'ai pris contact avec lui. C'était incroyable ! Il connaissait mon travail sur le bout des doigts ! Vu la distance qui nous séparait, j'ai aussitôt remercié Instagram ! *(Rires.)*

Comment s'est passée la collaboration avec lui ? Vous êtes-vous rencontrés ou avez-vous échangé par Internet et téléphone ?
Un peu de tout ça. Mais Benjamin m'a assistée tout au long du processus tant j'ignorais tout du boulot qui m'attendait. Il a su corriger avec tact et diplomatie toutes les erreurs que j'ai pu commettre. En cela, il est vraiment parfait dans son rôle. Par exemple, il avait parfaitement compris que je n'avais aucune expérience en la matière. Alors, pour m'éviter la feuille blanche et de mauvais choix, il m'a souvent guidée pas à pas, en m'apportant plein d'idées auxquelles je n'aurais pas forcément pensé tout de suite. Travailler pour des galeries est un processus qui n'a absolument rien à voir avec le livre. Son énergie m'a donc été très utile pour concrétiser le boulot.

Une double page de l'album
© Roumiguière & Mana / Albin Michel Jeunesse

Est-ce que la barrière de la langue a été un problème ?
Je travaillais à partir d'une traduction anglaise du texte de Cécile Roumiguière. Parfois, il fallait beaucoup discuter pour tomber d'accord sur le passage du texte à illustrer. Principalement, quand il faut inclure différentes références qui ne semblent pas forcément évidentes pour tout le monde. D'autres fois, l'illustration à fournir sortait tout droit du texte, à la virgule près. Même si l'entreprise a pris du temps à cause de mon manque d'expérience, je ne regrette rien car j'adore expérimenter des choses nouvelles. En cela, Benjamin a été parfait dans le rôle de pourvoyeur d'idées.

Comment avez-vous vécu cette première expérience du livre ?
Parfois, j'ai eu des frayeurs en envoyant mon travail quand je n'étais pas vraiment sûre du résultat. Quand je travaille pour une galerie, si le résultat ne me plaît pas, je ne le présente pas : il part à la poubelle directement. Habituellement, je sais où je vais car je ne me lance pas tête baissée dans l'exécution du dessin. Je réfléchis, et je prends mon temps. Cela évite les erreurs et cette méthode me convient parfaitement.

C'est un livre qui milite contre les unions aussi bien contre nature que non désirées. C'est très moderne et, aussi, très féministe.

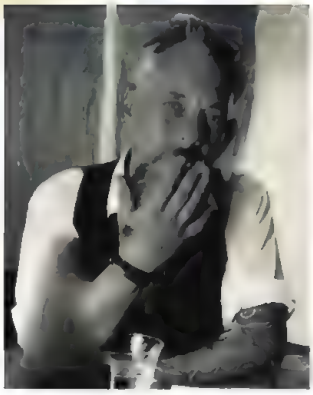
Pour le livre, il y avait toute une chaîne de commandement au-dessus de ma tête. Du moins, c'est l'impression que je ressentais. Comme si tout un groupe de personnes était en train de regarder ce que je faisais par-dessus mon épaule. Et ça, c'est l'idéal pour me rendre nerveuse ! Cette manière de faire, avec plusieurs personnes qui commentaient et analysaient mon travail à distance, était vraiment une grande découverte. Mais je peux comprendre qu'une maison d'édition soit très regardante sur le travail à réaliser. Je rappelle que je n'avais aucune expérience en la matière avant.

Qu'est-ce qui vous a décidée à illustrer *Peau d'âne* ? Perrault, les frères Grimm, le film...
Rien de tout cela ! Je ne savais pas grand-chose de cette histoire. Je pensais qu'il s'agissait d'un vieux conte français. Bien sûr, je connais Catherine Deneuve, mais je n'avais jamais vu le film. Ce qui m'a bottée dans cette relecture, c'est qu'elle sort complètement des contes de fées traditionnels qui consistent, principalement, à raconter à des petites filles, de la façon la plus ennuyeuse qui soit, une histoire de princesse à la recherche du prince charmant... Dans la version de Cécile, *Peau d'âne* va à l'encontre de toutes les règles de son époque, rien qu'en repoussant la volonté de son père. Elle se bat contre le système et pour ses droits. Pour une histoire qui a été largement documentée depuis le XVII[e] siècle sous sa forme la plus passéiste et injuste qui soit, j'ai vraiment apprécié l'actualisation qui en a été faite. C'est même ce qui m'a le plus motivée dans ma décision de l'illustrer. C'est un livre qui milite contre les unions aussi bien contre nature que non désirées. C'est très moderne et, aussi, très féministe.

Merci pour ces éclairages.

LES

Péchés capitaux



© Photo DR

LUCAS **WEINACHTER**

ARTISTE, DESSINATEUR
Dernière exposition :
Paysages
Galerie Jean-Yves Mesguich, Paris
(France, 2019)

La paresse
© 2020 Lucas Weinachter pour *Les Arts dessinés*

La luxure

© 2020 Lucas Weinachter pour *Les Arts dessinés*

La gourmandise

© 2020 Lucas Weinacht pour *Les Arts dessinés*

L'orgueil

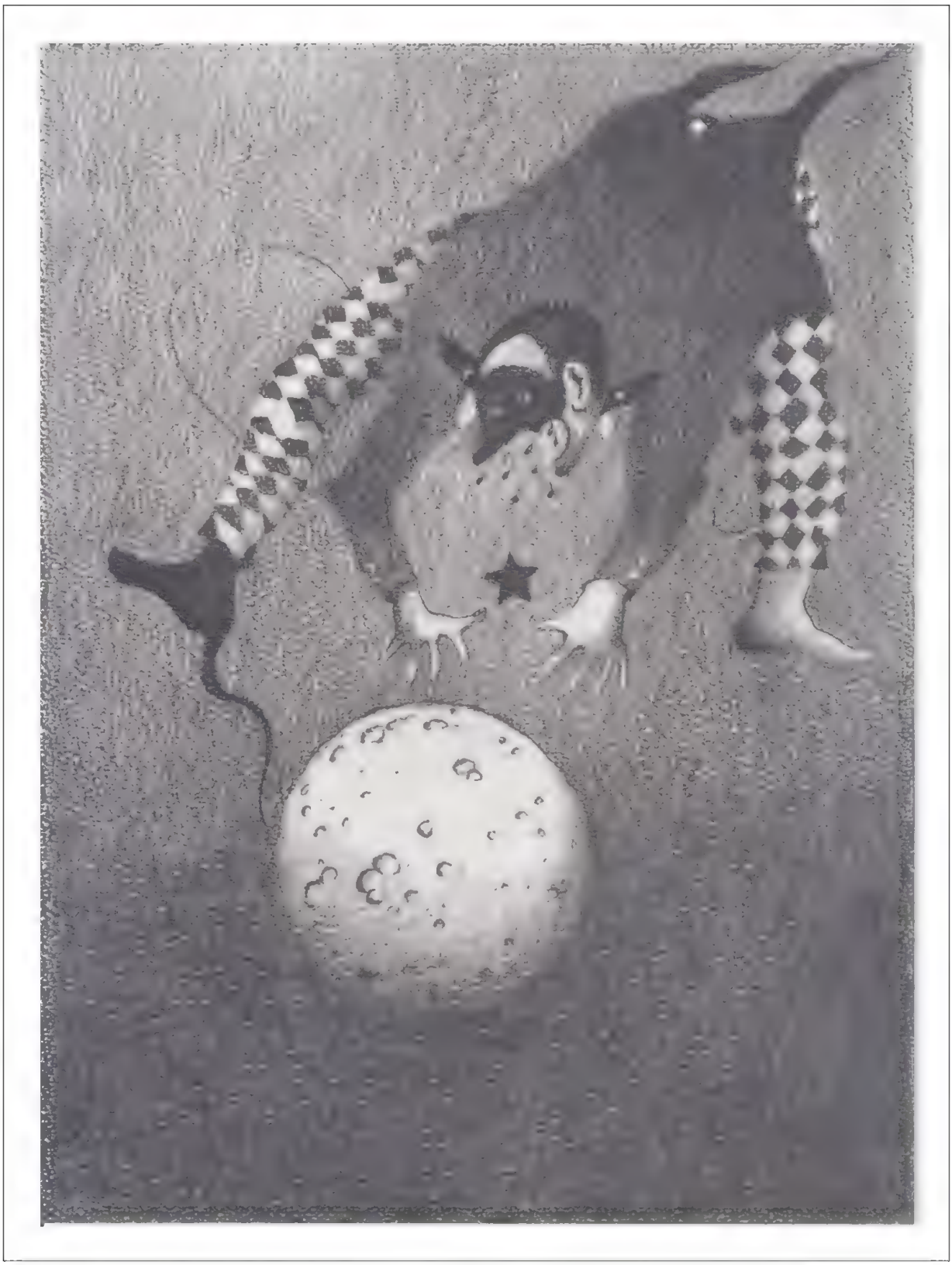
© 2020 Lucas Weinachter pour *Les Arts dessinés*

La colère

© 2020 Lucas Weinacht pour *Les Arts dessinés*

L'avarice

© 2020 Lucas Weinachter pour *Les Arts dessinés*



L'envie

© 2020 Lucas Weinacht pour *Les Arts dessinés*

LES ARTS DESSINÉS

ARCHITECTURE, ANIMATION...

132

FRÉDÉRIC BOREL

MICHAEL LINDSAY-HOGG

JEAN ZEID

DANIEL MAJA

138

JEAN-MARIE VIVES

46

BLACKSAD

Par **Géant Vert**

FINISSAGE

SIR MICHAEL LINDSAY-HOGG

THE PAINTER **WHO NEVER WAS**

Parisien d'adoption, **Michael Lindsay-Hogg** n'a pas vraiment le profil du peintre ordinaire. Sur ce point, il n'est pas scandaleux d'écrire que son parcours est aussi hors normes que sa peinture. Véritable télescopage entre art brut, ultra pop art, sens de la récupération écolo-trash et humour *British*, les réalisations de Lindsay-Hogg sont le résumé graphique d'une première vie dédiée à l'univers impertinent du rock anglais dont l'essentialité n'est plus à prouver. À une époque où les Monty Python (Terry Jones étant le dernier) disparaissent les uns après les autres, les visiteurs de la très parisienne galerie Pixi tenue par Marie Victoire Poliakoff ont pu, du 15 octobre au 1er février dernier, admirer tout à loisir un des derniers esprits libres et contestataires du *Swinging London*. Fils secret d'Orson Welles, cinéaste des Beatles et des Rolling Stones, Sir Michael, cinquième baronnet du nom, a bien voulu nous expliquer pourquoi les Anglais ont toujours un métro d'avance tandis que les Français battent en retraite, généralement à pied.

MICHAEL **LINDSAY-HOGG**
© Photo Frédéric Bosser

Comment une personne avec un sang aussi bleu a-t-elle pu se retrouver à côtoyer autant de rockers ?
J'ai eu la chance de faire partie de cette génération née pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les bombes nazies ne s'étaient pas contentées d'aplatir les villes. Elles ont aussi bien aplani les barrières sociales. Pendant les années passées à reconstruire ce qui avait été détruit, les jeunes, quelles que soient leurs origines, profitaient tous pleinement du même marasme économique. Nous avions tous des perspectives d'avenir peu réjouissantes. Ainsi, quand les Beatles, les Kinks, les Who, les Animals et les Rolling Stones ont débarqué, nous avons vu la chose autant comme un radeau de sauvetage qu'une bénédiction. Nous avons pris cette vague et profité pleinement de tous les endroits où elle nous a menés. Personnellement, j'ai eu plus que ma part grâce à la musique. Les années 1960 ont été fantastiques. Et quand le punk a débarqué dans les années 1970, ce fut encore une révolution musicale magnifique. Le rock m'a vraiment tout apporté dans la vie.

Michael Lindsay-Hogg : peinture sur carton (entre 1995 & 2019)
© Michael Lindsay-Hogg

EN VOIR PLUS

Michael Lindsay-Hogg est représenté en France par la GALERIE PIXI.
95, rue de Seine - 75006 Paris.
Tél. : 01 43 25 10 12

Michael Lindsay-Hogg : huile sur toile (entre 1995 & 2019)
© Michael Lindsay-Hogg

Qu'est-ce qui vous a amené à la peinture après toutes ces années dans le monde de la musique ?
Une envie de passer à autre chose. J'aurais très bien pu choisir de me reposer, mais je suis incapable de rester sans rien faire. J'ai le cerveau en constante ébullition.
À ce moment, j'avais déjà rempli une demi-douzaine de carrières avec le rock'n'roll, les pièces pour la télé, le théâtre, Broadway, le cinéma, etc. Je me suis dit qu'il était temps d'en entamer une septième avec la peinture.
À ce moment-là, je venais de me marier. Ma vie était stable comme jamais. J'ai dit à ma femme que j'allais me mettre à la peinture.
Elle a été très étonnée de l'apprendre car je n'avais, pour ainsi dire, jamais touché à un pinceau très sérieusement. Je n'ai jamais mis les pieds dans une école d'art pour apprendre la peinture ; tout comme je n'ai jamais suivi de cours pour apprendre à diriger une caméra. Je suis autodidacte.
Ce que vous voyez est ma version personnelle de la peinture. Et ça doit bien faire vingt ans que ça dure. J'aime bien représenter des gens que j'ai croisés dans la rue. Ma manière de les restituer sur la toile peut s'apparenter à celle d'un romancier qui n'aurait pas assez de vocabulaire pour décrire ses propres personnages. On peut aussi les voir comme des instantanés de vie.

Michael Lindsay-Hogg, John Lennon et Mick Jagger
© Photo DR

Quels sont vos maîtres en peinture ?
Disons plutôt des peintres que j'apprécie. En premier, je dirais Otto Dix, Agnolo Bronzino, un peintre florentin du XVI^e^ siècle, j'aime Goya, Picasso, Matisse, j'aime Max Beckmann, Jean Dubuffet. Côté américain, j'aime Twombly. En fait, rien que des gens qui sont à des années-lumière de ce que je suis capable de faire. J'aime tout ce qui peut être perçu comme un mix entre des formes exagérées et le grotesque. Ça me fait penser que j'allais oublier de citer Francis Bacon et Hockney. Si j'aime Bacon pour le côté sauvage, étrange de sa peinture, je considère David Hockney non pas comme, comme vous dites, un maître, mais comme mon écrivain préféré ou alors mon restaurant italien ou français préféré.

Vous considérez-vous comme un peintre pop art ?
Non. De mon point de vue, je me considère comme un peintre réaliste qui ignore tout de la réalité.

Pour peindre, écoutez-vous du rock pour vous mettre en condition ?
Quand je m'assois à ma table à dessin, je peux tout aussi bien écouter la radio que fumer un bon cigare. Parfois, un verre de vin. Je suis plutôt nocturne. Je peins vers dix heures du soir jusqu'à minuit. La journée, j'en suis incapable… tout simplement parce que je passe la journée à expliquer à des personnes comme vous ce que je fais la nuit. Sinon, la journée, j'aime bien déambuler dans la rue et spécialement à Paris parce qu'on y rencontre des gens plus intéressants qu'ailleurs.

Paris est-il redevenu le centre du monde artistique ?
Pas uniquement Paris. Il y a aussi Los Angeles, New York, Boston et plein d'autres endroits. C'est d'autant plus facile à vérifier par soi-même que nous vivons à une époque où l'on peut voyager très rapidement. C'est un avantage dont il faut profiter.

Merci du conseil.
(Le lendemain de la rencontre, la grève générale commençait dans les transports.)

C'est à son agence, située dans une maison particulière du 14e arrondissement de Paris, ancien siège de la Ligue des droits de l'homme, que l'architecte **Frédéric Borel** nous reçoit. Son travail, nous l'avons découvert à travers un dessin pour le concours de l'église orthodoxe et du centre culturel russe à Paris, lors d'une exposition à la Cité de l'architecture et du patrimoine, à Paris, en 2019. En parcourant son dernier livre aux éditions Silvana Editoriale, on mesure le génie de ce créateur et la beauté qu'il a su insuffler à des lieux jusqu'alors sans vie !

Par **Frédéric Bosser**

FRÉDÉRIC **BOREL**
© Photo DR

FRÉDÉRIC BOREL

UN MAGICIEN DES **ESPACES**

Dans les différents livres qui vous sont consacrés, le dessin est très présent.
J'ai toujours aimé le dessin et, par chance, j'ai des facilités dans ce domaine. En fait, j'ai toujours su représenter ce qui m'entoure. Mon éducation artistique, je l'ai peaufinée à l'adolescence, en regardant les peintres surréalistes comme Dalí ou impressionnistes comme Caillebotte (*Les Raboteurs de parquet*), Van Gogh, Vlaminck, etc., que j'appréciais notamment pour leur représentation du réel. Par la suite, je me suis intéressé à des peintres comme Gerhard Richter, ceux qui créent des univers et ouvrent des possibles.

Votre éducation passe-t-elle aussi par la bande dessinée ?
Je lisais les journaux *Spirou* et *Pilote*. Franquin, avec *Spirou* et *Gaston Lagaffe*, m'a inspiré. Les années 1960 et 1970 se caractérisaient par cette propension au progrès, cette grande liberté dans le trait autant que dans l'invention. Des auteurs comme Hugo Pratt, Mœbius, Druillet, Schuiten ou Bilal ont des talents exceptionnels ! En fait, j'aime le dessin sous toutes ses formes.

Vous avez grandi dans un contexte culturel ?
J'ai grandi dans un petit village du Gard, auprès d'un père ingénieur des Arts et Métiers et d'une mère

Dessin 3D pour l'église orthodoxe et le centre culturel russe, Paris 7e (projet)
© Frédéric Borel Architecte

Esquisse pour le projet de logements sociaux du Grand Quevilly
© Frédéric Borel Architecte

Le dessin ouvre des possibles, et j'aimerais que mes architectures ressemblent à mes dessins.

couturière pour la maison Balmain. S'ils n'étaient pas spécialement portés vers la culture, tous les deux avaient une certaine habileté pour le dessin. Pour ma part, j'avais juste envie de réaliser des choses de mes mains, d'être un bâtisseur à l'image des membres de ma famille (notamment de mon grand-père menuisier et maçon). Résultat, à dix-huit ans, venant de province, comme il n'était pas possible d'intégrer une école publique à Paris, je suis entré à l'École spéciale d'architecture, boulevard Raspail. *(Cette école avait pour origine la volonté d'Eugène Viollet-le-Duc de réformer l'enseignement de l'École impériale des beaux-arts, au XIXe siècle. Elle formait, au début, principalement des ingénieurs.)* À l'époque, c'était une école fréquentée par beaucoup de nationalités, notamment issues du bassin méditerranéen (Maroc, Grèce, etc.). Cette formation m'a permis de rencontrer d'autres personnes, d'être confronté à d'autres cultures.

Vous aviez des modèles à ce moment-là ?
Non. Mais c'est à cette période que j'ai fait la connaissance de l'architecte Christian de Portzamparc comme professeur, avant qu'il ne m'engage avec deux autres étudiants dans son agence créée au début des années 1980. J'ai ainsi pu travailler sur de grands projets comme l'École de danse de Paris, le Conservatoire du 7e arrondissement de Paris, etc. Puis, éprouvant le besoin de retrouver un peu de liberté, j'ai quitté son agence juste avant la construction de la Cité de la musique. Mes pas m'ont alors guidé vers l'architecte américain Harry Weese *(auteur notamment d'un atypique gratte-ciel prison à New York)*. Alors que je résidais là-bas, j'ai participé au concours du Programme Architecture Nouvelle, le PAN, que j'ai gagné, ce qui m'a permis de revenir en France et de travailler tout de suite, notamment sur le programme de la rue de Belleville.

Vous semblez aimer travailler sur des sites existants, où il faut instaurer sa patte tout en magnifiant l'ensemble du lieu…
Tout à fait ! J'ai toujours aimé enrichir le réel, quel que soit le projet. C'est passionnant de vouloir rendre merveilleux notre quotidien, non ? À Paris, les logements de Belleville ou de la rue Oberkampf sont des fenêtres sur le monde, même si cela reste à notre échelle. L'immeuble de la rue Pelleport représente une synthèse entre une tour des années 1970, des immeubles parisiens anciens et la brutalité d'un carrefour. Ce bâtiment s'intègre en étant sans échelle (le bâtiment qui le domine fait quatre ou cinq fois sa taille). Il prend l'énergie de ses voisins tout en répondant au caractère hétérogène de ce quartier. Pour celui de la rue Oberkampf, j'ai cherché à inventer la richesse en compensant des manques. Cela est passé par la création d'un jardin central, surplombé par ces deux tours. Dans le Pas-de-Calais, à Béthune, qui est une ville très basse, la richesse est d'offrir la hauteur. C'est en pensant aux grands chevalements du Nord, ou aux géants du carnaval que j'ai imaginé un immeuble sur échasses. J'aime habiller la ville différemment. L'architecture est un art qui se partage ! C'est de la peinture en 3D.

Puisque vous évoquez la peinture, vous devenez un peu peintre, avec les couleurs que vous apposez sur vos immeubles.
Ce ne sont pas des couleurs primaires, et je les appose toujours par touches. Pour moi, la couleur alimente le parcours de l'œil ; elle parfait les formes, crée un dynamisme. Rien n'est jamais gratuit, et tout est pensé en fonction de l'environnement. Je vais par exemple apposer des couleurs sombres pour donner de la profondeur ou des couleurs claires au premier plan pour isoler un fond qui peut être ingrat. Je considère davantage la dimension sensible de la couleur que son utilisation comme un code.

Esquisse et réalisation de logements pour la ville de Béthune
© Frédéric Bore Architecte

Vous avez des couleurs de prédilection ?
Je dirais le jaune et le bleu. J'utilise le vert depuis peu. Je peux aussi jouer sur des enchaînements de couleurs, comme sur le bâtiment de la rue Pelleport. Ce choix m'a permis d'exprimer le feuilleté des plaques de béton. C'est assez instinctif chez moi. Après, je ne vais pas aussi loin que Renzo Piano, par exemple, qui utilise les couleurs comme un lexique technique (le rouge pour les réseaux de sécurité, le bleu pour le traitement de l'air, le vert pour les réseaux électriques, à Beaubourg-Centre Georges-Pompidou). Parfois, j'y pense en utilisant par exemple du rouge pour une cage d'escalier.

Toutes vos idées se synthétisent par un dessin ?
Je dessine presque tous les jours. Les choses viennent ou pas. C'est un moment de détente. En revanche, j'ai besoin d'être seul pour dessiner. Là seulement, ma main peut traduire quelque chose. Mes matériaux sont simples : des crayons de papier, des feutres ou des stylos encre, ces derniers n'autorisant pas la faute. Le dessin ouvre des possibles, et j'aimerais que mes architectures ressemblent à mes dessins.

ZAC Masséna, logements sociaux et locaux d'activités (Paris 13e)
© Frédéric Borel Architecte

À LIRE

FRÉDÉRIC BOREL ARCHITECTE, FICTIONS
Par Richard Scoffier
SILVANA EDITORIALE, 2019
Livre cartonné, 208 pages couleurs, disponible

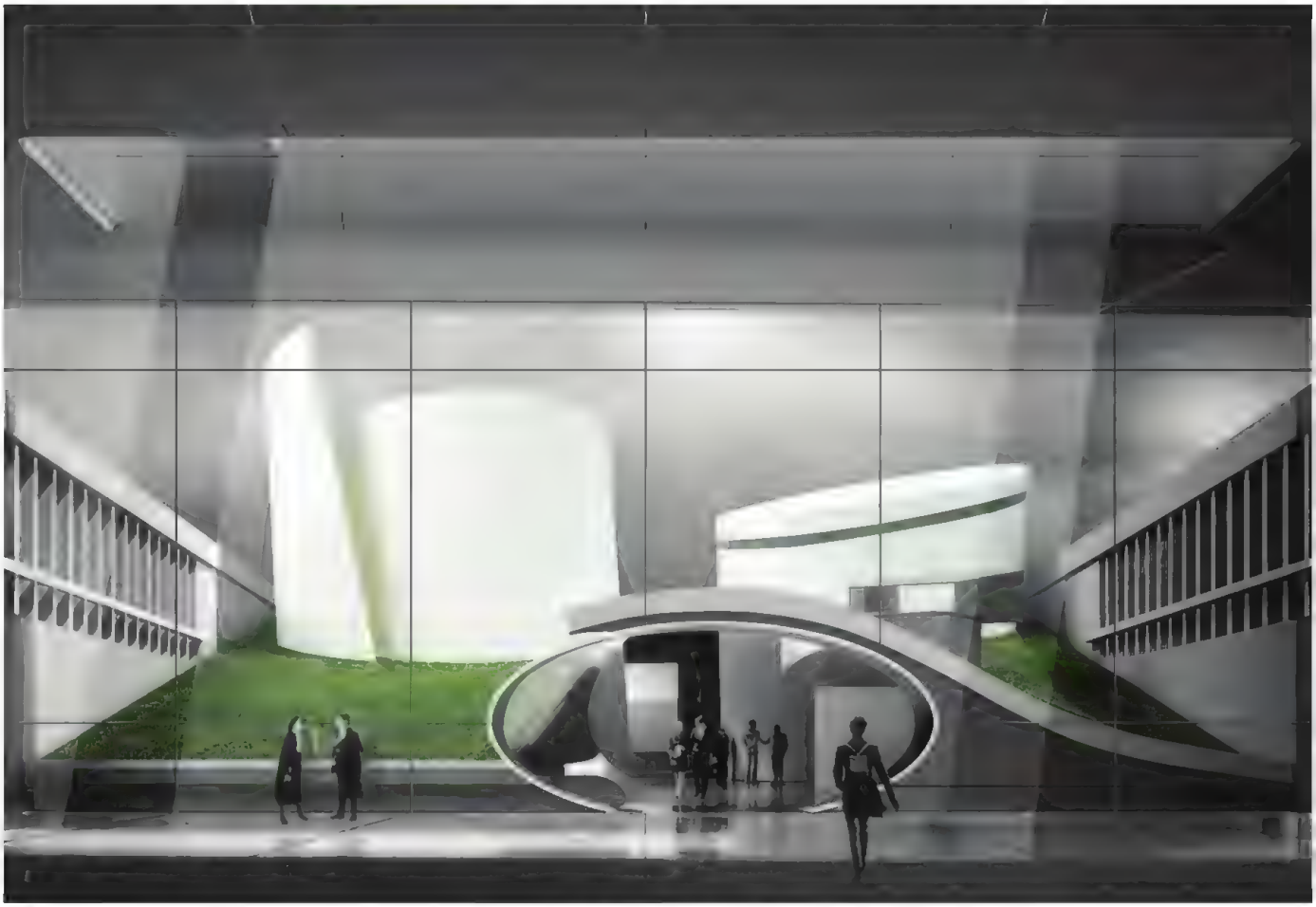
FRÉDÉRIC BOREL
Par Richard Scoffier
NORMA, 2004
Livre cartonné, 224 pages couleurs, disponible

Vous dessinez sur des carnets ou des feuilles libres ?
Plutôt des carnets de petit format. Je tiens à ce que mes dessins soient adaptés au format de ma main, histoire de garder fluidité et liberté du geste. La main m'aide à représenter ce que j'ai en tête. Quant à mes grands dessins, ce sont des choses redessinées pour des expositions, la plupart du temps.

Parfois en couleurs ?
Rarement. En fait, je laisse la forme se révéler. Pour la profondeur, je vais opter pour le crayon de papier. En fait, la couleur vient après avoir traduit mon dessin sur une maquette. Il est important pour moi de passer à l'objet, au concret.

J'ai toujours aimé enrichir le réel, quel que soit le projet. C'est passionnant de **vouloir rendre merveilleux notre quotidien**, non ?

À chaque carnet son projet architectural ?
Non, je peux travailler dans un carnet sur plusieurs projets en même temps. Je mets alors tout ce qui me passe par la tête sans me demander si c'est réalisable ou pas. À ce moment-là, la question du prix ne se pose pas... Il n'y a jamais de censure. L'espace de liberté doit rester entier. Ce n'est qu'après que je m'adapte à la commande, au programme, au budget, etc.



Palais de justice de Laval
© Frédéric Borel Architecte

École nationale d'architecture, Paris-Val de Seine, 13e
© Frédéric Borel Architecte

Quand vous dessinez, vous pensez aux proportions, à l'échelle du terrain ?
Forcément ! J'ai toujours en tête les cotes du terrain à bâtir. Après, il se peut que les proportions d'un croquis se révèlent impossibles dans la dimension concrète du projet. Il faut être vigilant pour ne pas dévier. Mais tout peut se régler, se recadrer ensuite, notamment en faisant les maquettes. L'architecture, c'est de la haute couture !

Une fois le dessin réalisé, vous le passez à vos équipes ?
J'ai toujours travaillé avec de petites équipes, et le dessin constitue une base de discussion entre nous. Ce médium à partager permet de fixer les grandes directions, de créer une impulsion, un rêve. Au final, seule la maquette qui suit va véritablement ancrer le projet. En général, ce qui est possible en maquette est possible en « vrai ».

Vous arrive-t-il de revenir à votre dessin initial pour vérifier qu'il n'y a pas trop d'écart entre l'idée de départ et ce qu'il en est advenu ?
Cet aller-retour peut me permettre d'ajuster des choses, mais si la maquette est meilleure que le dessin, je ne changerai rien. Pour résumer, dans le dessin, on met toutes les intentions et les maquettes, elles, nous aident à concrétiser les formes, les espaces.

Montrez-vous votre dessin au commanditaire ?
Très rarement ! Un client, un promoteur ou un maître d'ouvrage veulent du concret. Vous savez, peu de personnes sont susceptibles de comprendre un dessin d'architecte. Il faut avoir les clés pour cela.

FRÉDÉRIC BOREL
EN QUELQUES DATES

1982 : diplômé de l'École spéciale d'architecture

1984 : lauréat du concours PAN (Programme Architecture Nouvelle)

1985 : ouverture de son agence, à Paris

1986 : Paris, 20e arrondissement, réalisation de deux immeubles de logements très sculpturaux, 30, rue Ramponeau et 100, boulevard de Belleville

1993 : Paris, 11e arrondissement, immeuble, 113, rue Oberkampf

1997 : Brive-la-Gaillarde, Hôtel des Impôts

1999 : Paris, 20e arrondissement, bâtiment rue Pelleport

2001 : Agen, Université des sciences

2006 : Paris, 16e arrondissement, 48 logements, avenue Raymond-Poincaré

2007 : Paris, 13e arrondissement, réalisation de la future École d'architecture de Paris-Val de Seine

2011 : Béthune, construction de 49 logements, rue Outrebon

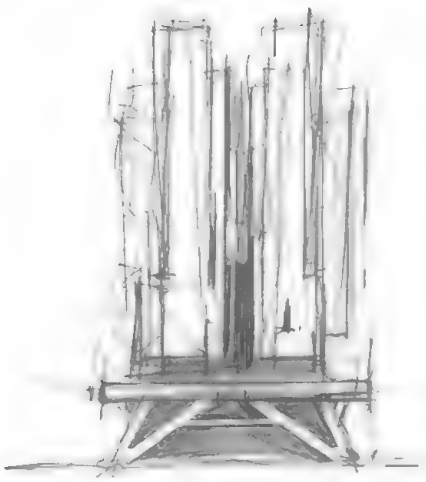
2014 : Grand-Quevilly, 204 logements

2018 : Aubervilliers, 10 000 m² de bureaux pour Saint-Gobain

2020 : Ris-Orangis, 82 logements

À VOIR

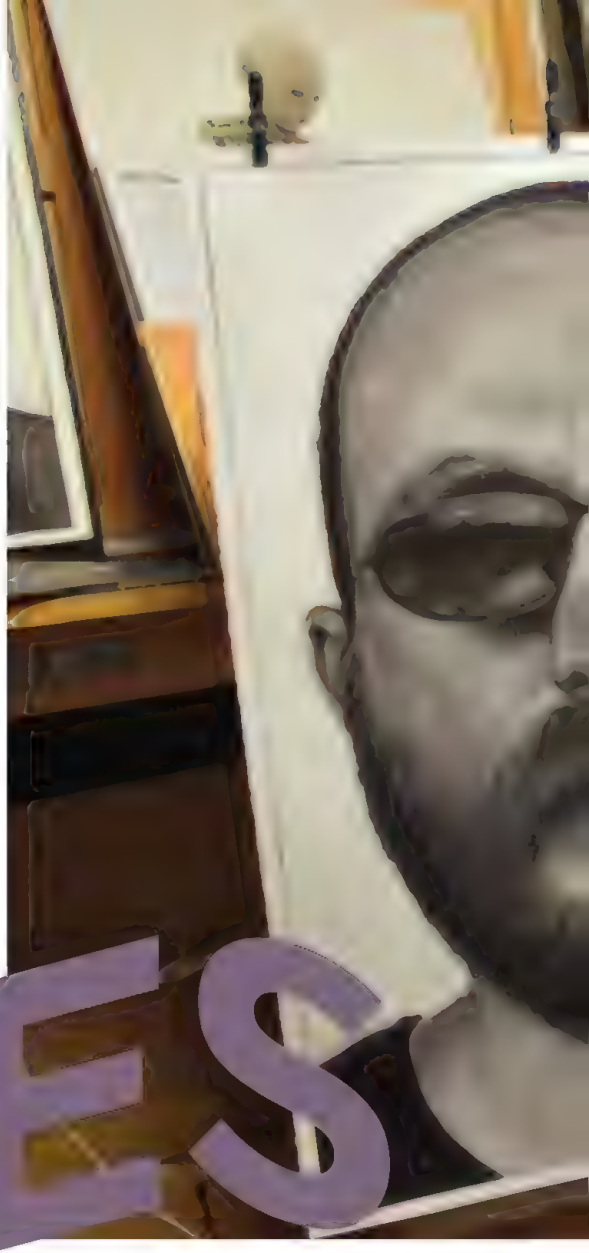
Le débat de l'exposition ***Borel, Barani, Ibos & Vitart, un paysage de l'excellence – Trois figures de l'architecture française*** sur le site de la Cité de l'architecture et du patrimoine (22 mai-16 septembre 2019) : https://www.citedelarchitecture.fr/fr/video/un-paysage-de-lexcellence-trois-figures-de-larchitecture-francaise-au-coeur-de-trois-univers



Esquisse pour le projet de l'École nationale d'architecture, Paris-Val de Seine, 13e
© Frédéric Borel Architecte

C'est à son atelier-galerie du 11e arrondissement de Paris que **Jean-Marie Vives** nous a donné rendez-vous. Pourquoi lui, me diriez-vous ? Non pas parce qu'il est le père du célèbre bédéiste Bastien Vivès, mais bien parce qu'il fut un décorateur de renom pour le cinéma – travaillant notamment pour Alain Resnais –, mais aussi un peintre. Aujourd'hui, il est photographe pour la publicité et galeriste, et aime partager son savoir-faire avec ses amis artistes. Discussion libre sur une carrière très riche...

Un entretien avec **Frédéric Bosser**



JEAN-MARIE VIVES

CRÉATEUR DE MONDES

Quelle est votre formation ?
À quatorze ans, j'ai intègré le lycée d'arts graphiques Maximilien-Vox, située rue Madame *(école créée par des artistes lauréats du prix de Rome et portant le nom de Vox, dessinateur, graveur, journaliste, historien reconnu de la typographie et enseignant)*. J'y ai appris le lettrage, la typo, le modelage, la sculpture, le dessin... J'allais également aux cours du soir de dessin, place des Vosges, pour faire du nu. En sortant de l'école, trois ans plus tard, je me suis retrouvé incapable de m'intégrer au monde du travail tel qu'il était à cette époque.

C'est-à-dire ?
À ce moment-là, il y avait peu de débouchés pour ceux qui, comme moi, avaient envie de vivre de leur dessin. Comme j'étais bon en algèbre et en géométrie, au collège, les professeurs voulaient que je continue dans cette voie. Quand je leur ai dit que mon métier serait dans le dessin, ils ont tiré une drôle de gueule... En faire une profession, c'était impensable à l'époque. Quant à mes parents, bien que ne comprenant pas trop ce que je voulais faire, ils ne m'ont jamais mis de bâtons dans les roues.

JEAN-MARIE **VIVES**
dans son atelier parisien
© Photo Frédéric Bosser

***Bunker Palace Hôtel**, glass painting*
© Jean-Marie Vives

Aucun artiste dans la famille ?
Si, un grand-père ! Cela a dû sauter une génération. *(Rires.)*

Du coup, que se passe-t-il à votre sortie de l'école ?
Je m'inscris à l'École supérieure des arts appliqués et des métiers d'art, rue Olivier-de-Serres, pour peaufiner ce premier « dégrossissage ». C'est là que je suis mes premiers cours en publicité – on disait alors la « réclame » – et que je découvre le travail d'Arthur Rackham, Edmond Dulac, Norman Rockwell et, plus tard, Frazetta ou Giraud, ce qui va me pousser vers l'illustration. En cours de troisième année, j'ai commencé à montrer mon travail dans les maisons d'édition et agences de publicité – ce qui m'a valu pas mal d'avertissements d'être mis à la porte de l'école, du fait de nombreuses absences ! J'ai alors commencé à travailler comme illustrateur, principalement pour les éditions Hachette. Je participais aussi à des expositions collectives avec d'autres illustrateurs

Le *matte painting* consiste à composer, dans un même plan, une scène réelle et son extension autrefois réalisée en peinture sur plaque de verre, aujourd'hui en numérique sur ordinateur.

Et comment êtes-vous passé du livre au cinéma ?
Par accident. En 1981, je rencontre la société Acme Films pour un projet de décors pour un film d'animation qui ne se fera finalement pas. Entre-temps, Alain Resnais, ayant vu *L'Empire contre-attaque*, demande s'il existe en France des artistes et techniciens capables de réaliser des *glass paintings (des décors peints sur verre)*. Il venait de découvrir ce procédé et souhaitait utiliser cette technique sur son film *La vie est un roman*.

Alors ?
Je fais des essais pour lui, en réalisant un *glass painting* représentant le poste de pilotage dont la partie réelle contenait les personnages, et un vaisseau spatial avec incrustation d'étoiles. C'était du bidouillage car nous apprenions sur le tas. Sitôt le film achevé, je suis retourné sur les bancs de l'école pour apprendre l'optique. Cette formation m'a permis de mieux maîtriser les distances, les focales, etc., et donc de fournir de meilleures réponses aux commanditaires.

Enki Bilal a également participé à ce film, sorti en 1983. Le cinéaste l'avait sollicité pour dessiner les décors et l'affiche…
En effet, et j'ai reconstitué ses dessins sur verre. Alain Resnais tenait à ce que ses dessins soient plaqués sur l'image tels quels, et je crois savoir que Resnais a été un peu déçu quand ils s'intégraient trop au décor réel. Plus tard, en 1989, Enki m'a demandé de travailler sur son premier film, *Bunker Palace Hôtel*.

Auparavant, en 1986, la société Excalibur, spécialisée dans les effets spéciaux et les décors pour le cinéma, vous a recruté.
J'ai développé avec cette société une technique non pas de *glass painting* mais de *matte painting*, c'est-à-dire en postproduction, et pour limiter la dégradation de l'image pendant la copie de la partie réelle, nous avions opté pour la séparation trichrome *(séparation de l'image en couleurs en trois images N&B sous filtre RVB, comme les couches d'une image avec Photoshop)*. J'ai toujours peint mes *mattes* sur verre, sauf une fois pour un autre film d'Alain Resnais où j'ai utilisé des plaques de laiton découpées. Le maître dans ce domaine reste l'Espagnol Emilio Ruiz del Río. Durant les années qui ont suivi, j'ai également beaucoup travaillé dans la publicité, même si, comme le *matte painting* est un procédé très long, ce n'était pas toujours compatible.

Mais il y a encore et toujours eu le cinéma ?
Oui, j'ai travaillé encore en trichromie pour Philippe de Broca sur *Shéhérazade*, pour Gérard Jugnot sur *Sans peur et sans reproche*, etc. En 1989, au regard de certains travaux de montage d'ektas sur palette Quantel, j'ai décidé d'investir dans le numérique en achetant, grâce à un leasing, pour 250 000 francs de matériel *(38 000 €)*. Et toujours pour Gérard Jugnot sur *Une époque formidable*, j'ai réalisé mon premier plan de

paintings pour *La Cité des enfants perdus* et *Alien*
© Jean-Marie Vives

Peintures numériques pour la Fondation Nicolas Hulot
© Jean-Marie Vives

matte numérique, plan de deux secondes… Puis Jean-Marie Poiré m'a contacté pour *Les Visiteurs*. Succès aidant (Les Visiteurs *a fait 14 millions d'entrées)*, le monde du cinéma a pris conscience du sérieux de ce procédé, et j'ai travaillé sur les épisodes suivants, collaboré entre autres avec Caro et Jeunet sur *La Cité des enfants perdus*, *Alien, la résurrection* à Hollywood, *Amélie Poulain* et *Un long dimanche de fiançailles* de Jean-Pierre Jeunet, Jan Kounen sur *Blueberry*…

Le *matte painting* numérique, c'est mieux que le traditionnel ?
C'est surtout plus facile dans la mesure où l'on travaille avec la même matière que la pellicule. De fait, on peut avoir des plans truqués beaucoup plus longs et se libérer du plan fixe, jusqu'à pouvoir aujourd'hui compositer un plan de *matte* sur une prise de vues faite au *steadicam*. Sans compter les outils actuels tels que l'image de synthèse, entre autres, qui pilote pratiquement tous les plans de *matte* et des effets spéciaux de postproduction, comme dans *Game of Thrones* par exemple…

Au fil des années, vous êtes devenu un incontournable, une référence.
Pour avoir su maîtriser cette technique ! Certains vous diront que j'ai une patte qui se reconnaît. Pour moi, j'étais au service des réalisateurs. Un bon *matte painter*, c'est quelqu'un dont on ne voit pas le boulot ! Ce métier vous apprend l'humilité. Maintenant, tout s'exécute en 3D, et je me suis retiré de ce milieu pour me consacrer à mon travail de peintre, d'illustrateur et de galeriste.

Francis Bacon, fusain
© Jean-Marie Vives

Vous gardez le plaisir du dessin ?
Je le place au-dessus de tout avec la peinture ! Je reste transporté quand je vais voir l'exposition de Francis Bacon à Beaubourg, ou de Norman Rockwell à Caen. Mon travail dans le cinéma comme dans la publicité est quelque part un accident.

Dans votre atelier, on découvre de grandes peintures comme des dessins au fusain…
Dont les préparations se font toujours sur Photoshop, car je mélange, la plupart du temps, plusieurs images. Ce sont en général des portraits. J'essaie à chaque fois de raconter la personne que je représente. Mon travail est, je pense, différent selon que je connais ou non la personne.

La plupart sont de grands formats.
Quand le dessin dépasse l'échelle humaine, je trouve qu'il se passe quelque chose. En optant pour de grands formats, Chuck Close, l'un des plus grands peintres hyperréalistes, a proposé des œuvres hallucinantes. Quand on y est confronté, c'est un choc visuel !

Charles Bronson, fusain
© Jean-Marie Vives

Galerie Manjari & Partners
9, cité de l'Ameublement – 75011 Paris
Tél. 01 83 56 42 86 www.manjari-partners.com

Jamais d'abstrait ?
Je suis de l'avis de Francis Bacon : dans l'abstrait, on ne se met pas en danger, car cela n'est qu'esthétique, et j'avoue aussi mon incompétence à juger et apprécier une œuvre abstraite, car elle ne me procure aucune émotion.

Un mot sur votre travail de galeriste, sous le label Manjari & Partners ?**
Au départ, ce lieu était mon atelier pour préparer mes peintures sur verre, mais aussi comme studio de prise de vue. Puis quand j'ai acheté mes ordinateurs, j'ai eu besoin de moins de place. Alors mon fils est venu s'y installer en 2010, avec ses amis dessinateurs, illustrateurs, photographe . Bertrand Gatignol, Merwan Chabane, Alexis de Raphelis, Maxime Vigato, Marion Montaigne, puis Balak et Michaël Sanlaville. D'autres sont venus par la suite , nous sommes une trentaine actuellement. En 2016, nous y avons créé, avec ma femme et mon autre fils, Romain, cette galerie. L'idée était de montrer, pendant trois semaines en moyenne, le travail des membres de l'association et nos copains photographes, peintres, illustrateurs, bédéistes, etc. Très souvent, nous organisons des expositions collectives. C'est un lieu d'échanges.

HUBERT DE LARTIGUE
À PROPOS DE JEAN-MARIE VIVES

Je fais la connaissance de Jean-Marie Vives en 2002, grâce à notre ami Guillaume pour un beau mariage rétro. Jean-Marie [illegible] Jean-Marie [illegible] Jean-Marie [illegible] comme un photographe fantastique et inconnu, un [illegible] d'images fabuleuses. Dédié à Kanji, nous avons fait [illegible] Le [illegible] Chinois [illegible] que j'étais un peu jaloux en plus d'envier son talent. Ce que je ne savais pas [illegible] Il est également peintre et sculpteur. Il est [illegible] en commun que nous ne le pensions...

Jean-Marie ayant dix ans de plus que moi, je le considère comme un grand frère bienveillant. Il défriche le terrain pour nous et nous fait [illegible] de son expérience avec générosité. Mais il est également très humble et modeste, toujours prêt à s'émerveiller du travail des autres. Il a très différent du sien. Nous avons des trajectoires parallèles, avec ce même amour des images qui provoquent des chocs visuels, quitte à choquer le bourgeois ! Il est [illegible] fait de beaux portraits au fusain de jazzmen ou de gens qu'il aime, souvent [illegible] de sa famille, mais il explore également les [illegible] de l'âme humaine. Il faut voir le triptyque des poupées qui disent son [illegible] sorte d'orgie primitive de chairs glacées et [illegible] Une œuvre impressionnante. Il [illegible] Il y a une œuvre très sombre, un futur poème. Il faut que je sorte, vous comprenez ?

[illegible] vous faire un secret, Jean-Marie travaille depuis [illegible] dix ans à son chef-d'œuvre, un livre intitulé *Contes cruels*, publié en collaboration avec Catherine Deschamps. J'ai pu voir quelques magnifiques images extraites de ce futur ouvrage qui est la quintessence du savoir-faire numérique de Jean-Marie et peut-être son testament. Pourquoi tout ce temps ? Parce qu'il faut bien vivre et qu'on ne refuse jamais un travail bien payé, c'est amusant à faire et on ne sait pas de quoi l'avenir sera fait. Et puis il y a d'autres toiles qui s'imposent à vous et qu'il faut faire toutes affaires cessantes. Et puis il y a la redécouverte du fusain et du plaisir de la matière et des supports. Et puis il y a ce nouveau venu dans la famille. Ce miraculeux petit-fils qui fait pencher toute la planète ! C'est pas grave, Jean-Marie, les *Contes cruels* sont peut-être mieux ainsi, inachevés...

Hubert de Lartigue
Vitry-sur-Seine, janvier 2020

Cybergirls 2, Construction, peinture numérique
© Jean-Marie Vives

Par **Jean-Samuel Kriegk**

DESIGN-MOI UN JEU VIDÉO

DANS **LES COULISSES** DE L'INDUSTRIE DU JEU VIDÉO

Du 26 novembre 2019 au 8 mars 2020, la Cité du design de Saint-Étienne a accueilli l'exposition ***Design-moi un jeu vidéo***. Son objectif était de faire découvrir au grand public le « *game design* », un terme que beaucoup réduisent parfois de façon erronée à la direction artistique des jeux vidéo.

JEAN **ZEID**
© Photo DR

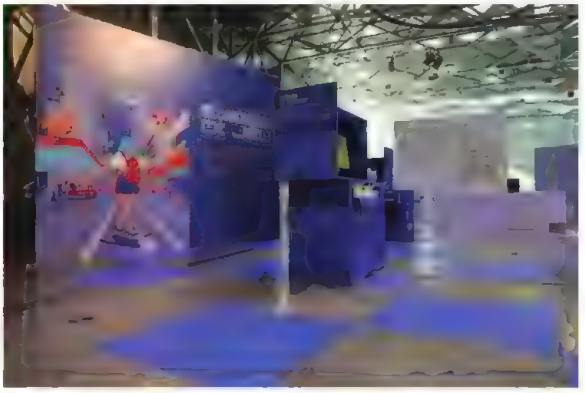
Comme le rappelle le commissaire de l'exposition, **Jean Zeid**, l'expression recouvre un sens beaucoup plus large : « *Le* game design, *c'est ce qui fait qu'un jeu est un jeu : c'est la conception de ses règles, ses objectifs, les actions qu'on y mène, l'environnement, les commandes pour se déplacer, etc. Dans le jeu vidéo, le spectre du design est très large car il embrasse la technologie, la narration et l'esthétique.* »

Exposer les métiers du jeu vidéo

Le jeu vidéo est à la fois un art et une industrie. La plupart des expositions déjà consacrées au médium, comme *Game On* à Lille (2004), *Museogames* aux Arts et Métiers (2010), *Game Story* au Grand Palais (2011) ou *Jeu vidéo : l'expo* à la Cité des sciences et de l'industrie (2013) à Paris, ont plutôt choisi l'approche industrielle, en racontant l'histoire du jeu vidéo à travers une même perspective historique : celle du rétrogaming.

Jean Zeid, déjà commissaire d'une exposition très réussie à la Fondation EDF il y a deux ans, préfère s'emparer du sujet en abordant la thématique des métiers du jeu vidéo, de façon non pas historique, mais thématique : « *On conçoit des jeux depuis les débuts de l'humanité car jouer fait partie de notre nature. À tout âge, jouer n'est pas un loisir mais une nécessité : c'est anthropologique. L'idée est venue tout de suite, plutôt que de raconter pour la millième fois l'histoire du jeu vidéo, de montrer comment on conçoit un jeu et quelles sont les coulisses de sa conception.* »

Erwan Terrier, illustration pour la thématique : narration
© Erwan Terrier



Vue de l'exposition : thématique mécaniques de jeu
© Photo Fabrice Roure

Erwan Terrier, illustration pour la thématique : Esthétique
© Erwan Terrier

Quatre espaces thématiques

Sur plus de 700 m², l'exposition se répartit en quatre espaces.

La première partie est dédiée à l'esthétique. On y découvre des reproductions de nombreux *concept arts* issus de la série *Assassin's Creed* (Ubisoft) ainsi que quelques documents en provenance du studio lyonnais Arkane (dont des dessins de production de *Dishonored*). Le son, la musique, ainsi que les services de streaming de jeu vidéo comme Twitch y sont abordés.

Le deuxième espace est consacré à la narration. Deux scénarios et des story-boards y sont montrés, réalisés pour les jeux *Tomb Raider* (Core Design) et *A Plague Tale: Innocence* (Asobo). Le jeu narratif *Detroit: Become Human* (Quantic Dream), aux nombreuses ramifications, est exposé à travers les embranchements possibles de l'histoire d'un chapitre du jeu.

La troisième partie, qui explique les mécaniques de jeu, est la plus surprenante. Des documents de création du très beau *Enterre-moi, mon amour* (Pixel Hunt) y sont reproduits, ainsi que des documents de production d'un excellent titre jouable dans l'exposition : *Heave Ho* (Le Cartel Studio). « *En général*, explique Jean Zeid, *on montre des* concept arts, *c'est-à-dire de beaux dessins ressemblant à de l'art plastique, donc ressemblant au final aux expositions d'art classique qu'on peut voir ailleurs. Ici, on a décidé de montrer un éventail de documents de* game design *: des* concept arts, *mais aussi des feuilles de scénario ou un prototype auquel on peut jouer dix minutes.* »

Enfin, la dernière partie aborde la technologie. Le moteur de jeu, le *gameplay*, le *level design* ou des innovations comme la croix directionnelle de la Game Boy et la réalité virtuelle y sont abordés. Quelques sculptures réalisées pour *Watch Dogs 2* amorcent la fin du parcours, à côté de vidéos d'interviews de *game designers* qui ferment l'espace avant que l'on accède à une installation permettant de tester une quinzaine de jeux sur un mur d'écrans géants.

Une exposition complètement jouable

Ce n'est pas le seul moment où l'on peut jouer : tout au long du parcours, l'expérience est privilégiée à travers une trentaine de titres que le visiteur est invité à essayer. Des blockbusters comme *Dark Souls* (FromSoftware) ou *Marvel's Spider-Man* (Insomniac Games) côtoient des jeux indépendants comme *Dead Cells* (Motion Twin) ou le jeu audio *A Blind Legend* (Dowino). Des incunables comme *Pong* ou *Bomberman* réunissent les générations autour d'expériences pour lesquelles, des décennies après leur création, le plaisir reste intact. « *Choisir, c'est éliminer, c'est le souci : on ne pouvait pas tout mettre. Le but était de montrer la diversité du jeu vidéo : différents genres, mais aussi différentes époques, car on peut tous se retrouver autour d'un* Tetris *ou d'une partie de* Fortnite. »

La profondeur de l'exposition sur un espace somme toute réduit étonne, puisque pas moins de quarante-cinq sujets sont abordés dans le parcours. « *On peut picorer : celui qui n'y connaît rien peut piocher dix thématiques. Le hardcore gamer va faire les quarante-cinq.* » La diversité des jeux proposés en démonstration permet de passer des heures à s'émerveiller ou à réveiller des souvenirs.

Montée en seulement cinq mois, *Design-moi un jeu vidéo* est une réussite. Accessible au grand public, elle passionnera aussi les néophytes. En la parcourant, entendre un groupe de personnes âgées affirmer que l'exposition modifie complètement leur perception de ce qu'est le jeu vidéo est un indicateur : le pari d'ouverture est gagné.

Vue de l'exposition : thématique esthétique
© Photo Fabrice Roure

Vue de l'exposition : thématique narration
© Photo Fabrice Roure

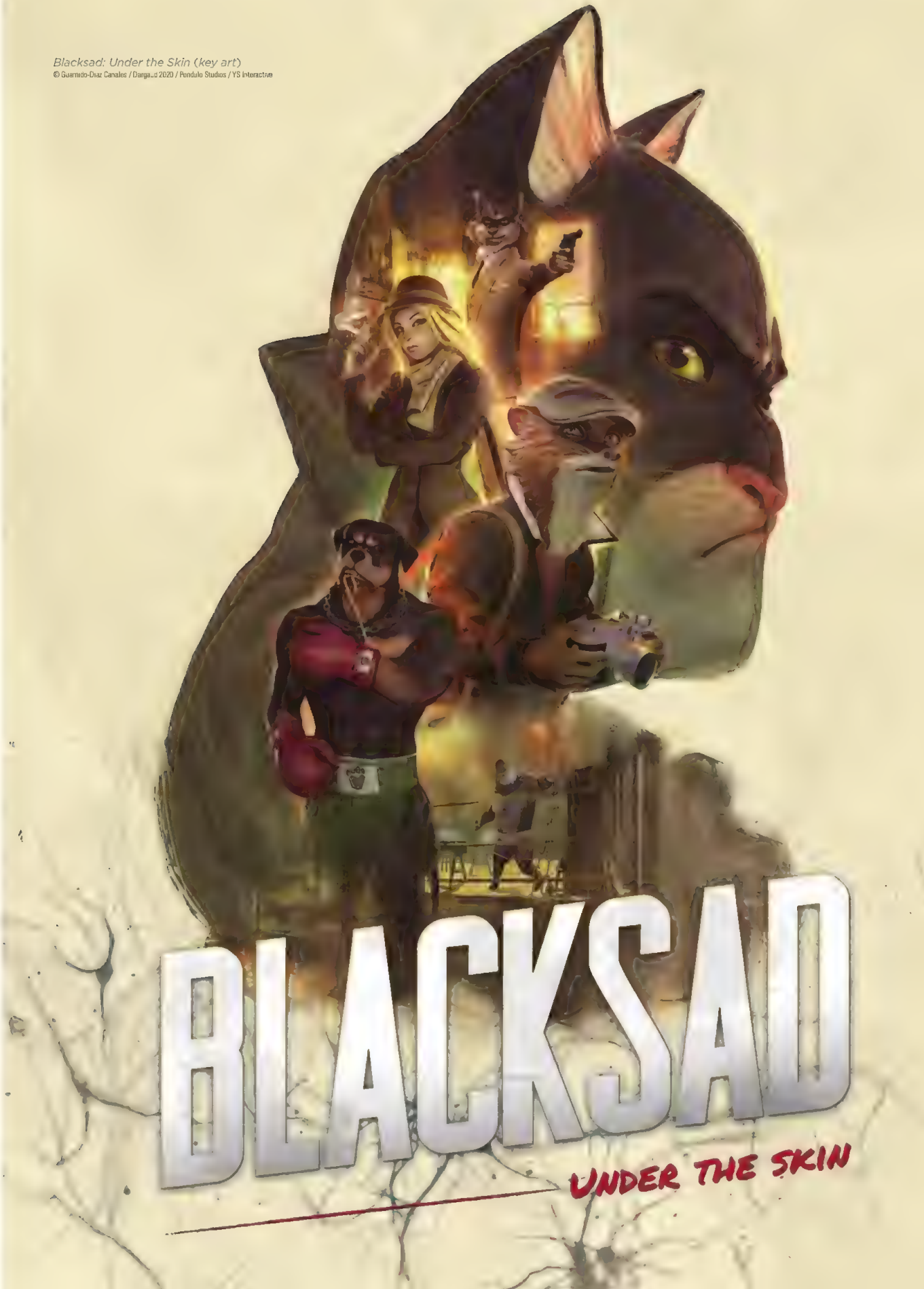
Blacksad: Under the Skin (capture d'écran)
© Guarnido-Diaz Canales / Dargaud 2020 / Pendulo Studios / YS Interactive

BLACK SAD

S'ANIME EN JEU VIDÉO

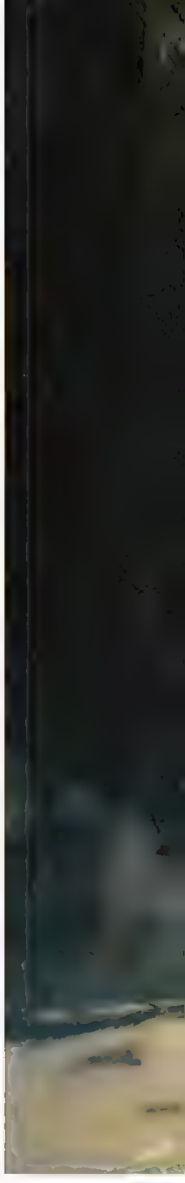
Les bonnes adaptations de bandes dessinées en jeux vidéo sont rares. C'est sans doute la raison pour laquelle l'annonce d'un jeu d'aventures inspiré par l'univers de *Blacksad*, la série policière animalière des Espagnols **Juan Díaz Canales** et **Juanjo Guarnido**, a été partout accueillie avec enthousiasme. Après une attente décuplée par un retard de plusieurs mois, le jeu – sorti fin 2019 et lauréat surprise du prix du meilleur jeu d'action et d'aventures de la dernière Gamescom – ne déçoit pas. Si l'on fait abstraction de bugs parfois gênants, ***Blacksad: Under the Skin*** propose une formidable expérience qui prolonge la lecture des aventures du chat détective avec intelligence, sans la répéter.

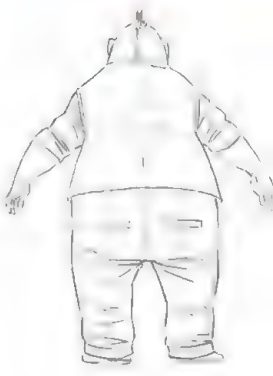
Par **Jean-Samuel Kriegk**



Blacksad: Under the Skin (key art)
© Guarnido-Diaz Canales / Dargaud 2020 / Pendulo Studios / YS Interactive

Recherches pour le personnage de Pol
© Guarnido-Diaz Canales / Dargaud 2020 - Pendulo Studios / YS Interactive





Le projet d'un jeu vidéo *Blacksad* naît à l'initiative de Ys Interactive, un studio de Valenciennes (Nord), qui convainc l'éditeur de jeu vidéo Microids (spécialisé dans les adaptations de BD et filiale de Média Participations, qui détient aussi Dargaud) sur la foi d'une simple vidéo donnant vie au personnage.

Pour développer le jeu, Microids recrute un nouveau partenaire : Pendulo Studios (créateur notamment de *Runaway* et de *Yesterday*), comme nous l'explique Felipe Gómez, le directeur général de ce studio espagnol : « *Ys Interactive a proposé un premier scénario original. Sur la base de ces propositions préliminaires, Pendulo a développé le* game design, *la narration, la direction artistique et le design sonore. En outre, nous avons conçu la plupart des décors, de nombreux personnages, ainsi que toutes les animations, la programmation, les portages sur les différentes plates-formes, l'enregistrement des dialogues et la bande originale.* » Le développement du jeu démarre en 2016 autour d'une équipe d'une vingtaine de permanents chez Pendulo Studios. Plus de cent professionnels prendront part au développement de *Blacksad: Under the Skin*, ce qui positionne le titre sur un budget plutôt confortable, à son échelle.

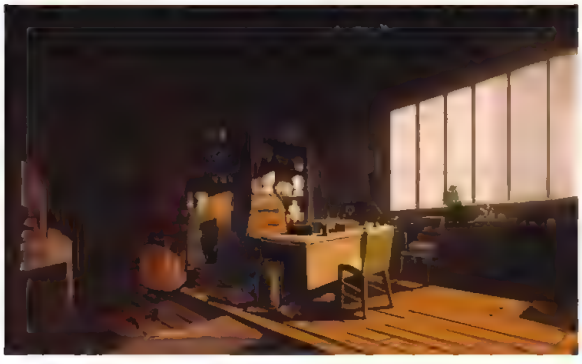
Un *point and click* « à l'ancienne »

Blacksad: Under the Skin est un jeu narratif en 3D (on aurait dit « *point and click* » il y a quelques années), où l'on fait progresser l'histoire en recherchant et en associant des indices. Une véritable enquête policière durant laquelle le joueur incarne le célèbre chat détective, qui tente de comprendre pourquoi le propriétaire d'un club de boxe de New York a été retrouvé mort et pourquoi son boxeur star a disparu à la veille d'un combat important.

Les lecteurs de la bande dessinée de Juanjo Guarnido et Juan Díaz Canales l'auront compris : *Blacksad: Under the Skin* n'est pas l'adaptation de l'un des cinq albums de la série, publiée entre 2000 et 2013. C'est une nouvelle histoire originale, écrite main dans la main par les équipes de Ys Interactive et Pendulo Studios. Situé dans les années 1950, le scénario semble prendre place entre le deuxième et le troisième album de la série. S'ils ne sont pas à l'initiative du jeu, les auteurs de la BD ont été étroitement associés au travail de Pendulo. « *Juanjo Guarnido et Juan Díaz Canales ont approuvé les choix faits par Pendulo et Microids, notamment l'histoire, mais aussi la direction artistique sur les personnages et les décors, les voix et la musique*, relève Felipe Gómez. *Ils ont joué un rôle de conseil pour nous aider à capturer l'essence de leurs bandes dessinées. La communication avec eux a été continue, fluide et prolifique.* »

On sent, tout au long de l'aventure, le soin apporté à respecter l'œuvre originale et à y faire subtilement référence dans des éléments de décor ou du scénario. Le jeu s'ouvre ainsi sur un récitatif directement pioché dans l'album *Quelque part entre les ombres*. Plus tard sont parsemées des allusions à des événements que seuls les lecteurs connaissent, comme la mort de Natalia, ex-petite amie de Blacksad (événement relaté dans le premier album de la série).

Key art
© Guarnido-Diaz Canales
Dargaud 2020 / Pendulo Studios / YS Interactive



La chambre d'hôpital et le bureau de Dunn (*concept arts*)
© Guarnido-Diaz Canales - Dargaud 2020 - Pendulo Studios / YS Interactive

Une concertation déterminante avec les auteurs

Il est probable que la complicité des auteurs pour aiguiller les créateurs du jeu ait été déterminante sur ces points. « *Travailler avec Guarnido et Canales a été facile et gratifiant. Microids leur avait soumis le synopsis préliminaire qu'ils ont aimé, et ils nous ont laissé le développer par nous-mêmes. De temps en temps, nous leur envoyions de nouveaux concepts, des personnages en 3D ou des dialogues. Leurs retours étaient précis et éclairants. Ils nous ont aidés, à chaque étape, à nous rapprocher du but, car évidemment personne ne connaît mieux qu'eux l'univers de* Blacksad », poursuit le directeur général de Pendulo.

Première surprise en découvrant les *artworks* du jeu : aucun ne concerne le chat détective. En effet, pour créer la version numérique du personnage principal, le studio s'est référé directement au dessin de Juanjo Guarnido plutôt que de travailler à partir de dessins préparatoires réalisés par les artistes de Pendulo. Si quelques personnages récurrents des albums de *Blacksad* apparaissent dans l'histoire (notamment la fouine Weekly et le commissaire Smirnov, qui y jouent

BD ET JEU VIDÉO, UNE HISTOIRE COMMUNE

L'histoire croisée de la bande dessinée et du jeu vidéo remonte apparemment à un passé pourtant déjà révolu. Elle démarre pourtant en fanfare, dès l'arrivée des premières consoles de jeux dans les foyers, avec une adaptation à succès des *Aventuriers de l'Arche perdue* sur Colecovision !)

La bande dessinée franco-belge connaît à l'époque un vif succès auprès des jeunes et leurs héros sont donc naturellement mis à contribution pour vendre des consoles. Les années 1980, un âge d'or pour le jeu vidéo français, offrent de nombreux titres inspirés par des BD à succès comme *Les Passagers du vent*, *Il était [Gaston] Lagaffe* (Infogrames), *Blake et Mortimer* (Ubisoft), *Astérix* (Atari), *Les Aventures d'Alix* (Infogrames) et, bien sûr, Tintin (entre deux à partir de 1983). Dans les années 1990 sont publiées des adaptations de *Rahan*, *Spirou*, *Lanfeust* et *Les Chroniques de la Lune noire*, tandis que les années 2000 honorent *Largo Winch*, *Thorgal*, *XIII*, *Lanfeust de Troy*, *Alix* et *Martin Mystère* et *Corto Maltese*.

Les best-sellers de la BD en librairie sont très souvent adaptés – ou bien pour l'inverse, plutôt pour Lucky Luke, Tintin jouit aux années 80 le record étant battu haut la main par *Asterix et Obelix* qui a fait l'objet de vingt-cinq jeux vidéo, parus entre 1983 et 2019.

Pourtant, depuis une quinzaine d'années, les adaptations de bandes dessinées en jeux vidéo se font beaucoup plus rares. L'explication est simple : dans un marché de la bande dessinée limité à l'Europe, sur un axe très franco-belge, les jeux vidéo vont parmi pour le marché international. Acheter les droits d'une licence inconnue aux États-Unis ou en Asie ne présente donc pas beaucoup d'intérêt pour un studio.

L'adaptation [illegible] de la série *Blacksad* en jeu vidéo, sous le titre *Blacksad: Under the Skin*, constitue à ce titre un événement qui explique par la dimension internationale de cette bande dessinée pas tout à fait franco-belge. En effet, bien qu'éditée en français par Dargaud, elle est signée par deux Espagnols : Juan Díaz Canales et Juanjo Guarnido. De plus, *Blacksad* [illegible] et a remporté aux États-Unis deux Eisner Awards.

des rôles importants), Pendulo a imaginé de nouveaux personnages avec une fidélité à la caractérisation propre aux auteurs qui force le respect.

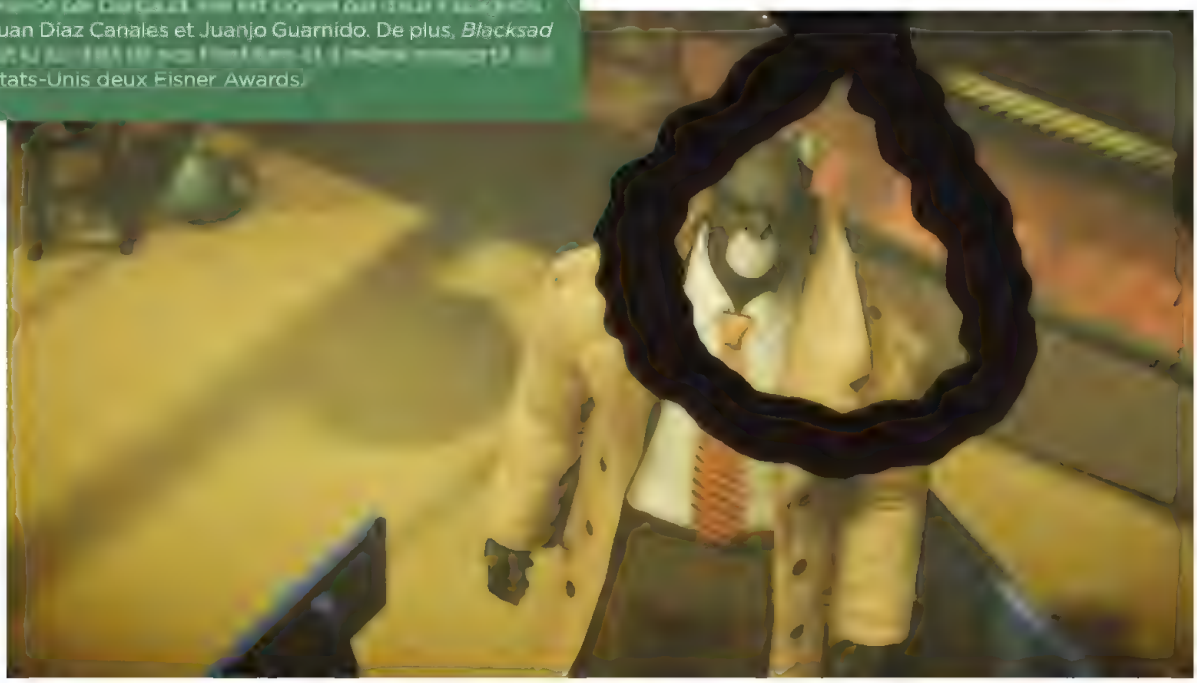
Seul bémol : un petit temps d'adaptation est nécessaire pour accepter l'aspect un peu lisse des personnages en 3D. Mais, comme l'explique Felipe Gómez, « *essayer de reproduire à l'écran le style de Guarnido n'était pas une bonne idée, car la bande dessinée et le jeu vidéo sont des supports très différents. Nous avons choisi de ne pas opter pour une technique picturale particulière. Nous avons juste défini une touche, plutôt chaleureuse. De plus, chaque image a été dessinée pour essayer de transmettre une impression de "fait à la main".* »

De fait, la direction artistique du jeu s'assume à contre-courant de la course technologique dans laquelle toute l'industrie du jeu vidéo semble désormais engagée : loin du photoréalisme des jeux contemporains, les choix visuels de *Blacksad: Under the Skin* assument un design BD très plaisant.

Une histoire fidèle à l'univers originel

L'histoire de *Blacksad: Under the Skin* colle, elle aussi, très bien à l'univers des albums. L'ouverture sur le cadavre de Joe Dunn, pendu dans sa salle de boxe, aurait pu être le départ d'un scénario de Canales… Les thématiques générales – corruption, racisme, maccarthysme, savants fous – font écho aux albums, dont l'ambiance « polar » se trouve parfaitement restituée dans les différents éléments du jeu.

La narration est serrée : impossible d'en sortir ! Le jeu fonctionne en « couloir » très écrit, où l'évolution du joueur se voit guidée et forcée. Cependant, ses choix moraux se répercutent sur le déroulement de l'aventure



Blacksad, capture d'écran du jeu
© Juan Díaz Canales / Dargaud 2020 / Pendulo Studios / YS Interactive

Concept arts pour le personnage de Helen Moore, et le vestiaire du club de boxe
© Guarnido-Diaz Canales / Darga..d 2020 / Pendulo Studios / YS Interact ve

et permettent de laisser chacun choisir le type de Blacksad qu'il veut incarner : plutôt « *hard-boiled* », comme dans les premiers volumes de la BD, ou plus sentimental, comme dans les derniers ?

« *En fonction de leurs actions, les joueurs peuvent influer à la fois sur les relations entre les personnages et sur la personnalité de Blacksad : chaque choix a des conséquences. Chaque personnage se souviendra de ses échanges avec le héros et adaptera son comportement aux événements passés en conséquence. Pour prendre une décision, le joueur devra faire appel à son sens moral, mais aussi évaluer l'impact potentiel de ses actions sur l'avenir des personnages, parfois de Blacksad lui-même, décrit Felipe Gómez. Ce système impliquait plusieurs niveaux de complexité en matière de narration. C'était risqué et ambitieux. Mais les retours lors de la Gamescom* (plus grand salon européen du jeu vidéo) *nous laissent croire que nous avons fait le bon choix.* »

Ce parti pris a abouti à un jeu plus ambitieux que prévu et a engendré de gros défis en matière de *game design*. « *Le jeu entier consiste à résoudre une affaire criminelle. Blacksad et le joueur reçoivent les mêmes informations (indices, conversations), mais les hypothèses émises à partir de ces indices peuvent varier d'un joueur à l'autre*, continue-t-il. *Nous voulions permettre aux joueurs de tirer des conclusions à leur propre rythme et de pouvoir traduire ces déductions dans le jeu. C'était l'un de nos plus grands défis, et c'est ainsi que nous avons élaboré notre système de déduction.* »

Ce système contribue à l'originalité du jeu, qui permet d'utiliser les sens exacerbés du chat Blacksad (ouïe, vue, odorat) pour analyser la situation et trouver les indices pour avancer dans le scénario.

Une atmosphère « film noir » très aboutie

Blacksad: Under the Skin n'est pas un jeu parfait. Il comporte même quelques gros défauts de finition, qui obligent parfois à refaire une scène à cause de bugs bloquants ou d'imprécisions techniques. Ce qui sauve le jeu à chaque instant, c'est son atmosphère « film noir » parfaitement restituée. On y trouve des éléments qui ont, aujourd'hui, déserté le cinéma pour adultes : les personnages fument tout le temps (même à l'hôpital !), ils jurent, et la violence de l'histoire n'est jamais atténuée. On y croise quelques personnages

BLACKSAD: UNDER THE SKIN

PENDULO STUDIO & MICROÏDS
Disponible sur PC, Mac, PS4, XBox One et Switch (40 € environ)

franchement atroces (dont un pédophile à qui l'on va pouvoir refaire le portrait).

Quant à la moralité des choix effectués pendant la partie, elle appartient au joueur et offre donc la liberté de ne pas toujours bien se comporter.

Plus surprenant, l'atmosphère du jeu est principalement portée par le son. D'abord, grâce à l'omniprésente musique jazzy, qui est formidable. Un élément dont l'importance n'a pas échappé au studio Pendulo : « *Bien que cela passe parfois inaperçu, les bandes dessinées* Blacksad *regorgent de références musicales. Nous voulions porter cela à un autre niveau : le jeu dispose d'une bande originale composée avec l'intention de créer une atmosphère, mais aussi d'illustrer des scènes et des personnages. La bande-son a reçu un accueil extrêmement positif des joueurs.* »

Autre grande réussite : le casting des voix, notamment celles des acteurs francophones. « *Donner une voix aux personnages qui n'ont jamais été pensés pour en avoir était un défi ! Ce travail a nécessité beaucoup d'itérations et de documentation. Par exemple, John Blacksad devait avoir un accent fidèle au quartier de New York où il a grandi, mais il fallait aussi transposer cet exercice dans plusieurs autres langues. Un détective parle différemment, selon sa langue, mais aussi selon le ton, les conventions de langage, les tropes et des nuances plus subtiles.* »

Le casting de voix conforte l'ambiance « polar » d'un jeu à mi-chemin entre les jeux du studio Telltale, les romans de Raymond Chandler et les films noirs de John Huston.

Au bout d'une douzaine d'heures, sept fins différentes s'ouvrent au joueur selon les choix qu'il aura effectués. Expérience incontournable pour tout fan de la série d'origine (à qui un clin d'œil est offert par Canales pour ouvrir sur le scénario du prochain album), *Blacksad: Under the Skin* est aussi une porte d'entrée pour des joueurs qui ne connaîtraient pas encore la bande dessinée. Gageons que ce jeu apportera à la série de nombreux nouveaux lecteurs, d'autant que, sans difficulté particulière, il est accessible à tous. ■

Illustrateur d'une belle centaine de livres, dessinateur dans une vingtaine de journaux et magazines, **Daniel Maja** est un auteur de talent comme il y en a peu. Ses aficionados auront remarqué la présence récurrente, depuis quelques semaines, de Montaigne sur la page Facebook où ce dandy sybarite nous dispense généreusement des gourmandises culturelles particulièrement savoureuses. Il faut dire qu'il vient d'illustrer, avec une profondeur d'où l'humour n'est pas exclu, tant s'en faut, des extraits choisis des *Essais*. Une invitation, ô combien plaisante, à converser avec le plus littéraire de nos dessinateurs.

Un entretien avec **Janine Kotwica**

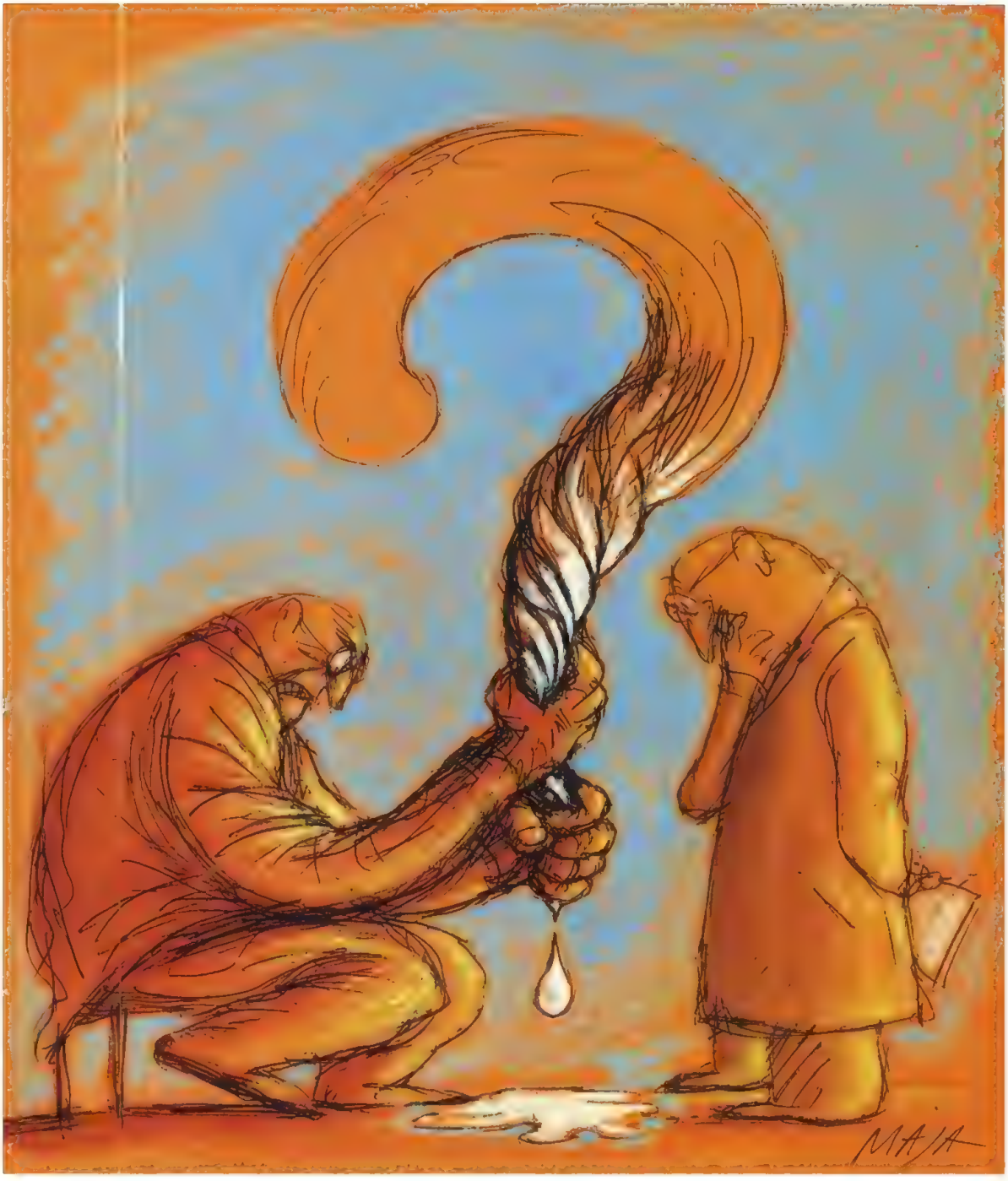
DANIEL **MAJA**
© Photo Janine Kotwica

DANIEL MAJA

Illustration pour ***Montaigne et nous*** (2019) *Des voyages.* « Je sais bien ce que je fuis, mais non ce que je cherche ». *Essais (III.IX)*
© Daniel Maja

UN DESINATEUR **TRÈS LITTÉRAIRE**

Vos méditations autour de Montaigne nous rappellent les riches heures de votre collaboration avec *Le Magazine littéraire.* Qu'est-ce qui vous rend Montaigne si proche ?
En plus de trente ans de collaboration avec *Le Magazine littéraire*, il m'est arrivé d'illustrer, à plusieurs reprises, soit un dossier complet, soit des articles sur Montaigne. C'est à partir de ces parutions que Romain Bondonneau, un éditeur de Sarlat – ville natale de La Boëtie –, m'a demandé d'illustrer son *Sédiments n° 10*, où vingt-cinq écrivains, magistrats, médecins, hommes politiques, artistes... expriment en quoi la lecture des *Essais* et du *Journal de voyage* avait changé leur pratique et manière de vivre. Vingt-cinq thèmes – comme l'amitié, la liberté, la violence, la justice... – y sont abordés. Ce sont des thèmes que j'ai d'ores et déjà illustrés. J'ai donc repris mes Montaigne, l'*Apologie de Raymond Sebond*, le livre épatant de Sarah Bakewell, *Comment vivre ? Une vie de Montaigne en une question et vingt tentatives de réponses*, le *Montaigne à cheval* de Jean Lacouture et d'autres ouvrages lus autrefois.



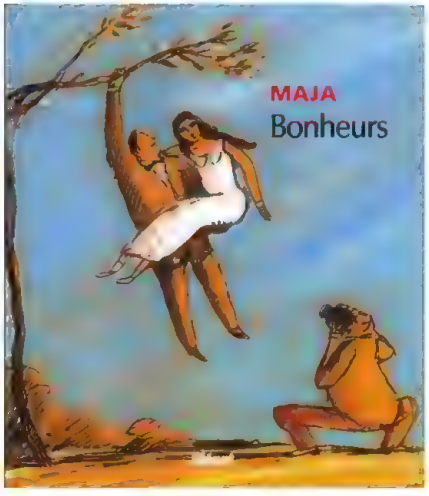
Le Magazine Littéraire, ouverture du dossier *Le Retour des sceptiques* (2001)
© Daniel Maja

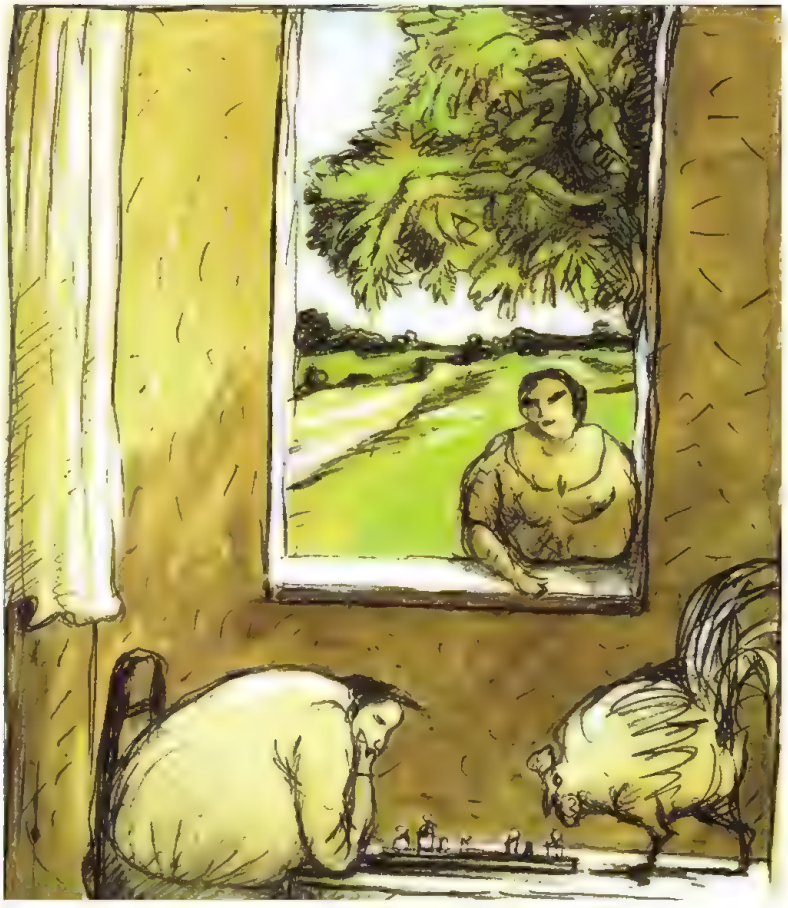
Vous aviez, pour le *Magazine*, illustré de nombreux dossiers, souvent philosophiques. Je n'ai oublié ni *Les Épicuriens* ni *Le Retour des sceptiques*, *Kant*, *Nietzsche*, *Schopenhauer*... D'où vous vient cet attrait pour la sagesse et les spéculations ?
Là, je dois rendre hommage à une professeure de lettres de l'école Estienne, madame Ranc, qui roulait les « r » comme Bachelard et Colette ! Elle nous a fait découvrir la littérature au long cours, les *Thibault* de Martin du Gard, la série des *Pasquier* de Duhamel, Jules Romains – il fallait s'embarquer et avoir du souffle –, et puis Alain, dont les *Propos* l'inspiraient. Les cours commençaient souvent par une anecdote, une observation de la vie commune, la réflexion d'un élève, un fait divers, une exposition. Et bientôt, de proche en proche, étaient convoqués Camus, Diderot ou Molière, Rousseau ou Socrate, mais aussi la guerre, celle de 1914, et les valeurs morales bien malmenées, le pacifisme, le nihilisme, le goût des fraises, la Sido des *Vrilles de la vigne* ou... l'aventurier Henry de Monfreid. Tout était philosophie et prétexte à penser. C'était la pensée en marche et l'esprit du périgourdin Montaigne ressuscité.

Votre force, c'est cette capacité à mettre en images, avec distance et humour, les notions intellectuelles les plus ardues.
Je n'illustrais pas au *Magazine* de textes philosophiques. Je pratiquais une approche sournoise, détendue. Il s'agissait d'en faire respirer l'atmosphère, le parfum. On ne peut pas être exact : l'idée n'est pas une image. On trouve des analogies, des paradoxes, du saugrenu. Il n'y a pas de règles. Le texte, tu l'absorbes mot à mot ; tu éprouves les concepts ; tu les tritures jusqu'à ce que des images surgissent par associations. Là, il faut un peu de temps, celui de la digestion, mais pas trop, et après l'épreuve du papier, tu notes tout, tu concilies les contraires pour voir ce que ça donne. Pas de préjugés ! Surtout, tu évacues les images-lieux communs.

Votre amour des mots – et surtout des mots rares et même précieux, désuets, exotiques –, nous nous en délectons dans vos publications, presque quotidiennes, sur votre blog que vous avez appelé *Au jour le jour* puis *La Vie brève*.
J'ai retrouvé le plaisir des mots, l'art de les décortiquer jusqu'à l'os étymologique lorsque j'illustrais les chroniques d'Alain Rey, *La Vie des mots*, pour *Le Magazine littéraire*. Ses chroniques savantes mêlaient humour, sémiologie et impertinence. L'exercice n'était pas aisé, exigeant le goût du décalage, du non-sens et celui de l'équilibriste. C'était très amusant. Les mots précieux et rares visaient à surprendre les amis. J'y mêlais des inventions de mon cru, des proverbes persans ou bantous à l'instar de l'ami Vialatte, de faux auteurs. Ainsi un ami a cru à l'existence d'un faux géographe et savant de l'Antiquité que même Wikipédia ignorait.

Des livres comme *L'Abécédaire de l'ange*, *Bonheurs* ou *La Vie brève* sont dans ce même esprit. Depuis quand ce rendez-vous du cybercarnet existe-t-il ?
Là, vous évoquez mon activité de ces dernières années. En 2008, j'ai commencé à publier ces chroniques quotidiennes, *Au jour le jour*. Depuis 1985, je remplissais des carnets d'idées, souvent le soir, la nuit même, après les travaux d'illustrations de la journée pour la presse et l'édition. C'étaient des rêveries, des « fantaisies », des jeux de l'inconscient, des cadavres exquis solitaires, des impressions du jour réinventées, des notations de toutes sortes, textes et dessins. Je me disais que cet exercice sans but ni contraintes, à la longue et avec régularité, me révélerait les thèmes récurrents de mon monde imaginaire et graphique, les compositions, les espaces, les hachures, les personnages. Je m'imposais tout de même quelques règles ; je conserverais tout, ébauches ratées, pages arrachées, toutes techniques sans obligation, dessin fouillé ou esquisse « vibrionnante ». Je n'ai jamais fait de collage. Les carnets s'accumulaient ; j'avais l'impression d'un trait plus libre, insouciant. J'inventais des perspectives subjectives…





Bonheurs, Glénat (2001), « Il s'agissait de ne pas perdre la face devant Germaine »
© Daniel Maja / Glénat

Vœux 2019, *La Vie brève*
© Daniel Maja

Il n'y a pas de règles. Le texte, tu l'absorbes mot à mot ; tu éprouves les concepts ; **tu les tritures jusqu'à ce que des images surgissent** par associations.

Au fil du temps, les textes se sont étoffés et sont devenus très importants. Au début, c'étaient des dessins, légendés ou non, avec une distance pleine d'humour. Désormais, chaque publication contient une vraie histoire, à la narratologie complexe, avec des personnages, des décors, des atmosphères, des époques fortement caractérisés… Ces petits récits s'enracinent parfois dans l'actualité : vous évoquez, aujourd'hui, le coronavirus ! Comment naît leur inspiration ?
Au départ, c'était un jeu avec les amis, comme je l'avais fait pendant des décennies avec d'autres dessinateurs, Jean-Pierre Cliquet, directeur artistique de *Lire*, celui de Pivot, et Philippe Honoré, mon ami durant quarante ans, assassiné à *Charlie Hebdo*. Nous nous rencontrions tous les mardis pour nous livrer à des jeux graphiques et littéraires très oulipiens, à la mode surréaliste, en plus légers et cocasses. D'autres dessinateurs venaient se joindre à nous, parfois. Nous nous envoyâmes des cartes postales dont chacune racontait une histoire, des bandes dessinées où chacun, à son tour, faisait une case en piégeant le suivant, le sommant de trouver une échappatoire à une situation sans issue, des dessins dont un autre faisait les légendes, des portraits chinois… C'est cette expérience que j'ai reprise dans *Au jour le jour*, qui dura trois cent soixante-cinq jours sans faillir, puis dans *La Vie brève* avec une quotidienneté plus lâche. Je n'ai pas cessé depuis, et je publie, en outre, des dessins anciens relégendés sur Facebook.

Pendant longtemps, vous étiez méfiant à l'encontre des moyens informatiques et des réseaux sociaux. Vous faisiez partie, comme nos amis Zaü, Dumas ou McKee, des rares artistes dinosaures en ce domaine. Maintenant, vous avez un cybercarnet et vous fréquentez assidûment Facebook que vous alimentez régulièrement. Quelle révolution !
En 2006, je me suis dit que ces feuilles accumulées avaient formé un terreau nourricier que je pouvais exploiter. En outre, je venais d'acquérir un Mac grâce à mon gourou informatique, James Tanay d'Iconovox. Je n'avais jamais tapé à la machine ni touché un ordinateur : il m'a initié à la pratique du scan, des mails, des bases de Photoshop (j'en suis toujours là), m'a bâti un site pour exposer mes dessins, une bibliographie, une biographie, etc. Mon initiation et ma pratique informatique se firent par la parution quotidienne d'*Au jour le jour*. C'était *a contrario* de tout ce que j'avais fait pendant des décennies, illustrer les textes d'autrui : j'écrivais des légendes et de petites histoires sur des images déjà existantes, les miennes, tout en me gardant de décrire l'image. L'intérêt provenait de la distance, du décalage, de la subversion du sens, de l'ambiguïté. Souvent les histoires se dissolvaient en eau de boudin, textes ouverts laissant le champ libre à toutes les interprétations et à l'imaginaire des lecteurs.

Étienne de la Boétie, *Discours de la Servitude Volontaire* (1553)
in Montaigne et nous
© Daniel Maja

Musée, The New Yorker (1996)
© Daniel Maja / New Yorker

Qui est Georges, héros récurrent de vos aventures ?
Peu à peu, Georges s'est manifesté, sous plusieurs apparences, dans des séquences sans suite, un Fregoli burlesque. Le prénom est celui de mon père, prénom d'une autre génération, déclinable en plein de langues. Georges est en quête ; il est taoïste ou soufi, voltairien ou persan, sumérien et biblique, ésotériste ou naturiste, frère du Libre-Esprit ou mormon. Il goûte et expérimente tout. C'est Candide, M. Plume, le soldat Chvéïk, Sancho Pança et Nasreddin... C'est un multirécidiviste du bizarre. Il fréquente Gébé, Topor, Wilhelm Busch, aime Schubert et Satie, Fauré et Ravel et, comme tout le monde, la musique baroque et Boby Lapointe.

Vous avez collaboré avec de nombreux journaux et magazines, dont *Le Sauvage*. Comment avez-vous intégré ce cénacle, vous qui étiez un fervent écologiste bien avant que cela soit la mode...
Le journal *Le Sauvage* est mon entrée en écologie, en 1972. Ce fut une belle période, tout ce qui est maintenant observé, pollution, pesticides, nucléaire, changement climatique, disparitions d'espèces, *Le Sauvage*, sous la direction d'Alain Hervé entre 1972 et 1981, l'avait analysé, décrypté. Les meilleurs esprits, les plus lucides, y ont écrit. Il était complémentaire avec *La Gueule ouverte*. La campagne présidentielle de René Dumont, candidat écologiste en 1975, avait pour affiche électorale un dessin paru dans *Le Sauvage*. Dans ce mensuel de l'après-1968, on était curieux et friand de tout, les radios libres, Woodstock, ni Marx ni Jésus, les communautés, avec un renouveau du dessin, de l'illustration et des exigences dans l'écriture. J'y ai dessiné durant neuf ans, jusqu'à la fin, puis ce fut *Le Magazine littéraire* et, simultanément, des publications dans des journaux économiques, *L'Expansion*, *Le Nouvel Économiste*, alors grands consommateurs de dessins, et les publications pour la jeunesse comme *J'aime lire*, *Record*, *Je lis déjà*, etc. Sans oublier, bien sûr, mes quelques années de contributions au *Monde* et au *New Yorker*.

Est-ce tout naturellement que vous avez orienté votre enseignement à l'école Émile-Cohl* à Lyon, vers l'histoire du dessin de presse ?
Yves Got *(auteur et illustrateur du* Baron noir *notamment)* m'a mis en relation avec cette école car le directeur cherchait un professeur, dessinateur qui put enseigner le dessin de presse, mais aussi l'analyse des textes publiés dans les journaux. Je lui ai proposé, en plus, d'enseigner l'histoire du trait et de la caricature depuis l'Antiquité jusqu'aux années 1970, afin de faire découvrir, par l'exemple et le contexte, l'évolution du trait dans le dessin et la gravure, en rapport avec les techniques graphiques de reproduction, l'environnement historique, littéraire et artistique. Un panorama synoptique des traits avec des projections sur écran. Ce fut une période très féconde, je crois, pour les élèves et pour moi. Il fallait montrer comment, d'un croquis hâtif, pouvait naître une idée riche et forte, comment diriger les associations d'idées, écarter le convenu et le banal. Une épreuve difficile pour les étudiants, après trois ou quatre années d'études sur la bande dessinée, de revenir à une seule image synthétique, de résister à la séduction de l'ordinateur et de réaliser, dans le délai bref de deux jours, des dessins de presse. Belle expérience qui dut s'interrompre, en 2006, lorsque je pris ma retraite.

Emile Cohl (1857-1938), dessinateur, caricaturiste et magicien, mais aussi pionnier du cinéma, surtout du dessin animé, a été le parrain de cette école

J'avoue **ma grande admiration pour Quentin Blake** qui, reprenant ses esquisses à l'encre, parvient à conserver la spontanéité géniale de son trait, une improvisation et une liberté admirables.

Que vous a apporté le compagnonnage avec ces autres professeurs que furent Claverie, Nicollet et Garnier ?
Vous évoquez les autres professeurs… Après les journées d'étude, j'appréciais les balades dans le vieux Lyon, les bouchons avec Jean Claverie, les échanges littéraires avec Maurice Garnier, les dérives avec Jean-Michel Nicollet – qui me fit découvrir un Lyon mystérieux, ésotérique, mystique où apparaissaient les figures de Huysmans, de l'abbé Boullan, du docteur Papus ou d'Henri Béraud, les imprimeurs Henri Estienne, Sébastien Gryphe, éditeur de Rabelais, Louise Labé… Des discussions enfiévrées, joyeuses et péripatéticiennes.

Illustration pour le programme de l'Université populaire de Michel Onfray
© Daniel Maja

Quels sont vos dessinateurs favoris ?
J'avoue ma grande admiration pour Quentin Blake qui, reprenant ses esquisses à l'encre, parvient à conserver la spontanéité géniale de son trait, une improvisation et une liberté admirables qu'il décrit dans un livre époustouflant d'intelligence et de pédagogie subtile, *La Vie de la page*, que je tiens pour un chef-d'œuvre. Les contemporains : Saul Steinberg, bien sûr. Du dessin, il a tout exploré. Il a mille épigones : chacun a exploité, consciemment ou non, une de ses inventions. Et aussi André François, découvert encore étudiant à Estienne, Tomi Ungerer, Gus Bofa, les affichistes Savignac, Morvan – c'est une liste évidente et classique –, tous les grands bédéistes : Giraud, Tardi, etc. Comment être exhaustif tant il y eut d'extraordinaires créateurs dans ma génération comme Lemoine, Delessert, Dumas, Zaü, Claverie, Le Foll ? J'en oublie, qu'ils me pardonnent.

Vous êtes un ancien de l'école Estienne et vous êtes resté attaché à cet établissement…
L'école Estienne ? C'est mon adolescence (1958-1964), l'atelier de gravure où je n'excellais guère. On m'avait refusé de faire du dessin litho et la sélection de couleurs (manuelle) pour cause de daltonisme. La gravure de poinçons et de fers à dorer exige une rigueur, une perfection que j'étais incapable d'atteindre. En revanche, j'aimais l'enseignement artistique et général avec des professeurs exceptionnels, Albert Flocon, prof de perspective aux Beaux-Arts, ancien du Bauhaus, humaniste, introducteur d'Escher en France, ami proche de Bachelard, Albert Quéméré, dit RÜ, dessinateur de presse et de publicité, etc.
J'y restai deux ans de plus que le cursus normal pour me préparer à l'édition qui fut mon premier métier.

Comment avez-vous commencé votre carrière ?
C'est Ewa, mon épouse, qui avait fini dix ans d'études aux Beaux-Arts de Cracovie et de Varsovie, peintre, qui me convainquit de dessiner pour la presse. On discutait avec passion et plaisir sur l'art ; ça ne s'est jamais interrompu. Je travaillais à plein temps comme chef de publicité dans un grand magasin. Elle récupérait les dessins faits sur des nappes en papier des restaurants bon marché que nous fréquentions, et en fit un book qu'elle eut l'audace de présenter à des directeurs artistiques de journaux et de revues (ils étaient à cette époque disponibles). C'était très courageux car il y eut plein de déconvenues, de refus, de critiques. Ewa fut et demeure mon soutien artistique et moral permanent ! Sa persuasion, son obstination et sa beauté vinrent à bout des réticences et un jour parut mon premier dessin dans *Planète* (jamais payé), puis dans *Votre beauté*, qui publiait les plus grands photographes : Helmut Newton, Guy Bourdin, Jeanloup Sieff ou Sarah Moon. J'illustrai une chronique de santé savamment mise en pages en trichromie par Levallois, un ancien directeur artistique de *Réalités*. Enhardi enfin par un book présentable, j'allai à la pêche aux commandes d'illustrations.

Vous vous présentez comme un « *goinfre de lecture* ». Il allait de soi qu'un artiste qui a une culture littéraire aussi étendue illustrerait aussi des livres, dont quelques grands classiques. J'avais pour ma part beaucoup aimé *Le Superbe Orénoque* de Jules Verne. Une commande un peu particulière ?
Le Superbe Orénoque fut une commande de l'Institut culturel français de Caracas, pour fêter le centième anniversaire de la parution de l'œuvre de Jules Verne, édité en espagnol et en français, avec une préface d'Alain Gheerbrant qui organisa l'expédition Orénoque-Amazone, dans les années 1950. Cet ouvrage comportait deux volumes sous emboîtage, et l'un avait été illustré par Pancho Quilici, artiste vénézuélien, d'une technique de gravure presque abstraite évoquant des portulans. J'avais choisi, pour mon volume, un style plus narratif rappelant les gravures sur bois du XIXe du *Journal des voyages.* Ces illustrations furent exposées au Museo Jacobo Borges à Caracas, à Paris et à Amiens, à la maison de Jules Verne. Et vous fûtes, Janine, à l'origine de l'achat d'illustrations par le musée Jules-Verne de Nantes.

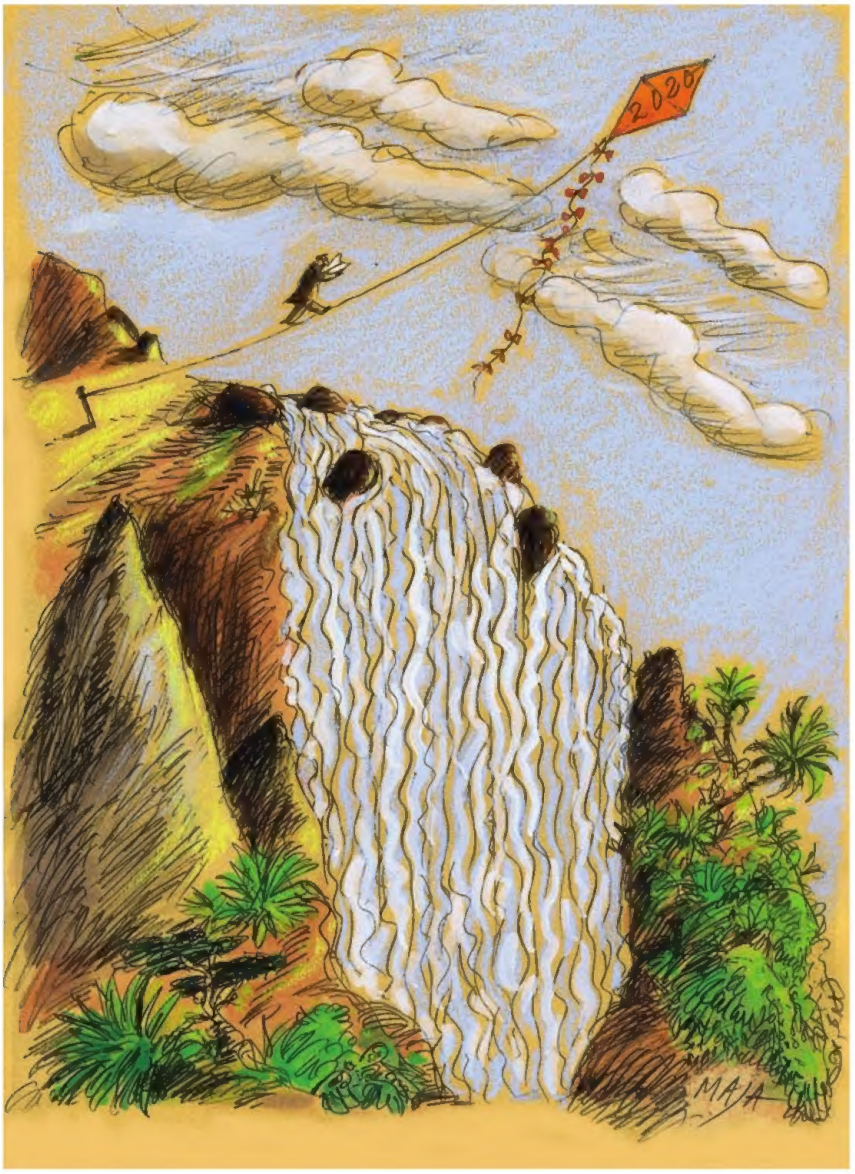
Vous avez aussi illustré des publications pour la jeunesse. Quelques titres fétiches ?
Des livres de poche avec des illustrations en noir, des classiques, les trois tomes de *Fifi Brindacier* d'Astrid Lindgren, *Émile et les Détectives* d'Erich Kästner, *Le Baron de Münchhausen*, des contes à thèmes, etc. Et quelques albums, *Les Aventures de Simplicius* chez Ipomée, des fables d'Ésope, des histoires mythologiques, *Sur les traces des dieux grecs* et les *Fables de La Fontaine* chez Gallimard, des histoires des religions ou des écritures...

Je garde aussi un excellent souvenir du *Commencement du monde*, avec ses prédelles à la Alechinsky, sur un texte de Bernard Clavel.
Le Commencement du monde de Bernard Clavel *(Albin Michel)* était un beau projet : texte fort, liberté dans le traitement de l'illustration et format du livre. C'était une mythologie de l'Origine. Je le traitai comme ces théâtres d'Extrême-Orient, dont les images se déroulent dans un petit castelet ; les images se raccordent, même ligne d'horizon, des couleurs au pastel. La première image du feu était un volcan qui pouvait évoquer Alechinsky, la dernière illustration, une centrale nucléaire dans un paysage paisible. J'ai eu beaucoup de plaisir à le faire et Bernard Clavel, qui fut aussi peintre, en parut satisfait.

Le Commencement du monde, Bernard Clavel, Albin Michel (1999)
© Clavel & Maja / Albin Michel Jeunesse

Autoportrait
© Daniel Maja

Vous avez un trait griffu reconnaissable entre tous. Et, même daltonien, vous êtes aussi un coloriste remarquable, virtuose du pastel ! Vos techniques sont très raffinées. Pouvez-vous en parler ?
Après avoir longtemps utilisé l'encre de Chine pour le trait, pour illustrer sur des papiers couleur à grains ou recyclés, je photocopiais le trait noir, gardant ainsi sa vigueur de premier jet, puis avec des pastels gras type néocolor, la couleur, plus agressive, plus puissante, plus gaie. C'est quand j'ai travaillé pour le *New Yorker* que j'ai introduit cette technique, plus directe, plus simple, plus immédiate. La photocopie me permettait de conserver l'expression et l'énergie du trait de l'esquisse travaillée sans recourir à la table lumineuse pour la mise au point, avec le risque d'amollir.
En outre, en cas d'échec de la mise en couleur, pas obligé de tout reprendre à zéro ! Cela me donnait une grande liberté, et je me risquais à des accords moins convenus.
Plus tard, je me suis rendu compte que les bédéistes utilisaient ce procédé au bleu.



Vœux 2020, *La Vie brève*
© Daniel Maja

On attend toujours, non sans impatience, le recueil de toutes vos contributions au blog. C'est pour quand ?
De *La Vie brève*, je songeais un temps à une édition complète : neuf cent cinquante dessins et légendes. Devant l'énormité de la tâche et du coût, nous envisageons maintenant une sélection, la moitié peut-être, par souscription, cette année, si la Providence le veut bien...

Vous avez bénéficié de nombreuses expositions de vos œuvres, un peu partout dans le monde, parfois dans des pays fort lointains...
Ma dernière expo fut à Berlin, puis dans des centres culturels ; à Paris, à la maison Heinrich Heine ; à Lyon, à l'institut Goethe. Elle réunissait des dessinateurs de presse français – Pancho, Nicolas Vial et Honoré – et allemands – Wolfram Hänel, Frank Hoppmann et Rainer Ehrt. La prochaine se tiendra, j'espère, à Paris, à Sarlat et à Bordeaux pour montrer les vingt-six originaux du *Montaigne et nous*.

Une reconnaissance fort méritée... Merci, Daniel !

EN DÉCOUVRIR PLUS

www.danielmaja.com

LES ARTS DESSINÉS

#11 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN **JUILLET 2020**

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le onzième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en juillet.

Charles Burns
Les 7 péchés capitaux de Guy Billout
Sylvain Despretz
***Dreams*, le jeu**
Jean-Michel Wilmotte
Mathieu Dufoix
Jean-Marie Gourio
Georges Lacroix
Massin interviewé par Serge Bloch
Les 10 ans des éditions 2024
Les chroniques de Gérard Mordillat et Marie Desplechin
Zaü
... et bien d'autres surprises !*

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.LESARTSDESSINES.FR
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

CONTRAIREMENT À CE QUE
TA MAMAN T'A DIT,
LA VIOLENCE RÈGLE
BIEN DES PROBLÈMES.

Slogan officiel - Craft International

NURY / BRÜNO

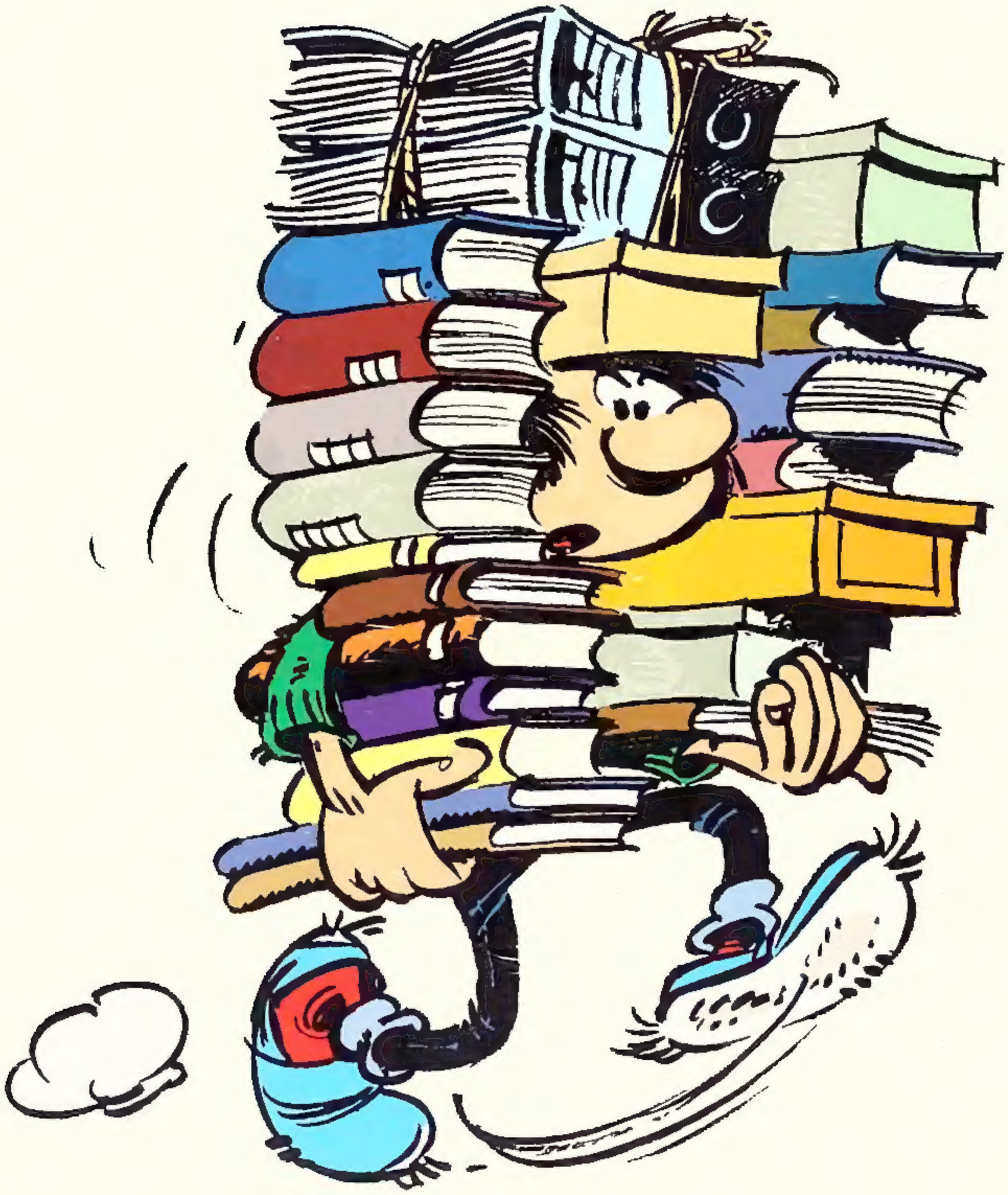
L'HOMME QUI TUA CHRIS KYLE

UNE LÉGENDE AMÉRICAINE

EN LIBRAIRIE LE 3 AVRIL

DARGAUD

RIP-CLUB



M'ENFIN HD !